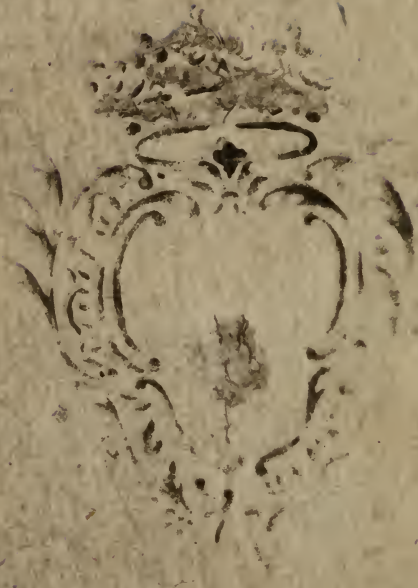

LES OEUVRES DE Mr CAPISTRON.

Augmentées en cette derniere Edition.

A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, sur le Quai des Augustins, à la descente du Pont-neuf.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas

PIECES CONTENUES
dans ce Volume.

ARMINIUS.

VIRGINIE.

ANDRONIC.

ALCIBIADE.

PHOCION.

TIRIDATE.

PQ
1735
.C2
1698
Coll. spéc.

ARMINIVS.

TRAGEDIE.

ACTEURS.

VARUS, Gouverneur de la Germanie, pour Auguſte.

SECESTE, Prince des Cattes.

ARMINIUS, Prince des Cheruſques, accordé à Iſmenie.

SIGISMOND, fils de Segeſte, accordé avec Polixene.

ISMENIE, fille de Segeſte.

POLIXENE, ſœur d'Arminius.

BARSINE, Confidente d'Iſmenie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, } Capitaines des Gardes de Se-
SINORIX, } geſte.

Suitte.

La Scene eſt dans le Camp de Varus, prés les Forêts de Veutberg, dans les Tentes de Segeſte.

ARMINIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.

OUY, Sunnon, je le veux, je l'attens de ton zele,
Parle, trace à mes yeux la peinture fidelle
Des sentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur ....

SEGESTE.

Parle te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſçai que le traité que je viens de conclure
De la plûpart des miens excite le murmure,
Que ne penetrant point dans mes juſtes deſſeins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains,
Je le ſçai, di le reſte, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puiſque vous m'ordonnez, Seigneur, d'eſtre ſincere,
Je ne vous cele point que de ce changement
Les Peuples étonnez cherchent le fondement;
Quoi Segeſte, dit-on, par qui la Germanie
Juſqu'ici des Romains brava la tirannie,
Qui de flots de leur ſang couvrit nos Champs vingt fois,
Qui fit trembler le Tibre au bruit de ſes exploits,
Ce Segeſte aujourd'hui peut étouffer ſa haine?
Et méler ſes Drapeaux avec l'Aigle Romaine?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur,
Son eſtime eſt pour moi le comble du bon heur,
Et c'eſt avec plaiſir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire, & Citoien de Rome,
Je regarde ces noms comme un illuſtre prix:
Toi-même à ce diſcours tu me parois ſurpris!
Mais aprens les raiſons de ce qu'on m'a vû faire,
Et ne condamne plus une paix neceſſaire.
Les Dieux me ſont témoins que dans tous mes deſſeins.
Me propoſant pour bût le ſalut des Germains
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux & cherché la victoire;
Pendant plus de vingt ans par un heureux effort

Entre l'Empire & moy j'ay ſuſpendu le ſort ;
Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine ou du jeune Pompée,
Et ſes Chefs diviſez par leurs propres fureurs
Nous laiſſoient aiſément reculer nos mal-heurs,
Maintenant que par tout regne une paix profonde,
Qu'Auguſte ſous ſes loix fait trembler tout le monde
Devois-je attendre ici qu'il raſſemblât ſur nous
Tout l'effort, tous les traits de ſon vaſte courroux ?
J'ay cru devoir ceder, puiſqu'un leger hommage
M'aſſuroit le repos & détournoit l'orage,
Ce n'eſt pas que ſouvent un reſte de fierté
Ne m'ait preſque contraint de rompre le traité,
Mais de mille Heros la perte encore éclate,
Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithridate,
Nicomede, Pirrus, tant d'autres Rois fameux ?
Eſtois-je plus puiſſant ? étois je plus heureux !
J'ay ſauvé mes Etats en finiſſant la guerre,
Et quand je me ſoûmets avec toute la terre,
J'obeïs aux decrets des Dieux & du deſtin
Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je croy de cette Paix les cauſes legitimes ;
Des Princes vos voiſins vous ſuivez les maximes ;
Cependant ſi je puis en vous obeïſſant
Vous oppoſer, Seigneur, un interêt puiſſant,
J'oſeray dire encore qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir tranſmis vôtre memoire,
Si voyant l'Univers par les Romains dompté
Vous ſeul aviez joüi de vôtre liberté
Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut-être ne faut-il que le bras d'un seul homme ?
Vous l'avez dit cent fois : Eh ! qui pouvoit, Seigneur?
Prétendre mieux que vous à ce suprême honneur;
Rome s'assure en vain sur la foi des Oracles,
Les Mortels quelquefois y mettent des obstacles,
Ils relevent un Trône, un Etat abatu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais sans développer un si profond mistere;
Arminius croit-il ce traité salutaire?
Vôtre amitié confond vos droits avec les siens,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens,
Bien tôt en épousant la Princesse Ismenie
Il verra sa famille avec la vôtre unie,
On dit que cét hymen si long-tems differé
A son retour icy doit être celebré,
Déja tous mes Soldats en preparent la feste,
Déja chacun s'attend .....

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête;
Cependant garde-toi de parler désormais
D'un hymen que les Dieux ont rompu pour jamais.

SUNNON.

Ciel ! qu'entens-je, Seigneur ? qui peut être la cause?

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cét hymen s'oppose,
Je le romps à regret; Je plains Arminius,
Mais enfin j'ay promis Ismenie à Varus,
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
Eleve ce Romain au dessus de nos Princes,
Il adore ma fille, & son cœur amoureux
Me presse chaque jour de les unir tous deux,

Je m'y suis engagé, ma parole est donnée.

SUNNON.

A ce discours, mon ame interdite, étonnée,
De soupçons differens se laissant agiter,
Ne sçait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoy! par vôtre choix, dés sa tendre jeunesse
Arminius receut la foy de la Princesse?
Il lui donna la sienne; & jusques à ce jour
Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour?
De ce grand changement que faut-il que je pense!
Croiray-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conseils flatteurs rêglant tous vos desseins,
Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains?
Pardonnez-moy, Seigneur, mais Dieux que puis-je croire!
Quel sujet.....

SEGESTE.

Ne croy rien de funeste à ma gloire,
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le seul Arminius en doit estre blâmé,
Juges en. Au moment que l'ont m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Cesar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir separer nos commmuns interêts,
J'éxigeay que ce Prince entrât dans cette paix;
Je dépêchay vers lui; Je crus qu'en diligence
Il viendroit confiermer cette auguste alliance,
Il differa pourtant: Je pressay; mais en vain,
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin,
Mais pendant quatre mois sans daigner me répondre

Par ſes retardemens je me ſuis veu confondre :
Les Romains me preſſoient, & j'étois menacé
De voir rompre ſans fruit le traité commencé,
Je l'ai conclu tout ſeul ; & ma fille eſt le gage
Qui de cette union doit aſſurer l'ouvrage ;
Le Prince m'a quitté, j'ai fait ma paix ſans lui,
Je ne m'en repens pas : on m'aprend aujourd'hui,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon ſang, mes amis, ma patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vens la Germanie à l'Empereur Romain,
Et je deviens ſuſpect par ce lâche artifice
Aux peuples que mes ſoins ſauvent du précipice,
Je ſuis même averti qu'il conſpire en ſecret,
S'il arrive en ce Camp il ſe perd, c'en eſt fait,
S'il trâme les projets que l'on m'a fait entendre
De le faire punir, je ne puis me deffendre ;
Je t'avoüerai bien plus. Je croi que ſans douleur
Je livrerois ce Prince à ſon dernier mal-heur,
Sa fortune, ſon nom, la gloire de ſa vie,
Ont verſé dans mon cœur une ſecrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ſes mains
Le pouvoir que j'avois jadis ſur les Germains.
Cependant quel que ſoit l'interêt qui me preſſe,
Sa franchiſe, ſon rang, ſa vertu, ſa jeuneſſe,
Le ſoin de mon honneur, un reſte de pitié ;
Enfin, le ſouvenir d'une longue amitié
Me porteroit peut-être à prendre ſa deffence ;
Mais je crains des Romains la haine & la vangeance,
Je voudrois que ce Prince inſpiré par les Dieux,
Bien loin de s'aprocher s'éloignât de ces lieux,
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah ! Seigneur, sur ses jours voudroit-on entreprendre ?
Il se confie à vous, vous l'appellez, Eh quoi ?
Vous verroit-on pour lui violer vôtre foi ?
Laisseriez-vous ? . . . .

SEGESTE.

Varus dans ce Camp est le maître,
Arminius se perd, s'il ose ici parêtre,
A moins que des Romains désarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux ;
Mais le soin de son sort me cause peu de peine,
Ma fille seule, helas ! m'inquiete & me gêne,
Je viens de la mander, je l'attens en ces lieieux,
Elle vient, laissez-nous, que lui dirai je ? ô Dieux !

SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

De vôtre part, Seigneur, on est venu me dire
Que vous aviez ici quelque ordre à me prescrire,
J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas,
Que voulez-vous Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? helas !
Que ne puis-je à jamais ma fille vous le taire.

ISMENIE.

Vous soûpirez Seigneur, Ciel ! quel est ce mistere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moy grands Dieux ! serois-je assez infortunée
Pour troubler le bon-heur de vôtre destinée ?
Qu'ay-je pû faire helas ! quel crime ay je commis ?

SEGESTE,

Je ne vous blâme point. Les destins ennemis
Vous demandent ma fille un cruel sacrifice,
Et de vostre douleur me rendent le complice,
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez, sur tout consultez vous ;
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous vôtre cœur constant, inébranlable,
Répondez-moy ?

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir
Sans foiblesse au trépas vous me verrez m'offrir,
Vôtre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire ;
Expliquez-vous, le Ciel a t'il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par le sort,

Mais quand ſes dures loix vous auroient condamnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandonnée?

ISMENIE.

Quel eſt donc cét effort?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont été pour vous mon amour & mes ſoins,
Songez que de vos maux j'ay fremi par avance,
Et que vous me devez entiere obeïſſance;
Je croy par ce diſcours vous devoir préparer
Au ſecret que je vais enfin vous déclarer;
Dés vos plus jeunes ans vous eſperez ma fille,
De voir Arminius entrer dans ma famille,
Cependant à ce Prince il ne faut plus penſer.

ISMENIE.

Ah! quel projet, Seigneur, venez-vous m'annoncer:
Dans quel tems....

SEGESTE.

Je vous plains, comme vous je ſoûpire,
Mais Rome le deffend, je ne puis l'en dédire,
D'autres raiſons encor s'oppoſent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un hymen mal-heureux.

ISMENIE.

De ce coup imprevû juſtement confonduë,
Dieux! quelle horreur je ſens dans mon ame éperduë;
Ah! Seigneur, pardonnez dans cette extremité
Si j'oſe m'expliquer avec ſincerité,
Vôtre bonté pour moy banniſſant la contrainte

M'a permis de tout tems de vous parler sans crainte,
Vous disiez que le sort n'attaquoit point mes jours ?
Eh cét Arrest funeste en termine le cours.

SEGESTE.

Qu'entens-je ! vous cedez à l'ardeur qui vous presse;
Ma fille s'abandonne à toute sa foiblesse ;
Quoi ? loin de m'obeïr vôtre devoir trahi. . . .

ISMENIE.

Eh ! mon malheur ne vient que d'avoir obei ;
Arminius courant de victoire en victoire
En vain pour m'enflâmer faisoit parler sa gloire,
Ses soins pour moi, ses feux, & ses heureux combats,
Lui gagnoient mon estime, & ne m'engageoient pas ;
Souvenez vous, Seigneur, que vous vintes vous-méme
Joindre à ses vœux ardens vôtre pouvoir suprême,
Et par les justes droits que vous avez sur moi
A ce jeune Heros vous promites ma foi,
J'obeïs sans effort : cét ordre legitime
Fit alors succeder la tendresse à l'estime ;
Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, sans désespoir
Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir ?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix prescrites par un pere,
Et bien loin de fremir d'un effort necessaire,
Montrez. . . . .

ISMENIE.

C'en est donc fait ; & vous ne pensez plus
A vos engagemens avec Arminius,

Vous avez oublié qu'avec mon hymenée
A mon frere, sa sœur fut aussi destinée;
Des yeux de Polixene il a senti les coups,
Elle vient en ces lieux le prendre pour époux,
Verra t'elle.....

SEGESTE.

Je sçai que Sigismond l'adore;
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre,
Et mon fils par Cesar fait Chevalier Romain
Ne peut sans son aveû disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loi que je dois vous prescrire,
Et vous devez encor....

ISMENIE.

Eh! que dois-je, Seigneur?
Quoi ne suffit-il pas de bannir de mon cœur.....

SEGESTE.

Non il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre,
C'est peu pour vous de rompre une union si tendre,
Il faut encor sentir en faveur de Varus
Tout ce que vôtre cœur sent pour Arminius,
Ce Romain desormais ne songe qu'à vous plaire,
Voilà l'époux enfin que vous destine un pere,
Fuïez Arminius, & pour mieux m'obeïr
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure
Qui s'eleve en mon cœur contre une loi si dure,
Quoi donc? vous pretendez forcer des sentimens
Qu'ont assuré vos soins, l'habitude & le tems,
Dés que j'ouvris les yeux vos discours, vôtre zele

M'inſpirerent pour Rome une haine immortelle,
Et moy pour ſatisfaire à vos premiers deſſeins
Aimant Arminius, j'ay haï les Romains.
Seigneur, c'eſt bien aſſez de contraindre mon ame
De s'attacher ſans ceſſe à combattre ma flâme,
De perdre pour jamais un legitime eſpoir,
Que j'avois trop conçeu ſur la foy du devoir,
Daignez vous contenter de cette obeïſſance,
Ne forcez point mon cœur à plus de violence,
Et croyez que c'eſt trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obeïr à cette loy ſi dure
D'un effort genereux vôtre vertu m'aſſure,
Varus vient. Vous ſçavez quel eſt vôtre devoir,
Préparez vous, ma fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne?

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE.

SEGESTE.

JE viens d'anoncer à ma fille
L'honneur dont voſtre amour veut combler ma famille;
Seigneur, elle eſt toûjours prête à ſubir mes loix.

Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix,
Vous pouvez sans contrainte expliquer vostre flâme,
Je vous laisse, Seigneur.

SCENE IV.

VARUS, ISMENIE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame?
Je connois les raisons; on veut vous arracher
Un Amant dés l'enfance à vos desirs si cher,
Un Amant si long-tems avoüé par un pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire,
Mais c'est peu: l'on vous offre encore un autre époux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous;
Je seray le premier à me rendre justice,
Mes soûpirs sont pour vous un triste sacrifice,
Un Amant tel que moy ne doit point se flater,
D'autres s'attacheroient à vous representer;
Traçant de leurs travaux une brillante histoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
Qu'un long amas d'honneur, des exploits éclatans
Reparent quelquefois les injures des ans.
Que c'est même à vos yeux un plus grand avantage,
De changer de vos fers un captif de mon âge,

Et d'embrasser un cœur, que les ans, la raison
Sembloient devoir sauver de ce fatal poison;
Cependant aujourd'huy, je ne veux point, Madame,
Prêter auprés de vous ces secours à ma flâme;
Je sçay que dans un cœur plein de sa passion
De semblables discours font peu d'impression,
Mais je crois qu'à mes vœux vôtre ame inaccessible
Au bon-heur des Germains se montrera sensible,
Que le juste desir d'assurer pour jamais
A vôtre pere, aux siens, l'abondance & la paix,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire,
C'est par là seulement que je pretens vous plaire,
Faites pour la Patrie en donnant vôtre foy,
Ce que je n'ose encor vous demander pour moy.

ISMENIE.

Helas! puis-je Seigneur?

VARUS.

Non, arrêtez, Madame,
Et suspendez encor le destin de ma flâme,
Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
Que mes profonds respects, que le tems, que mes soins,
Que mes sinceres vœux, mes ardens sacrifices
Puissent de mon Rival balancer les services;
Sur tout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un pere, allumer son courroux,
Je ne veux employer sa puissance absoluë
Qu'à me faire accorder l'honneur de vôtre vûë,
A prévenir vos vœux & vos moindres desirs,
Des graces de Cesar j'ay comblé vôtre pere,
Et des bien-faits nouveaux vont chercher vôtre frere,

Tout vous retracera mon amour, mes transports;
Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors.
Adieu Madame.

SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup, ô disgrace imprevuë,
Mal-heureuse!

BARSINE.

Quoy donc?

ISMENIE.

Ma mort est resoluë,
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius.,
Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.
Pere injuste! pourquoy t'ranniser ma vie?
Puis-je aimer, ou haïr au gré de vôtre envie?
Ne concevez-vous point en m'imposant ces loix
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une fois?
Déplorables effets de l'amitié Romain!
Perisse Rome, objet trop indigne de ma haine:
Toy, cher Arminius, qu'on arrache à ma foy,
Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voy,
Reçoi de mon amour mes jours que je t'immole;
Mais fui loin de ces lieux, écarte-toy, cours, vole;
Si toûjours à te voir j'ay borné mes souhaits,

Maintenant je les borne à ne te voir jamais,
Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime ?
C'eſt le dernier mal-heur que j'aye à redouter,
Courons, hazardons tout, afin de l'éviter,
Faiſons partir vers lui quelque ami plein de zele,
Vien Barſine....

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

APprenez une heureuſe nouvelle,
Madame, Arminius va paroître à vos yeux,
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux,
Sigiſmond s'avançant dans la Forêt prochaine
Eſt allé hors du Camp recevoir Polixene ?
Que le Prince ſon frere a voulu devancer ;
J'ay crû que je devois venir vous l'annoncer,
Pour eſtre le premier à vous marquer mon zele :
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle ;
J'y cours.

SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ay-je entendu ? dans quel tems juſtes Dieux,
Allez-vous preſenter mon Amant à mes yeux ;
Quels malheurs ! quels combats ! quel ſpectacle barbare
Ce funeſte retour aujourd'huy me prépare ?
De quel œil ſe verront mon pere & mon amant ?
Ah ! pouvois-je prévoir cét affreux changement ?
Juſqu'ici les deſtins propices, & fidelles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles,
Mais dans un ſeul inſtant leurs tyrannique loix
Ont fait tomber ſur moy tous les maux à la fois ;
Je reſſens en un jour plus d'ennuis, plus d'allarmes,
Qu'en dix ans de bon heur je n'ay trouvé de charmes ;
C'en eſt trop, juſtes Dieux ! & ſi vôtre rigueur
Condamnoit les tranſports d'une innocente ardeur ;
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des ſenſibles douceurs d'aimer & d'eſtre aimée,
Helas ! pour me punir n'étoit-ce point aſſez
D'égaler mes douleurs à mes plaiſirs paſſez ?

BARSINE.

Ah ! Madame eſperez....

ISMENIE.

Que veux tu que j'eſpere ?
Tu le vois mieux que moi, tout me devient contraire ?
Mais c'eſt trop m'attendrir, mes ſoûpirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux ſans parer mes malheurs ;
Courons donc à mon frere aprendre ma diſgrace,
Il m'aime, un ſort pareil aujourd'hui le menace,
Cherchons-le, puiſſions-nous accorder en ce jour
Les devoirs opoſez du ſang & de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QUe fait Arminius, di, l'as-tu vû, Barsine,
Attendra-t'il ici le sort qu'on lui destine?
De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir :

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir,
En vain de vôtre part à vos ordres fidelle,
J'ai peint vôtre douleur, vôtre crainte mortelle,
En vain à ce Heros j'ai prédit, j'ai tracé
Les perils, les malheurs dont il est menacé,
Constant dans ses projets, & toûjours intrepide
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeste ayant receu la foi
Il peut paroître ici sans danger, sans effroi,
Qu'on respecte toûjours même pendant la guerre,

Ce fameux droit des gens saint par toute la terre ;
Mais à l'heureux Cesar, dût-il estre immolé,
Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens, sa fermeté m'expose !
Il perira, Barsine ; & j'en seray la cause :
Va, retourne vers lui, qu'il parte en ce moment,
Je le veux, je l'ordonne, & s'il m'aime ardemment,
De son amour pour moy la marque la plus chere
C'est de fuïr les Romains, & Varus, & mon Pere
Qu'il ne s'obstine plus à demeurer ici,
Cours, redouble tes pas....

BARSINE.

Madame le voici.

SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré vôtre défence,
J'ose jusqu'en ces lieux chercher vôtre presence,
Quand Segeste s'obstine à me manquer de foy,
Je viens voir si sa fille est plus juste pour moy ;
Enfin pour disposer de ma funeste vie
Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie,

S'ils

S'ils peuvent sans regret consentir à me voir
Je n'abandonne point un legitime espoir,
S'ils daignent me montrer leur tendresse ordinaire,
En vain à mon amour tout le reste est contraire;
Mais si d'intelligence avec mes ennemis
Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toûjours permis,
Sans laisser aux Romains le soin de me poursuivre
Madame, avec plaisir je vay cesser de vivre.

ISMENIE.

Dans un tems moins cruel; vous le sçavez Seigneur,
J'aurois à vous revoir borné tout mon bon-heur;
Mais helas! la douceur d'une si chere vûë
Par une juste crainte est ici suspenduë,
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux,
Où de vôtre Rival la puissance m'allarme,
Où pour vous perdre, enfin, tout conspire, tout s'arme,
Falloit-il dans ces lieux venir porter mes pas;
Que venez-vous chercher?

ARMINIUS.

Ne le sçavez-vous pas?
Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,
Je ne pouvois sans vous vivre un moment encore,
J'ay volé vers ce Camp plein d'amour, & d'espoir;
Eh qui jamais Madame auroit osé prévoir
Le funeste dessein qu'à formé vôtre Pere;
Je sçavois qu'engagé dans dans un parti contraire
Ce Prince s'étoit joint avec mes ennemis;
Mais devois-je penser qu'indignement soûmis

Il n'eût point conservé des droits sur une Armée
A vaincre les Romains long tems accoûtumée ;
Qu'il reconnût ici Varus pour Souverain,
Et voulût vous forcer de lui donner la main ?
Pouvois-je soupçonner...

ISMENIE.

Oüy vous deviez tout croire
Des fureurs des Romains jaloux de vôtre gloire,
Et ne deviez vous pas sur tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer ;
Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste.....

ARMINIUS.

Eh Madame, l'amour raisonne-t'il si juste ;
J'esperois, & j'espere encore en ce moment
De ramener Segeste à son premier serment ;
Vous le voyez, ce Prince évite mes aproches,
Il ne soûtiendra point ma vuë, & mes reproches,
Rassurons nous : bien-tôt par un effort heureux.

ISMENIE.

Helas ! Seigneur, cessons de nous tromper tous deux,
En vain vous vous flattez de regagner mon Pere ;
Mais quand il changeroit, que pretendez-vous faire ?
Seul contre les Romains armez contre vos jours ;
Sans forces, sans soldats.....

ARMINIUS.

Nous aurons du secours.
Oüy Madame, aprenez que toute mon armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que m'a presence & mon commandement ;

En divers petits corps ces troupes divisées
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées,
Et passant par des lieux inconnus aux Romains
Dans les eaux, dans les bois, se traçant des chemins
Aprés trois mois de soins, de perils, & de peines,
Se sont jointes enfin dans les Forêts prochaines.
Madame, tout est prêt à marcher sous ma loy,
Vôtre frere conspire & s'unit avec moy,
Je viens de lui parler : il ne voit qu'avec peine
Segeste adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refute Polixene à son cœur amoureux,
Un interêt commun dans mes desseins l'engage
Et nous allons tous deux.....

ISMENIE.

Ah! quitez ce langage,
Un seul mot peut vous perdre, & ces funeste lieux
Pour observer vos pas ont peut-être des yeux,
Ne vous assurez point sur vôtre rang suprême,
Segeste prévenu, Seigneur, n'est plus le même,
Il ne connoît que Rome, & les droits les plus saints
Contre elle dans son cœur n'ont que des titres vains;
Cher Prince, épargnez-moy les tourmens que j'endure,
Fuïez ce Camp fatal; l'amour vous en conjure,
Le plaisir que je sens tandis que je vous voy,
Cede à vôtre peril qui me glace d'effroy;
Partez je vous l'ordonne, & ne puis m'en defendre
Les larmes que m'arrache un interêt si tendre,

Prince, tant de soûpirs ne vous font que trop voir
Que vôtre cœur faisoit ma joye & mon espoir,
Et je vous perds ? Aussi dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reste du monde,
Tout est perdu pour moy. Si pourtant desormais
Je demande à l'amour qu'il conserve en vôtre ame
L'éternel souvenir du feu qui nous enflame,
Que tandis que je vais vous tous sacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier,
Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,
C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquietude ;
Helas ! ce n'est pas trop, allez, quittez ces lieux ;
Dans ce dernier soûpir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste,
S'il faut vous perdre helas ! que m'importe du reste ?
Madame, quelque sort qui me soit preparé
Je dois l'attendre ici d'un visage assuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse
J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse ?
Vous livrer à Varus ; ah ! s'il me faut mourir
Que ce soit pour la gloire & pour vous conquerir,
Quel ordre ; quel départ : Dieux quand je l'envisage,
Je fremis, & je sens chanceler mon courage ;
Quoy ! j'irois pour sauver de miserables jours
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
Errer desesperé de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur vôtre image adorée,

Sans ceſſe devoré d'inutiles ſouhaits
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir jamais ;
Quoy j'irois loin de vous languir ſans eſperance :
Sans trouver un moment d'intervale à l'abſence ;
Tandis que mon Rival content, favoriſé
Joüiroit du bon-heur qu'on m'auroit refuſé ?
M'en preſerve le Ciel ; qu'ici plûtôt je meure ?
Vivre dans ces horreurs c'eſt mourir à toute heure,
Vous le connoiſſez trop retenez donc vos pleurs,
Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs,
Laiſſez-moi voir Segeſte, il doit ici ſe rendre,
Je vai fraper ſon cœur par l'endroit le plus tendre,
Je vai l'encourager, rapeller à ſes yeux
Sa parole, ſon ſang, ſes exploits glorieux,
Il ſe rendra peut-eſtre, & me fera juſtice ;
Mais dût-il de mon ſang hâter le ſacrifice ;
Fidele à mon amour, fidele à mon païs,
L'un & l'autre par moi ne ſeront point trahis.
Que Segeſte en fureur s'arme contre ma vie ;
Je n'aime fortement que vous, & ma Patrie :
J'en atteſte les Dieux : le coup me ſera doux
Qui me fera perir & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Helas ! ah quels mal-heurs.... mais j'aperçois mon Pere,
Ah ! Prince gardez vous d'allumer ſa colere,
Sur tout ſouvenez vous durant vôtre entretien
Qu'aujourd'hui vôtre ſort decidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeſte.*

Fais-moy fléchir ce courage barbare,
O Ciel !

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE *à Sunnon & à Sinorix.*

AM'obeïr Gardes qu'on se prepare,
Executez mon ordre, & ne balancez pas ;
Cependant laissez-moy, ne suivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *assis.*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins aprés six mois d'absence,
Seigneur, le sort répond à mon impatience,
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprés de vous reculer mon retour ;
Mais depuis ces Forêts où l'Elbe prend sa source,
Tant d'ostacles divers ont retardé ma course,
Que malgré mes efforts & mon empressement
Je n'ay pû l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneurs, de vos desseins vous seul estes le maître,
Et pour vos interêts vous avez crû peut-être
Qu'il falloit negliger mes utiles avis,
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis,
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante;
Cependant je l'avoüe, aprés vos longs refus
Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus; O Ciel pouviez-vous croire
Qu'un ferment solemnel sortit de ma memoire,
Que je puisse le rompre & vous manquer de foy;
Mais vous, justifiez l'état où je vous voy;
Quel vous laissay-je helas! quel aujourd'huy vous estes;
Ma raison se confond à voir ce que vous faites,
Segeste, ce Heros que nous admirions tous,
Dont la valeur, le nom, faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres,
Vit-on jamais grands Dieux! un semblable retour;
Et nos neveux Seigneur le croiront ils un jour.

SEGESTE

De tout ce que j'ay fait j'ay l'importance
Seigneur, & j'ay suivi les loix de la prudence,
Ce sont des changemens où les Princes, les Rois
Se portent par raison plutost que par leur choix;
Ils considerent peu quel ferment les engage,
Ils consultent leur foy moins que leur avantage,

Et reglant leur parole aux caprices du sort
Fléchissent sous les loix qu'impose le plus fort,
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonore,
Et si vous l'ignorez, vous estes jeune encore,
Vous l'apprendrez, Seigneur, & peut estre qu'un jour
Vous vous en servirez vous-même à vôtre tour.

ARMINIUS.

Ah! pour me détourner de ce funeste exemple,
Il suffit qu'aujourd'huy, Seigneur, je vous contemple;
Où sont tous vos emplois, vostre cour, vos grandeurs?
On vous commande ici, vous commandiez ailleurs,
Vous faisiez le destin de toutes nos Provinces,
Vous serviez de modele à nos Chefs, à nos Princes,
Vous estiez aimé, craint, renommé, souverain;
Vous n'estes aujourd'huy qu'un cytoien Romain,
Et vous sacrifiez à ce titre sans gloire
Ces noms toûjours suivis d'une longue memoire.

SEGESTE.

Et cet abaissement doit me combler d'honneur;
Tous ces noms éclatans ne flatent point mon cœur,
Ma puissance me gêne, & cesse de me plaire
Lors que de mes sujets elle fait la misere,
Et pour leur assurer un sort, des jours heureux
J'embrasse leur destin, & suis sujet comme eux;
Voila ce qu'on appelle amour de la Patrie,
Et non de vos pareils l'indiscrette furie,
Vous sacrifiez tout au soin de vostre rang,
Des peuples mal-heureux vous prodiguez le sang,

Et vôtre ambition d'un faux zele animée
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bon-heur dans la guerre ont trouvé nos Etats ?
Dequoy leur ont servi nos sieges, nos combats ?
Ah ! j'ay donné cent fois des larmes à nos pertes,
Les Temples ruïnez, les Provinces desertes,
Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des Femmes, des Enfans,
Les campagnes par tout languissantes, steriles,
Le faim, le fers, la mort, le pillage des Villes,
Ce sont là les effets par la guerre produits,
Et de vostre fierté les déplorable fruits ;
Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine,
Et vôtre amour pour eux est semblable à la haine,
Pour moy je ne veux plus de victoire à ce prix,
Je prefere la paix à ces tristes débris ;
La paix rend un Etat florissant, riche, illustre,
La victoire avec soy ne porte qu'un faux lustre,
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers
Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers ;
Ici le frere en pleurs redemande son frere,
Là le pere son fils, ici le fils son pere,
Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus mal-heureux.

ARMINIUS.

Oüy, Seigneur, j'avoüeray que souvent la victoire
Nous vend cher ses faveurs, empoisonne sa gloire,
Que la paix a des biens plus solides, plus doux ;
Je l'aurois recherchée, enfin autant que vous
Avec un ennemi moins fier & moins terrible ;
Mais la paix avec Rome est un joug infaillible,

Et sous les noms flatteurs d'amis, ou d'alliez,
Elle asservit les Rois, & les foule à ses pieds.
Du moment qu'avec elle un traité nous engage,
Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage,
Et dés leurs jeunes ans arrachez de nos bras
Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas;
Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance,
Ne voit-on pas sur nous tomber sa défiance;
Avant que rien resoudre il faut prendre sa voix,
Et jusqu'à nôtre Hymen tout dépend de son choix,
Mais c'est peu. De nos jours arbitre souveraine
Lors qu'elle nous proscrit, nôtre perte est certaine,
Son barbare Senat sans foy, sans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié;
Des Princes qu'elle craint la plus legere offence
Attire sans retour les traits de sa vangeance,
Et sa fausse clemence en de grands attentats
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix sous ses loix est un bon-heur funeste,
Elle me fait horreur, le Peuple la deteste,
Les Germains des tréforts fuïant la vanité
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté,
Pour se la conserver & tout sexe, & tout âge,
De tout tems parmi nous a prouvé son courage,
Les femmes dans le Camps auprés de leurs Epoux,
Mépriſent les dangers, & s'expoſent aux coups,
Sans foibleſſe, sans art, sans parure éclatante,
Leur pompe est leur vertu, leur palais une tente,
Leurs fils dans le travail, dans la guerre formez
Dés le flanc de leur mere y sont accoûtumez,
Ces enfans nez guerriers au milieu des allarmes
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des armes,

Ils en font tous leurs jeux. Ah pouvez-vous,
Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur.

SEGESTE.

Eh ! qu'a-t'il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne ?
Rome n'a plus pour nous de mépris, ni de haine,
Elle nous traite en fils, & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus,
Elle regle nos mœurs, sa prudence en separe
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare,
Elle enseigne à cherir, à respecter les loix,
A faire des vertus le veritable choix,
Elle épanche pour nous ces tresors que la guerre
A portez dans son sein des deux bouts de la terre,
Ses bontez envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Eh quoy ! vous rendez-vous à ces fausses tendresses ;
Voyez, voyez les fers cachez sous ces caresses,
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains.
Rome change à present de route & de desseins,
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
De ses puissants efforts ils n'ont point pris d'allarmes,
Elle a toûjours trouvé quand on a combattu,
Valeur contre valeur, vertu contre vertu,
Elle veut aujourd'huy par un chemin contraire
Achever ce qu'encor la force n'a pû faire,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs
Qui ne manquent jamais d'abuser les grands cœurs,
Mais Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre,
Vous blâmez mon parti, je condamne le vôtre,

Il est tems de finir ce fâcheux entretien
Qui porteroit trop loin vôtre esprit & le mien,
Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
D'Ismenie à mon sort joigne la destinée,
Vous me l'avez promise, & dés nos jeunes ans
Nous sommes engagez par de communs sermens.

SEGESTE.

Ma fille! quoy Seigneur, y pensez-vous encore:
Se peut-il....

ARMINIUS.

Si j'y pense, ah Seigneur! je l'adore,
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'est pas pour vous Seigneur; d'assés haut prix.
Songez que cet Hymen blesseroit vôtre gloire,
Vous épouser ma fille; ah! pourroit-on le croire;
Voulez-vous jusques-là profaner vôtre main;
Vous qui mepriſé tant un Citoien Romain,
Je le suis, & de plus je fais gloire de l'être,
Vous êtes Souverain, je reconnois un maître,
Seigneur, portez ailleurs, vos soûpirs, & vos feux,
Cent Reines brigueront vôtre main, & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'insultez point au malheur qui m'accable,
Ne desesperez point un Prince déplorable,
Qui peut vous obliger à me manquer de foy?

SEGESTE.

Je vous sers en effet, & fais ce que je doy,
Seigneur, à d'autres nœuds m'a fille est destinée
L'Etat où je me vois regle son Hymenée,
Enfin, pour son Epoux j'ay fait choix d'un Romain,
Et Varus dans ce Camp doit l'épouser demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime
Ce Rival perira, fut-ce Cesar luy même.

SEGESTE.

Nous n'aprehendons point vos funestes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets ;
Je ne vous dis plus rien, adieu Seigneur, peut-être
Le temps & le succés vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *seul.*

LE succés ne sera que malheureux pour toy
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moy.

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QUavez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre ?
Mais quoy, quel est ce bruit que je ne puis comprendre ?

Qui cauſe ce tumulte & ces cris confondus ?

SEGESTE.

Ma garde par mon ordre arreſte Arminius,
A nôtre ſeureté ſa perte eſt neceſſaire,
Hâtons nous ou craignons ſa fureur temeraire,
Perdons ſans balancer ce mortel ennemi,
On ne doit jamais nuire & haïr à demi ?
Seigneur, je ſuis inſtruit de toutes ſes penſées,
Par des lettres des ſiens à luy-même adreſſées,
Sinorix a ſurpris celuy qui les portoit,
Elles ſont en mes mains ; ce Prince ſe flatoit
D'attaquer nôtre Camp, d'enlever Iſmenie,
Aſſurons nous la paix aux dépens de ſa vie.

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX, *ſe défendant au milieu des Gardes.*

AH traîtres ! achevez, percez, percez mon ſein,
Pourquoy m'arrachez-vous les Armes de la main,
Et n'eſt-ce point aſſez que vous preniez ma vie
Sans m'expoſer encor à tant d'ignominie ?

Voyant Segeſte.

Te voilà. Tu n'as plus ni parole ni foi,
Segeſte, par ton ordre on attente ſur moy,

Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui t'arreste,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma teste;
Digne employ d'un Heros qui durant quarante ans,
A remplir l'Univers de ses faits éclatans?
Mais toi qui viens joüir de toute ma disgrace,
Toi dont le front déja du trépas me menace,
Magnanime Varus, pensés-tu m'étonner;
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner,
J'entendrai sans fremir l'Arrêt le plus severe,
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point joüir de ta douleur;
Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur,
Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire,
Je veux que de ton sort le Senat délibere,
Luy seul te jugera, cependant ne crois pas
Que la pitié me touche & retienne mon bras,
Ce que je fais pour toi je le fais pour moy même;
Ismenie a ta foi, tu l'adores, je l'aime,
Comme chef des Romains je te dois condamner;
Mais comme ton Rival je te veux épargner,
Pour assurer ma gloire & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe toy, Varus, & sois moins genereux,
Précipite ma mort si tu veux estre heureux,
D'un Rival tel que moi la vie est importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
L'exemple en est commun; mais soit seur qu'à mon tour,

Je balanceray moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendant maître ;
A tes yeux sans secours me forcent de paroître ;
Tu pourras ou me perdre ou me sauver : & moy
Sans prévoir l'avenir je fais ce que je doi.

SEGESTE.

Je ne sçaurois souffrir, Seigneur, qu'il vous outrage,
Qu'on l'oste.

ARMINIUS.

De Segeste est-ce là le langage,
Regarde en quels malheurs tu t'es précipité,
Voi de nous deux, enfin qui doit être imité,
Tu respectes Varus, tu le crains, je le brave,
Je ne parles qu'en Roy, tu parles en Esclave,
Et captif, desarmé je suis plus souverain
Que tu ne l'as esté les armes à la main.

VARUS.

Laissons un libre cours à sa douleur mortelle,
Seigneur, un soin pressant en d'autres lieux m'appelle,
Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon, appliquez-y vos soins,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins,
Sur tout souvenez-vous qu'il y va de la teste.

Où faut-il me conduire ? allons quoy qu'on m'apprête,
Je défie à la fois le sort & les Romains,
Justes Dieux ! vous sçavez les malheurs que je crains.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE,

POLIXENE.

APrens-moi donc, Barsine, où l'on garde mon frere,
Que j'aille lui prouver une amitié sincere,
Et m'acquitter vers lui du plus juste devoir....

BARSINE.

Vous sera t'il permis, Madame, de le voir?
Pour vous plaire, Sunnon osera t'il enfraindre
L'ordre exprés....

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre,
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats,
Loin de pouvoir deffendre un Prince qu'on opprime,
Je cours offrir à Rome une double victime.

Suivre le sort d'un frere, adoucir son ennui,
Le plaindre, le servir, & mourir avec luy.

BARSINE.

O Ciel! auriez-vous pris un dessein si funeste?

POLIXENE.

En puis-je former d'autre; & quel espoir me reste?
Du sein de mes Etats on m'ameine en ces lieux
Sous l'appas, sous la foy d'un Himen glorieux,
Je me flatte qu'ici dés long-temps attenduë
La joïe en tous les cœurs doit regner à ma vuë,
Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour,
Qu'ai-je trouvé? je vois que dés le premier jour
Segeste me traitant en mortelle ennemie
Par le dernier mépris me couvre d'infamie,
Pour un trône promis me prepare des fers,
Et joüit de ma peine aux yeux de l'Univers;
Mais helas! ce n'est point ce qui me desespere,
Je sens moins mes mal-heurs que les perils d'un frere,
Et de quel frere encor! pour loüer ses exploits
La Renommée à peine a-t'elle assez de voix?
Lui seul a des Germains fait revivre la gloire,
Et sous leurs Etendarts ramené la victoire,
On le livre aux Romains, sans doute il va perir,
Dieux! n'est il point de bras prompts à le secourir
Laisserez-vous tomber cette tête proscrite?
Vous Soldats tant de fois triomphans à sa suite?
Et vous Peuples du joug, sauvez par sa valeur,
Ne défendrez vous point vôtre heureux défenseur?

BARSINE.

Oüi, Madame, esperez qu'un secours favorable....

POLIXENE.

Eh! qui voudroit servir ce Prince déplorable:

Qui voudroit de ſes maux avoir quelque pitié !
Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié,
Quand ceux que l'amour même engage à ſa defſence,
Semblent paſſer pour luy juſqu'à l'indifference,
Sigiſmond, Iſmenie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
Leur voit-on rien tenter pour aſſurer ſa vie ?
Ah ! de leur ſouvenir je ſuis auſſi bannie,
Prennent-ils quelque ſoin de flater ma douleur ?
L'infortune du frere eſt commune à la ſœur,
Helas ! dans tous les cœurs quel changement je trouve !
Par quel deſtin fatal Dieux faut-il que j'éprouve
Que nos cruels malheurs glacent dans un ſeul jour
L'amitié la plus forte, & le plus tendre amour ?

BARSINE.

Cét injuſte ſoupçon offence l'un & l'autre,
Madame, leur douleur eſt égale à la vôtre,
Les larmes d'Iſmenie en ce même moment
A ſon Pere irrité parlent pour ſon Amant ;
Sigiſmond a juré de ſauver vôtre frere...
Mais il vient, apprenez ſi ſon cœur eſt ſincere.

SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE.

SIGISMON.

QUel est vôtre dessein ? venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
Je n'ose me flater que ma seule presence
Puisse de vos ennuis calmer la violence,
Si pourtant vôtre amour estoit égal au mien.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, finissez cet étrange entretien,
Quel temps choisissez-vous ? La triste Polixene
N'a le cœur penetré que de crainte & de haine,
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour,
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous, ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire,
Je deteste Varus, je tremble pour mon frere,
Je vois l'un souverain, l'autre persecuté,
Jugez de ma douleur dans cette extremité ?
Si je dois m'occuper d'une inutile flâme ?
Mais quand l'amour encor regneroit dans mon ame,

Dequoy me serviroit ce vain amusement :
Seigneurs, doit-on aimer lors qu'on n'a plus
d'Amant ?

SIGISMOND.

De ce fatal discours que faut-il que je pense ?
Me soupçonneriez vous.... Mon esprit en balance,
Ne sçauroit....

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus,
Je n'ay jamais aimé l'Eclave de Varus.

SIGISMOMD.

Juste Ciel ? vôtre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous souffrez
un Maître,
Oüy lors que je vous vois, en vain je veux cher-
cher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit si cher,
L'amour m'assure en vain que vous estes le même,
Ah ! j'en voi malgré luy la difference extrême,
Je trouve encor en vous cét air grand, glorieux,
Cette grace, ces traits qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui soûtenoit jadis la fierté Germanique,
Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon
cœur.

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice,
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse
De tout...

POLIXENE.

Helas ! Seigneur, pendant ce vain discours
De mon frere peut-estre on va trancher les jours,

Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre....

SIGISMOND.

Calmez vôtre douleur, ne craignez rien encore,
Madame, & permettez que je vous faſſe voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir,
Si je balance, enfin, entre vous & mon Pere,
Mais j'en laiſſe le ſoin au Prince vôtre frere,
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE,

POLIXENE.

Ciel que vois-je! eſt-ce vous? en croirai-je mes yeux;
Seigneur, & quel ſecours? quelle main pitoiable,
Finit en vous ſauvant le tourment qui m'accable,
A qui dois-je mon frere, & qui me l'a rendu?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moy-même étonné, confondu,
Gardé prés de ces lieux tout plein de mes diſgraces,
De mes fiers ennemis rappellant les menaces,
Preparé par avance aux cruautez du ſort,
J'attendois à toute heure une ſanglante mort;

Lorſque Sunnon entrant j'ay lû ſur ſon viſage,
De quelque grand deſſein l'infaillible préſage ;
Hâtons nous, m'a-t'il dit, Seigneur, & ſuivez-moy,
Du ſalut de vos jours fiez-vous à ma foy.
Je le ſuis. Nous trouvons une route ſecrette
Qui juſques dans ces lieux guide nôtre retraite ;
De la nuit qui ſurvient l'heureuſe obſcurité
A ſi bien ſecondé nôtre temerité,
Que je vous vois, enfin, le reſte je l'ignore . . .

SIGISMOND.

J'ay tout ozé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'inſtrument glorieux

Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon, & la lui tend.

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux,
Ce n'eſt pas tout. Du Camp ſortez en diligence,
Prenez en lui, Seigneur, une entiere aſſurance,
Il eſt inſtruit de l'ordre, & connu des Soldats ;
Allez, ne craignez rien, & bien-tôt ſur ſes pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez vôtre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moy vôtre ame eſt enflâmée ;
Puis-je jamais païer des ſoins ſi genereux ?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux
Prince, puiſque c'eſt vous qui me rendez mon frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuïez l'implacable colere
De Segeſte aveuglé, des Romains furieux . . .

SUNNON.

SUNNON.

Il n'eſt pas tems encor de ſortir de ces lieux,
Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture
Rendent en cét inſtant vôtre fuite moins ſeure,
Attendons, qu'oubliant leurs penibles travaux
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos;
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée..

SIGISMOND.

Oüy, par vôtre conſeil je change de penſée;
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſeurement;
Moy-même dans ces lieux je viendray vous reprendre.
Vous, auprés de mon Pere, il eſt tems de vous rendre,
Madame, par vos pleurs vous ſçaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours; vous pour leur fuite, allez tout diſpoſer;
Adieu, Seigneur, le Ciel ſecondant mon envie
Puiſſe-t'il par nos ſoins aſſurer vôtre vie.

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus qui pour mon ſalut travaillez avec eux,
Qui plaignez le deſtin d'un Prince malheureux;

Ami, de qui le zele à ma perte s'oppose,
J'admire vos bontez, & j'en cherche la cause,
Quel charme à me servir vous à rendu si prompt.

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigismond?
C'est lui qui relevant ma naissance commune
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune,
Qui pour vous assurer mes soins, & mon secours,
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeste,
J'estois presque ébranlé; le Prince a fait le reste,
Et quels que soient les noms qu'on me peut imposer,
Vos vertus, vos exploits, me sçauront excuser,
Suivez, Seigneur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Dans le sang des Romains courez laver mon crime;
Des Peuples asservis, courez briser les fers,
Vangez-les des mépris, des maux qu'ils ont soufferts,
Forcez tous les Germains, enfin, de reconnoître
Que si Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahison sauvant sont païs abbatu
Merite leur estime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oüy laissez-moy le soin d'une juste vangeance.

SUNNON.

Mais, Seigneur, si le Ciel trahit nôtre esperance,
Que sert de vous flater? Je vois de toutes parts
Mille perils divers s'offrir à mes regards,
La fuite de ce Camp paroît si difficile ...

ARMINIUS.

N'importe, je mourray satisfait & tranquille,
Si je puis expirer les armes à la main,
Et si mes derniers coups versent su sang Romain.

SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

VOus estes libre, enfin, Seigneur, & Polixene
M'apprenant vostre sort vient d'adoucir ma peine,
Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senti percer ?
Non, nul autre que moi ne sçauroit le penser,
A peine je respire, abatuë, interdite...
Mais grace au Ciel je voy tout prêt pour vôtre, fuite,
Vous vivrez... Mais helas ! plus d'Hymen, plus d'espoir,
Pour jamais aujourd'huy je cesse de vous voir,
Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchiray le sort & vôtre pere,
Je vay, puisqu'il faut, m'éloigner de vos yeux,
Mais bien-tôt en vainqueur reverray ces lieux,
La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en asseure,
Le sang de mon Rival lavera mon injure,

Varus & les Romains dans ce Camp égorgez ;
Serviront de victime à mes feux outragez,
Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?
Voulez-vous dans leur chute enveloper mon Pere ?
Quel eſt vôtre deſſein ? ah Ciel ! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il deffend venir porter vos coups ?
Vous verray-je au combat animez l'un & l'autre,
Peut-être de ſa main... peut-être de la vôtre...
Je fremis... C'eſt aſſez que nous l'oſions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?
Epargnez-le, Seigneur, & reſpectez ſa vie.

ARMINIUS.

Le ſoin de ſon ſalut fait ma plus chere envie,
Quels que ſoient les affronts qu'il m'a fait aujourd'hui,
S'il ſe trouve au combat je veilleray ſur lui,
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire,
Que de ſauver ſes jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos ſoins ne me raſſurent pas ;
Pourrez-vous retenir la fureur des ſoldats ?
Je défens...

ARMINIUS.

Revoquez une loi ſi barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prepare,
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en eſt fait, je n'y puis conſentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moy je ne veux plus partir,
Je rentre dans les fers de vôtre injuſte Pere,
J'abandonne ma teſte à toute ſa colore;
Ce Prince, les Romains alterez de mon ſang,
De la derniere goute épuiſeront mon flanc,
Vous le ſçavez? déja ma perte eſt reſoluë,
Et du coup qui m'attend vous n'eſtes point émuë?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain,
D'un combat éloigné le peril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidelle
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle,
Triſte effet de mes ſoins! je ſuis preſt à perir,
Et vous me deffendez de m'oſer ſecourir;
Mais que dis-je? grands Dieux! quel eſpoir eſt le vôtre?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre?
Vous donner à Varus? & que de ſon bonheur
Pour vous plaire je ſois tranquille ſpectateur?
Non, non, n'eſperez pas que mon obeïſſance
Juſques à cet effort porte ma complaiſance,
Vôtre fauſſe pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moy je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux,
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuſe menace?
Arreſtez... tout mon ſang dans mes veines ſe glace,
Amitié, ſang, amour, je cede à vôtre effort,
Vous déchirez mon cœur qui ſera le plus fort?
Qui... Je ſens l'amour plus fort que la nature
Du ſang qui le combat ſurmonte le murmure,
Je me rens, & je laiſſe agir vôtre valeur,
Entre mon Pere & vous j'ay partagé mon cœur,

Mais un juſte tranſport le fait pancher, l'entraîne
Du côté de celui dont la perte eſt prochaine,
Et quand je prens parti, Seigneur, entre vous deux,
C'eſt pour le plus à plaindre, & le plus malheureux.

SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame...

SIGISMOND.

Seigneur fuïez en diligence,
La nuit dans tout le Camp fait regner le ſilence;
Allons, marchez, Sunnon, & ne differons pas.

ARMINIUS.

Adieu Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas,
Recevez, triomphez, mais ſauvez-moy mon pere.

SCENE II.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera t'il ? que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur
Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur ?
Le verray-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cet éclat que donne la victoire,
Plein d'amour, à mes pieds venir prendre mes loix ?
Mais si je l'avois veu pour la derniere fois ?
Si du Ciel irrité la colere obstinée
Par la fin de ses jours marquoit cette journée ?
Helas ! s'il perissoit en combattant pour moi ?
Que d'horreurs ! tout ici redouble mon effroi ;
Peut-être sa victoire également funeste
En épargnant Varus fera tomber Segeste ;
Non, non, rassurons-nous. Mon amant aujourd'hui
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui,
Il en triomphera sans accabler mon pere :
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste, je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang,
Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine,
Et l'état m'énacé d'une entiere ruïne
Fait revolter mon cœur contre un joug odieux ;
Segeste avec Varus, quelle union ? grands Dieux !

Vous qui les uniſſez, & qui voyez ma peine,
Separez ces objets & d'amour & de haine,
Que je puiſſe aimer l'un avec fidelité;
Et voir immoler l'autre avec tranquillité;
Mais on vient, c'eſt Barſine, helas que me veut-elle?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MAdame, c'en eſt fait, la fortune cruelle
Retiens Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel! qu'entens je?

BARSINE.

A peine il ſortoit de ſes lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obſtacle à ſa fuite
Que Varus fait du Camp une exacte viſite,
Il va de garde en garde, il court de tous côtez
Par ſon ordre cent lieux des ſoldats ſont poſtez,
Qui preſts à ſignaler leur zele & leur courage
Deffendent de ce Camp le plus étroit paſſage;
Sigiſmond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne ſçachant que reſoudre en cette extremité;
Ont conduit vôtre Amant dans la Tente prochaine,
Mais enfin, déſormais leur entrepriſe eſt vaine,

J'ay veu leur deſeſpoir, il ne ſe flatent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius,
La fuite cette nuit leur paroît impoſſible.

ISMENIE.

Ainſi de ce Heros la perte eſt infaillible,
A peine un ſeul inſtant, un peu d'eſpoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le ſuit,
Me faudra-t'il toûjours trembler pour ce que j'aime?
Grands Dieux! ah que plûtôt je periſſe moy-même;
Ne ménageons plus rien, l'amour au deſeſpoir
Se fait de ſes tranſports un ſouverain devoir;
Allons trouver ce Prince, allons dans mes allarmes,
Dans les pleurs que je verſe il trouvera des charmes,
Et je ſentiray moins mes mortelles douleurs
Si je puis partager ſon ſort & ſes malheurs.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*

Ie ne sçay que resoudre, & comment me conduire,
Des ordres des Cesar j'aurois voulu m'instruire,
Tullus que dés long-tems j'ay depêché vers lui,
De Rome auprés de moy doit se rendre aujourd'hui,
Qu'un moment paroît long à mon impatience,
Mais on vient, & je croy: oüy c'est lui qui s'avance,

SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS,

EH bien Tullus, Eh bien ! qu'eſt-ce qu'on me preſcrit !
Qu'ai-je à faire ?

TULLUS *luy donnant une lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit,
Des ordres de Ceſar inſtruiſez vous vous-même,
Liſez & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS *lit.*

Je ſuis content des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obeïſſance,
Continuez, Varus, & vous reſouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'eſt pas ſans recompenſe,
Je n'ai qu'un ordre à vous donner,
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivi ſans ceſſe,
Employez pour le perdre, & la force, & l'adreſſe,
Je vous deffens de l'épargner.
O Ciel !

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cét ordre de funeſte ?
Plaignez-vous l'ennemi que l'Empereur deteſte ?

VARUS.

Je fonde ſur ſa mort le bon-heur de mes jours,
Et je n'oſe des ſiens faire trancher le cours.

Arminius eſt cher, à l'objet que j'adore,
J'en ſuis haï, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moy juſqu'au dernier moment ?
De quel front oſerois-je aborder Iſmenie
Du ſang d'Arminius ma main encor rougie?
Teint d'un ſang cheri voudroit elle épouſer
Celui qu'innocent même elle oſe refuſer ?
Ah ! ſans trahir Auguſte, & la cauſe publique,
Accordons ma tendreſſe avec ma politique,
En aſſurant ici les loix de l'Empereur,
Aſſurons, s'il ſe peut, le repos de mon cœur,
Que par la main d'un autre Arminius periſſe,
Qu'Iſmenie en pleurant ce ſanglant ſacrifice,
Ne me reproche point la ſource de ſes pleurs,
Et porte ſon courroux & ſa vengeance ailleurs.

TULLUS.

Eh ! qui l'immolera ſi vous lui faites grace ?
Qui punira, Seigneur, ſa criminelle audace ?

VARUS.

Segeſte, avec plaiſir prendra ce triſte employ,
Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moy,
Ce jeune Chef par tout ſuivi de la victoire
Des exploits de Segeſte a ſurpaſſé la gloire ;
Les peuples, les ſoldats charmez de ſa valeur
L'ont honoré du nom de leur liberateur,
Tous couroient le chercher d'une ardeur empreſſée,
Et Segeſte décheu de ſa grandeur paſſée
S'eſt rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
De le voir plus illuſtre & plus aimé que lui.
Mais le voici.

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

SEigneur, sur de justes allarmes
Tout le Camp se prepare & chacun prend les armes,
On vient de m'avertir que sur la fin du jour
Nos ennemis sortoient des forests d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous : Ils ont appris peut-estre
Les extrêmes perils, la prison de leur maître,
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ses jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à son secours,
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous resoudre ?

VARUS *à Sinorix.*

Allez, qu'on me l'ameine,
Vous Tullus, vers nos Chefs precipitez vos pas
Que chacun au combat dispose ses soldats,
Je vous suivray de prés, Si l'ennemi s'avance
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.

SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous resolu, Seigneur ? vous flatez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous ?

VARUS.

Je ne sçai, mais je vais du moins lui faire entendre.
Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre,
Je vais lui presenter les supplices tout prêts,
Peut être qu'à ses yeux paroissant de plus prés,
Leur funeste appareil malgré toute sa haine
Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

SEGESTE.

Ah ! ne l'esperez pas, ce farouche ennemi
A mépriser la mort n'est que trop affermi,
Vous même l'avez veu dans la guerre passée. . . .

VARUS.

Seigneur, les tems divers font changer de pensée,
Le plus grand cœur s'effraye aux aprests du trépas,
Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats.
Et veu d'un front serain la mort presque infaillible,
Qui n'a jamais conceu tout ce qu'elle a d'horrible,

Un esprit enflamé d'une noble chaleur,
pousſé par la vangeance, ou flatté par l'honneur,
Occupé des moiens d'emporter la victoire
Ne laiſſe alors les yeux ouvers que pour la gloire,
Et fait que le guerrier jaloux de l'acquerir
Vole aprés les dangers & s'expoſe à mourir;
Mais ce même guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à ſa gloire inutile,
D'une mort odieuſe, & qu'il ne cherche pas,
N'eſt plus tel qu'il eſtoit au milieu des combats,
il fait voir ſa foibleſſe, il fremit il murmure,
L'eſprit moins prevenu laiſſe agir la nature,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'eſt en effet.

SEGESTE.

Non, non, Arminius à tout ce qu'on prepare
Oppoſera, Seigneur, ſa conſtance barbare;
Mais s'il ne ſe rend point, ceſſez de ménager
Un ennemi toûjours prompt à vous outrager,
Et repouſſant d'un coup tous ceux qu'il nous aprête,
A ſes troupes, Seigneur, faites porter ſa teſte;
Alors tout fléchira. Rien ne peut reſiſter.
Qu'attendez-vous? faut il encore conſulter?

VARUS.

Non, ne differons plus une vangeance juſte,
Allons, executons les volontez d'Auguſte,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux,
Et laiſſons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez donc, Seigneur, l'Arreſt de ſon ſupplice,
De ſon ſang à Ceſar offrez le ſacrifice;

Commandez. Un seul mot : mais sçachons...

SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

AH! Seigneur,

SEGESTE.

Eh bien ! Arminius ?

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je fremis encore & qui va vous surprendre,
Sunnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux !

VARUS.

Que viens-je d'entendre ;

SINORIX.

On ne le trouve plus dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'est coulé sans bruit,
Tous ceux qu'il commandoit interdits & timides,
Accuser par ses soins ignorant...

SEGESTE.

Les perfides !
Tous m'ont manqué de foy, je vay punir tous,
A peine tout leur sang suffit à mon courroux,
Mille morts...

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND SINORIX.

SIGISMOND.

NOn, Seigneur, connoissez le coupable;
Ne portez point ailleurs ce couroux redoutable,
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moy, j'ay tout fait. J'ay trompé vos desseins,
J'ay fait partir Sunnon, je l'ay pressé...

SEGESTE.

Toy traître!
Tu trahis les Romains & ton pere & ton maître?
Tu sers un ennemi par nos soins abatu?
Qui te le fait servir contre nous...

SIGISMOND.

Sa vertu.
Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on renomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le soin de vôtre honneur, mon amitié pour lui,
Tout m'a sollicité de lui servir d'appui.

Eh quoy ! pouvois-je voir ce Prince magnanime
Des Romains, de Varus, devenir la victime ?
Et vos mains se soüiller de son sang précieux
Consacré par les loix, par son rang, par les Dieux ;
Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie
Perdre son deffenseur contre la tirannie ;
Et Polixene en proye à ses vives douleurs
Me demander son frere, & m'accabler de pleurs ;
J'ay rempli mon devoir, Seigneur, faites le vôtre,
Je sauve une victime, & vous en livre une autre,
Si par ce que j'ay fait vous estes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'estre bien tôt vangé,
Versez, versez du sang : mais changez la victime ;
Répandez tout le mien sans scrupule, & sans crime,
Si j'avois craint la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois suivi les pas,
Mais je n'ay pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables,
Au gré de vôtre haine ordonnez de mon sort,
Je ne m'en plaindray pas ; trop heureux si ma mort
D'un reproche honteux souvant vôtre memoire
Aux dépens de ma vie asseure vôtre gloire.

SEGESTE.

Oüy ! lâche tu mourras puisque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits ?
Où puisez-vous l'excez de cette haine injuste ?
Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste ?
Comblé par le Senat de graces & d'honneur...

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indigne faveurs,

Lors qu'à m'en accabler vôtre Senat s'applique,
Dans ſes fauſſes bontez je voy ſa politique,
Et ces fiers ennemis devenus complaiſans
Me font plus que leurs coups redouter leurs preſens;
Et! qu'ay-je affaire, ô Dieux de la grandeur Romaine?
Que me ſert elle, helas! ſi je perds Polixene?
Oüy, Ceſar, ſi par toy je m'en voyois priver,
Quand ſa perte à ton rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigne de cette recompenſe
La haine tiendroit lieu de la reconnoiſſance.
Eh quoy! tous tes preſens, ta liberalité
Me pourroient-ils jamais payer ma liberté?
J'aurois des fers dorez; mais je ſerois eſclave.
Je ne puis rien ſouffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour maiſtre en terre, & dans les cieux,
Que la vertu, l'honneur, la juſtice, & les dieux.

VARUS.

Pourquoy veniez-vous donc ame ingrate, & perfide,
Suivre depuis deux mois nôtre Aigle qui vous guide,
Quel charme, quel deſſein vous conduit parmi nous!

SIGISMOND.

Le glorieux deſir de m'inſtruire avec vous,
D'apprendre de plus prés ce grand Art de la guerre,
Qui vous a fait dompter preſque toute la terre;
D'en joindre la pratique à ce que nous ſçavons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juſte Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
Sçaurois-je aſſez punir ce diſcours temeraire ?
Rendez graces au ſang dont vous eſtes ſorti.

SEGESTE.

Il n'eſt plus de mon ſang s'il quitte mon parti ;
Fait Citoyen Romain j'en ay pris les maximes ;
Mon fils n'eſt plus mon fils, traiſtre, couvert de crimes,
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin,
Je le ſuivray, Seigneur, & de ma propre main
Immolant ſans pitié ce fils lâche & rebelle,
Je ſçauray me couvrir d'une gloire immortelle,
Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané,
Et meriter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoy Seigneur : . .

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable famille,
Dans ce fatal momens je haïs juſqu'à ma fille ;
Sans doute elle eſt complice, & du moins de ſes vœux,
Elle a favoriſé ſon Amant mal-heureux,
Je veux que l'Univers étonné du ſupplice . . .

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE

ARreſte, Pere aveugle, & voy ton injuſtice;
Epargne tes Enfans, & ton fier courroux,
Sur Polixene ſeule épouſe tous les coups,
L'amour dans Sigiſmond a vaincu la nature,
Et ſi tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'eſt moy : voy dans mes yeux le ſouverain pouvoir
Par qui ton fils forcé s'oppoſe à ton eſpoir,
Ne delibere plus, me voila toute prête,
Je m'offre à ta fureur. Mais qu'eſt-ce qui t'arrête ?
A me donner la mort, faut-il t'encourager,
N'oſes-tu te baigner dans un ſang étranger ?
Toy, qui vouloit verſer celui de ta famille ?
Ou peut-eſtre crains-tu de punir une fille ?
Mais ceſſe d'épargner la ſœur d'Arminius,
Segeſte, ſouviens-t'en, Toy penſes-y, Varus,
J'ay mêmes ſentimens, même cœur que mon frere,
Je feray contre vous plus qu'il n'a voulu faire,
Si je ne puis verſer du ſang dans les combats,
Je puis par mes diſcours animer les ſoldats,

Et suivant les transports de l'ardeur qui m'entraine,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inspirer à cent Rois abusez ou soûmis,
Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

SIGISMOND.

Helas! que faites vous, & voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame?
Je m'offrois à la mort sans trouble, sans douleur,
Ah! venez-vous...

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur
Puisqu'un saint nœud n'a pû lier nos destinées,
Que par la mort au moins elles soient enchaînées,
Que tu ne vives pas un instant aprés moi,
Que je ne pousse pas un soûpir aprés toi.

VARUS.

Quel discours! quel dessein! enfin, que puis-je faire?
Faut-il...

SCENE VIII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

VOstre presence au Camp est necessaire,
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui poussent jusqu'icy le nom d'Arminius,

Il vient fondre sur nous, & malgré la nuit sombre,
De ses troupes, Seigneur, on découvre le nombre.
Nos chefs & nos soldats au combat préparez
N'attendent que l'employ que vous leur donnerez.
Tous à l'envi . .

VARUS.

Marchons, venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui courт à sa disgrace;

SEGESTE.

Je vous suis Sinorix gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel,
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste,
Si je l'épargne aprés sa trahison funeste.]

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

NE ſçaurons-nous jamais quel ſera nôtre ſort?
Cet état incertain eſt pire que la mort,
Helas! chacun de nous tremblant pour ce qu'il aime,
A peine en ce moment ſe ſouvient de lui même;
De ce fatal combat que je crains le ſuccés?
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets,
Ou mon Pere expirant, ou mon ami ſans vie,
Et peut-eſtre ſa mort de la vôtre ſuivie;
Quel ſupplice? grands Dieux! où me vois-je reduit?

ISMENIE.

O courroux! ô rigueur du Ciel qui nous pourſuit;

Que

Que de soûpirs perdus ! que d'inutiles plaintes ;
Toûjours des soins nouveaux, & de nouvelles craintes :
Est-ce là le bonheur que j'avois attendu ?
Mais Barsine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

Parle, n'as-tu rien vû,
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre,
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre,
J'estois prés de ces lieux où j'ay de toutes parts,
Promené vainement mes curieux regards,
Je n'ay pû rien connoître, & ma timide vuë
Das mille objets affreux s'est d'abord confonduë,
Les clameurs des soldats mourans, ou renversez ;
Les cris des combatans, les plaintes des blessez,
Le carnage, le sang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes,

Je n'ay pû soûtenir ce spectacle sanglant,
J'ay fremi, j'ay couru vers ces lieux en tremblant,
Où des soldats Romains la joye & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit, Madame, en faveurs des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flatons donc plus, nôtre perte est certaine,
Vôtre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Helas Madame!

POLIXENE.

Eh quoy! Prince vous soûpirez;
Juste Ciel, est-ce ainsi que vous me rassurez;
Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse;
Je la cache à vos yeux pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler,
Je vous cache la mienne, ah! cachez-moy la vôtre,
Rassurons-nous plûtôt, aidons nous l'un & l'autre?
Je sens qu'il est cruel d'estre privé du jour,
Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoye,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye,
Nous mourrons satisfait, vous de moy, & moy de vous,
Nous n'avons ni soupçons, ni mouvemens jaloux,
Cher Prince, nôtre sort est plus doux qu'il ne semble,
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Oüy, dans vôtre malheur vous estes trop heureux,
Un semblable destin attire tous mes vœux;
Mais moy de mon Amant absente, separée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,
Je ne sçaurois helas! pour flater mon ennui
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui,
Eh quoy! que chez les morts je m'aprête à le suivre?
J'auray le déplaisir d'avoir pû lui survivre,
O Dieux! en cét instant peut-estre que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius?
Peut-estre de soldats une troupe barbare
Foule sa tête auguste, ou du corps la separe,
Et portant sur un Dard ce tresor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux?
Juste Ciel quel objet? mais j'aperçois mon Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere,
c'en est fait, n'attendons qu'un trépas rigoureux.

SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

TRaîstres, les Dieux cruels ont exaucé vos vœux;
Du sang de mes Soldats, & des Troupes Romaines
Le fier Arminius vient de couvrir vos plaines,
Mais de ce grand succez vous ne joüirez pas,
Et loin que son triomphe ait pour lui des appas,
Lui-même il pleurera, du moins j'ose le croire,
L'avantage fatal de sa triste victoire,
Puis qu'il perd aujourd'huy pour nous avoir défaits,
Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais;
Varus encor suivi des restes de l'Armée
Soûtient d'Arminius la valeur enflamée,
Il arrête, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un ennemi qui ne cherche que vous;
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoye,
Je vais vous y mener, & je sens quelque joye
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bien-tôt ma fuite de ses pleurs:
Gardes qu'on les conduise; allons c'est trop attendre,
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

IL n'eſt plus tems, & ſongez à vous rendre,
Seigneur, tous mes ſoldats ſont diſperſez ou morts,
Arminius me ſuit, tout cede à ſes efforts,
Et Varus animé d'un genereux courage
Vient de meſler ſon ſang au reſte du carnage.

SEGESTE.

Il eſt mort!

TULLUS.

Oüy, Seigneur, en Heros, en Romain,
En bravant l'injuſtice, & les coups du deſtin;
Aprés avoir trois fois par des faits incroyables
Soûtenu des Germains les aſſauts redoutables,
De ruiſſeaux de leur ſang inondé les ſillons,
Et preſque renverſé leurs épais bataillons,
Il voit de toutes parts ſes troupes fugitives,
Et ne peut raſſembler ces Legions craintives:
Alors demeuré ſeul encore il ſe deffend,
Et fait ſentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend;

Ils n'osent l'aborder, sa fierté les étonne,
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
Et honteux de se voir par lui seul arrêtez,
Lui poussent à l'envi cent coups precipitez;
Son sang coule aussi-tôt, il le void, & rappelle
De sa force épuisée une force nouvelle,
C'est assez, a-t'il dit, ah! ne permettons pas
Que mes jours soient tranchez par d'indignes Soldats,
Sur tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reste de ma vie:
Il se frappe à ces mots; mortellement blessé
Sur un monceau de corps il tombe renversé,
Et ce coup à jamais consacrant sa memoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah Varus! que je plains, que j'admire ton sort!
Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort;
Je jure ainsi que toy de fuïr l'ignominie
De tenir du Vainqueur une importune vie,
Mais avant qu'achever le dessein que je prens,
Faisons un sacrifice à tes manes errans,
Que ces perfides cœurs que le destin me livre
Dans la nuit du tombeau soient forcez de te suivre,
Que sans égard enfin du sexe ni du rang
De tous trois à mes yeux on répande le sang,
Que j'y mesle le mien, qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve,
Qu'il ne rencontre ici pour fruit de ses Exploits,
Que son ami, sa sœur, sa maîtresse aux abois,
Et pour vanger les maux où son bonheur m'expose,

Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il cauſe :
Frappez Gardes . . . mais Dieux, le voici ce Vainqueur,
Ah ! que mon bras du moins ſeconde ma fureur ?
Que je meure . . .

SIGISMOND.

Ah Seigneur quel deſſein ? quelle envie ?

ISMENIE.

Arreſtez . . .

SEGESTE.

Quoy cruels vous ménagez ma vie ?
Vous m'oſez deſarmer ; & vous voulez enfin
Qu'Arminius ſoit ſeul Maître de mon deſtin ?

SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, bien Arminius, par un revers funeſte,
La Fortune en tes mains met le ſort de Segeſte!
Tu ſçais de quelle ardeur j'ay pourſuivi tes jours!
Tu me vois maintenant ſans eſpoir, ſans ſecours,
Vange-toy ſans ſcrupule, & prens une victime
Dont la perte eſt utile & la mort legitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Ceſſez de m'animer, & d'aigrir mon couroux,
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laiſſé dans mon cœur d'aſſez vives bleſſures,
Pour me porter ſans peine à vous donner la mort,
Et je ne doute point, ſi la rigueur du ſort
Vous eût par ma défaite abandonné ma vie,
Que déja vos fureurs ne me l'euſſent ravie;

Que n'avez-vous point fait aujourd'huy contre moy ?
Ce n'étoit pas assez de me manquer de foy ?
Sans égard pour les droits que ma naissance donne,
Vous avez attenté jusques sur ma personne,
Et de vos fers honteux osant charger mes mains
Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains,
L'Univers étonné du bruit de mon offense
Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je suis offensé ;
N'y pensons plus, Seigneur, oublions le passé,
C'est moy qui vous en prie. Enfin de ma victoire
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire,
Que le charmant espoir d'être de vos amis,
Et le parfait bonheur de me voir vôtre fils ;
Craignez moins de Cesar la puissance funeste,
Combattons seulement, je vous répons du reste,
En vain vous avez crû que fidele aux Romains
La victoire par tout seconde leurs desseins,
Que contre leurs efforts rien ne nous peut défendre.
Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre,
Vous venez de les voir expirer sous mes coups,
Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
Mais dûssions-nous perir, Seigneur, pour la patrie,
Mourons libres, du moins, s'il faut perdre la vie,
Un malheur éclatant est toûjours glorieux.
Soûtenons nôtre gloire, & laissons faire aux Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, desesperé, que pourrois je répondre ?
Prince, tous vos discours ne font que me confondre,

Je ne m'attendois pas à ces soins genereux,
Et si vous vous vangie je serois plus heureux;
Joüissez à loisir des fruits de la victoire,
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire,
Quand vous me découvrez vos nobles sentimens,
Ma honte & ma douleur croissent à tous momens,
Epargnez ma foiblesse, & loin de vôtre vuë,
Laissez-moy devorer le chagrin qui me tuë.

ARMINIUS.

Suivez-le, Sinorix, & veillez sur ses jours,
Madame...

ISMENIE.

Non Seigneur, je vole à son secours,
Permettez...

SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISMOND, BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous ſuis, venez, allons Madame,
Remettre par nos ſoins le calme dans ſon ame,
Malgré ſon deſeſpoir, malgré tout ſon couroux,
Le tems & nos reſpects le fléchiront pour nous,
Je m'étois engagé de vanger mon outrage,
De m'ouvrir juſqu'à vous un glorieux paſſage,
Varus eſt mort, enfin les Romains ſont défaits,
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes ſouhaits,
De mes liberateurs reconnoiſſons le zele,
Et conſacrons à Rome une haine immortelle.

VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

APPIUS, l'un des Decemvirs de la Ville de Rome.

ICILE, Chevalier Romain accordé avec Virginie.

CLODIUS, Chevalier Romain.

PLAUTIE, Mere de Virginie, & femme de Virginius.

VIRGINIE, fille de Virginius, & de Plautie.

CAMILLE, confidente de Virginie.

FULVIE, confidente de Plautie.

SEVERE, affranchi d'Icile.

FABIAN, affranchi d'Appius.

PISON, Capitaine des Gardes d'Appius.

GARDES.

La Scene eſt à Rome dans le Palais d'Appius.

VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS, PISON.

CLODIUS.

DE-ma temerité Rome entiere ſurpriſe,
Demande les raiſons d'une telle entrepriſe,
Le Peuple compâtit à la juſte douleur
D'un amant éperdu, d'une mere en fureur :
Il eſt tems d'informer Rome, Icile & Plautie
Des Droits qui m'ont permis d'enlever Virginie,
Qu'ils apprennent, Seigneur, & ſans plus differer...

APPIUS.

Helas !

CLODIUS.

Qui peut encore vous faire soûpirer ?
Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gêne ?
Que craignez-vous ?

APPIUS.

Je crains l'aspect d'une inhumaine.
Je crains de nos projets le succés dangereux ;
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,
D'un amour dans mon cœur formé sans esperance,
Et dont le desespoir accroît la violence ?
Je me laissay surprendre aux yeux qui m'ont charmé,
Sçachant depuis long tems qu'Icile étoit aimé ;
Quand le don de leur foy, quand leur amour si tendre
Défendoit à mes vœux de pouvoir rien pretendre.
Dieux ! que n'entreprend point un cœur au desespoir ;
Je ne me souviens plus des loix de mon devoir,
Et pour semer entr'eux un éternel divorce
Mon amour employa l'artifice & la force.
Je t'apris mes malheurs, ton amitié pour moy
Déja par cent éforts m'assuroit de ta foy,
Et contre Icile enfin ta haine inexorable
Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.
Ainsi je t'engageay dans mes desseins secrets
Ton zele aveuglément a pris mes interêts,
Cependant quand je voy l'entrepriſe avancée
Mille perils divers s'offre à ma pensée ;
Mais je tremble sur tout qu'un odieux Rival
Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

CLODIUS.

De mon zele pour vous assuré dés l'enfance,
Vous m'avez honoré de vôtre confiance,
Seigneur, & vôtre main par de nouveaux bienfaits,
A semblé chaque jour prevenir mes souhaits.
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confesse,
C'est d'avoir employé mes soins & mon adresse,
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'est promis;
Je le haï plus lui seul que tous mes ennemis.
Depuis que par sa brigue assurant ma disgrace,
Je l'ay vû dans nos Camps commander en ma place;
Et par l'injuste choix de Rome & du Senat
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat.
Que je serois heureux de le pouvoir détruire!
Je goûteray du moins le plaisir de lui nuire,
Puisqu'enfin vôtre amour me permet aujourd'hui
D'attacher à ses jours un éternel ennui.
Mais je n'aurois pas crû, quelque ardeur qui vous presse,
Que le cœur d'Appius fit voir tant de foiblesse;
Tout flatte vos desirs, tout succede à vos vœux,
Vous n'avez qu'à vouloir, Seigneur, pour estre heureux,
Cependant un Rival que vôtre amour accable
Vous gêne & vous paroît encore redoutable?
Il vous le falloit craindre en cet instant cruel
Que conduisant déja Virginie à l'autel,
Par les liens sacrez d'un heureux Hymenée
Il alloit à son sort joindre sa destinée,
Lors que tout étoit prêt; la coupe, le couteau,
La victime, l'encens, le prêtre, le flambeau:
Quand Plautie elle-même à ses desirs propice

Pour l'hymen de sa fille offroit un sacrifice ;
C'étoit alors, Seigneur, qu'on eût pû pardonner
Le trouble où vôtre cœur semble s'abandonner,
Mais j'ay mis à ces nœuds un invincible obstacle,
Et pour vous épargner ce funeste spectacle
J'ay ravi la conquête à cet heureux amant,
Dans le temple, à l'Autel, dans le même moment
Qu'il formoit ce lien à vôtre amour contraire,
Et malgré les soûpirs & les pleurs d'une mere,
Malgré tous les efforts d'un amant furieux,
J'ay conduit, j'ay remis Virginie en ces lieux.
Vôtre repos enfin de vous seul va dépendre,
Il ne vous reste plus, Seigneur, qu'à faire entendre
Une fausse équité qui soûtiendra mes droits,
Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
Parlons, & publions enfin que Virginie,
N'est point du noble sang dont on la croit sortie,
Que chez moy d'un esclave elle a receu le jour
Quelle doit estre aussi mon esclave à son tour,
Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naître,
Heritier de leurs fers & m'accepter pour maître.

APPIUS.

Differons un éclat mortel à son honneur,
Seule encor de son sort elle sçait la rigueur ;
Peut être se voyant au bord du precipice,
Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers ;
Elle craint, il suffit, de tomber dans les fers,
Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

CLODIUS.

Profitez donc, Seigneur, de ce tems favorable,
Et donnant un cours libre à vos secrets soûpirs,
Courez à Virginie expliquer vos desirs.

APPIUS.

Je me suis tû long-tems & veux me taire encore,
Loin de faire éclater ce feu qui me devore;
Je doy plus que jamais le cacher en ce jour;
Tout m'y contraint, l'honneur, mon devoir, mon amour:
Quels tems pour declarer ma temeraire flame:
A quel trouble nouveau je livrerois son ame?
Je ne ferois helas! qu'irriter ses douleurs,
Mes discours grossiroient la source de ses pleurs,
C'est assez qu'arrachée à l'amant qu'elle adore,
Captive dans ces lieux elle ait appris encore,
Qu'elle est prête à tomber dans la honte des fers,
Ce serois à la fois trop de malheurs divers:
Attendons pour lui faire un aveu si terrible
Que le tems ait rendu sa douleur moins sensible,
Epargnons ses soûpirs & cherchons un moment
Où je trouve son cœur moins plein de son amant.
Mais cachons-lui sur tout que c'est moy qui l'opprime,
Et puisqu'enfin l'amour me coûte un si grand crime
Que j'en rougisse seul, ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour témoins.

CLODIUS.

Prenez garde, Seigneur, qu'une injuste contrainte
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte,
Vous nourrissez un feu prêt à vous consumer,
Vous languissez toûjours...

APPIUS.

Cesse de t'allarmer
J'ay mes raisons; je veux qu'une action si noire,
Loin de finir ma vie en releve la gloire,

Déguiſons ce forfait, couvrons-en la noirceur,
Et faiſons admirer ce qui feroit horreur.
Si la vertu ſouvent paſſe pour impoſture
Le crime imite auſſi la vertu la plus pure,
Et mon coupable amour ſera mieux écouté,
Sous un pretexte adroit de generoſité.
Je vay donc annoncer moy-même à Virginie
Qu'a la tirer des fers la gloire me convie,
Et que rien deſormais ne la peut ſecourir,
Que la main & la foy que je lui viens offrir;
Sous ces dehors flateurs je cacheray mon crime,
Par là je gagneray ſon cœur ou ſon eſtime,
Et l'on imputera par ce ſubtil détour,
A la ſeule pitié les effets de l'amour.

CLODIUS.

Je me rends au deſſein que l'amour vous ſuggere,
De nôtre intelligence il couvre le miſtere;
Mais il faudroit auſſi pour ne rien negliger,
Eloigner un Rival qui cherche à ſe vanger,
Prevenez les tranſports d'un amant en furie,
Preſt à tout hazarder pour ſauver Virginie.

APPIUS.

Eh c'eſt où je l'attens. J'ay ſçu déja prévoir
Les effets de ſa rage, & de ſon deſeſpoir:
Mais à nôtre deſſein ſa colere eſt utile,
Auſſi loin de bannir ce redoutable Icile,
Bien loin de lui cacher l'objet de mon amour,
Je pretens qu'il la voye, & même dés ce jour.
Oüy, je veux qu'il joüiſſe ici de ſa preſence,
Afin de le porter à plus de violence;
Cet objet douloureux aigrira ſa fureur,
Il voudra la vanger & finir ſon malheur,
Ce Rival odieux pour ſervir ce qu'il aime
A mes tranſports jaloux viendra s'offrir lui-même,

Et dés le moindre effort qui l'oſera tenter
Sans bruit dans ce Palais je les fais arrêter.

CLODIUS.

Ah ! je prévois . . .

SCENE II.

APPIUS, CLODIUS, FABIAN, PISON.

FABIAN.

PLautie, aux pleurs abandonnée,
Seigneur, à vous attendre eſt toûjours obſtinée,
Elle veut vous parler, & ſes frequens ſoûpirs . . .

APPIUS *à Fabian.*

Qu'elle entre cependant pour flater ſes deſirs ;
Dans cet appartement conduiſez Virginie,
Allez, & dites-lui qu'elle y verra Plautie,
* Vous d'une Mere en pleurs évitez les tranſports,
Eloignez-vous.

CLODIUS.

Seigneur, c'eſt mon deſſein, je ſors.
Ma preſence ſans doute aigriroit ſa colere.

* *à Clodius.*

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FLUVIE, PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mere,
Et puiſqu'aprés deux jours d'un mortel deſeſpoir
Vous avez bien voulu conſentir à me voir,
Pourray-je me flater ?

APPIUS.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne ſoit frappé du trouble de vôtre ame ;
J'ay craint avec raiſon de vous voir en ces lieux,
Et que vôtre douleur n'éclatât à mes yeux,
J'ay fait plus, j'ay tâché long tems de me défendre
De cauſer tant de pleurs que je vous vois répandre,
Mais mon cruel devoir le plus fort dans mon cœur
D'une pitié craintive eſt demeuré vainqueur,
J'ay cedé, j'ay ſuivi la ſevere Juſtice :
Enfin que vouliez-vous, Madame, que je fiſſe ?
Chargé par tout l'Etat du pouvoir Souverain . . .

PLAUTIE.

Oſez-vous vous parer d'un pretexte ſi vain ?
Quoy ? vous ordonne t'il ce devoir temeraire
D'enlever ſans pitié Virginie à ſa Mere ?
Dans le tems que ſon Pere à la guerre occupé,
Peut-eſtre va mourir pour ceux qui l'ont trompé ;

ais pourquoy dans ces lieux retenez vous ma fille,
urquoy l'arrache-ton du sein de sa famille ?
ur quel crime commis vos barbares soldats
ennent-ils la ravir au temple dans mes bras ?
urquoy...

APPIUS.

De son destin n'estes-vous pas instruite ?

PLAUTIE.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite,
vain depuis deux jours errante dans ces lieux
s pleurs que j'ay versez ont épuisé mes yeux,
vain de tous côtez mes cris se font entendre,
son destin encore je n'ay pû rien apprendre,
je trouve par tout dans mes soins empressez,
s Gardes interdits, des visages glacez,
ui redoutent ma veuë, & prêts à se confondre
dérobent à moy, sans daigner me répondre,
r vos ordres cruels...

APPIUS.

Cessez de m'accuser
ne me forcez pas de vous desabuser,
uand je vous auray dit...

PLAUTIE.

Quoy ? que pourrez-vous dire,
pliquez-vous.

APPIUS.

Je sçay qu'il faut vous instruire;
ais Madame, je crains de redoubler vos pleurs,
vais vous annoncer le plus grand des malheurs :
tte fille, l'objet d'une amitié si tendre
ue vous me demandez, que vous venez défendre,
tte fille qui fit vos plaisirs les plus doux,
n autre vous l'enleve, elle n'est plus à vous.

PLAUTIE.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

APPIUS.

Ce n'eſt plus un miſtere,
Je ſuis de Virginie ici depoſitaire ;
Clodius ſçait enfin la noire trahiſon,
Qui la fit autrefois ſortir de la maiſon ;
Où d'un eſcave infame elle a receu la vie ;
Oüy, Madame, voila le ſort de Virginie,
Cet Eſclave mourant, par ſes remords preſſé
N'a pû diſſimuler tout ce qui s'eſt paſſé,
Le traître a declaré que dans vôtre famille,
Par un échange adroit il fit entrer ſa fille,
Et pluſieurs Citoyens appellez à ſa mort
Sont prêts de confirmer ſon funeſte rapport,
C'et étranger ſecret a droit de vous confondre.

PLAUTIE.

Je demeure ſtupide, & ne ſçais que répondre,
D'un autre, Virginie auroit receu le jour !
Non, non, elle eſt ma fille, & j'en crois mon amour
Mon cœur fremit, mon ſang s'émeut de cette injure
Je ſens trop fortement s'expliquer la nature ;
Et je cede à la voix de ces inſtincts ſecrets
Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais,
Sur Virginie enfin, quoy qu'on oſe entreprendre
Contre tout l'Univers je ſçauray la défendre.
Ouvrez les yeux, Seigneur, un perfide aujourd'hui
Pour me percer le cœur implore vôtre appui,
Et vous le ſoûtenez ? quoy vôtre propre gloire,
De mes ſacrez ayeux l'immortelle memoire,
De mon illuſtre Epoux les éclatans exploits,
Son ſang pour le païs répandu tant de fois,
Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
N'ont pas dans vôtre cœur défendu Virginie ;

Ah

Ah ! rendez-moy Seigneur, ce tresort precieux
Ma fille, seul present que j'ay receu des Dieux,
Avec tant d'amitié dans mon sein élevée,
De cent perils divers par moy seule sauvée,
Pour qui j'ay pris enfin, tant de penibles soins,
Seigneur, dont vos yeux même ont été les témoins.

APPIUS.

Madame à vos desirs je voudrois satisfaire,
Inexorable loy d'un devoir trop severe ?
Qui nous fait bien souvent condamner à regret
Ceux pour qui nôtre cœur se déclare en secret.
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace,
Combattez Clodius, confondez son audace,
Madame, & vous verrez les supplices tous prêts
Vous vanger d'un perfide, & punir ses forfaits :
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre,
Ou peut en liberté lui parler & l'entendre,
Vous la verrez, Madame, avant que de sortir,
Moy-même en ce moment je l'ay fait avertir,
Elle entre, je vous laisse.

SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

AH quel comble de joye!
Madame, enfin le Ciel souffre que je vous voye,

Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens,
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens.

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une mere ;
Mais helas ! ils ne font qu'augmenter ma misere,
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs,
Tremble, fremis, entens le plus grand des malheurs,
Le traître Clodius...

VIRGINIE.

J'ay tout appris Madame,
Si l'horreur de ce coup a pû frapper mon ame.
Revenuë à l'instant de ce trouble soudain,
J'ay vû pour m'en parer le remede certain,
Ne craignez point pour moy l'horreur de l'esclavage,
Le sang a dans mon sein transmis vôtre courage,
Attentive aux leçons qu'on tracé mes ayeux,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux,
De mes jours malheureux je finiray la course,
Sans qu'aucune foiblesse en ternisse la source,
Le plus cruel trépas me sembleira trop doux,
Mourant avec le nom que j'ay receu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je previendray ta funeste disgrace
J'admire de ton cœur la genereuse audace,
Le dessein de mourir pour conserver ton rang,
Est digne de ma fille, est digne de mon sang,
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée,
Rome dans ton destin est trop interessée,
Virginius déja par mes soins averti,
Pour te venir défendre est sans doute parti,
Dés le même moment que tu me fus ravie,
Sans prevoir les horreurs qui menacent ta vie,

J'enuoyay vers le Camp, & je ne doute pas
Que ton pere vers nous ne s'avance à grands pas,
Icile furieux, menace, prie, exhorte,
Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte;
Enfin pour te sauver il suffira de moy,
Que ne pourray-je point en agissant pour toy,
Nous attendons beaucoup du secours de leurs armes,
Mais n'espere pas moins de celui de mes larmes
De cet affreux Palais j'ouvriray les chemins,
Je serviray de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brûlans soûpirs verseront dans leur ame,
Cette boüillante ardeur qui m'anime & m'enflame;
Adieu je cours...

VIRGINIE.

Helas! vous me quittez si-tôt,
Madame...

PLAUTIE.

J'en fremis, mais ma fille il le faut.

VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux, dont je suis déchirée,
Seray-je d'avec vous encore separée?
Aprés tant de soûpirs, à peine je vous voy...

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toy;
Quant à partir d'ici je me crois toute prête,
Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arrête,
Cet amour toutefois ardent à ton secours,
Demande des effets, & non pas des discours;
Je te quitte, ou plûtôt je vais tarir tes larmes,
Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes,
Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,
On m'attend, & j'y vole, adieu ma fille, adieu.

Universitas BIBLIOTHECA

SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE connois tu l'excez de ma misere,
Quel triste sort!

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espere,
Les premiers des Romains se declarent pour vous,
Contre vôtre ennemi le Peuple est en courroux,
Vôtre Pere est aimé dans Rome, & dans l'armée,
Le jeune Icile enfin, dont vous estes charmée,
Et qui doit par l'Hymen s'unir à vôtre sort,
Ne fera pas pour vous un inutile effort,
Sans doute en ce moment...

VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse,
Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'interesse?
Crois tu qu'il me conserve une fidelle ardeur,
Mes disgraces peut estre auront changé son cœur.
Ah! si le mien privé seulement de sa vûë,
Ne resiste qu'à peine au chagrin qui me tuë,
Dieux! contre ma douleur où trouver du secours,
Camille s'il falloit le perdre pour toûjours?
N'importe en ce moment, quoy que le Ciel ordonne
A ses ordres sacrez mon ame s'abandonne,
Je respecte les traits qui partent de sa main,
Et je vay sans murmure attendre mon destin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

OUI, vous pouvez, Seigneur, auſſi bien que Plautie,
Entrer dans ce Palais, parler à Virginie,
Vous ne vous plaindrez plus de l'injuſte pouvoir,
Qui vous a juſqu'ici défendu de la voir,
Dans cet appartement où l'on va la conduire,
De tous vos ſentimens elle pourra s'inſtruire;
Mais pourquoy la revoir? mon eſprit incertain,
Ne comprend pas encor quel eſt vôtre deſſein,
Je ne ſçay que juger de vôtre impatience,
Quel interêt vous porte à chercher ſa preſence,
Seigneur, eſt-ce un effet de la ſeule pitié,
Ou le ſimple devoir d'un reſte d'amitié?
Car je ne penſe pas dans ſa miſere extrême,
Averti de ſon ſort par Plautie elle-même,
Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,
Que vous ſentiez pour elle une honteuſe ardeur.

Non, je ne croiray point qu'un auſſi grand courage,
Puiſſe avilir ſes vœux juſques dans l'eſclavage,
Qu'Icile juſques-là pût jamais s'abaiſſer.

ICILE.

Severe que dis-tu ? Ciel ! qu'oſes-tu penſer ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie,
Dans la honte des fers, & dans un rang plus bas,
Quel que fut ſon deſtin je ne changerois pas !
Plus on veut l'abaiſſer, plus je ſens que je l'aime,
Si ſes malheurs ſont grands, mon amour eſt extrême :
Qu'ay-je fait juſqu'ici pour lui prouver ma foy,
Je lui rendois des ſoins, qui n'eut fait comme moy ?
Tout ne flattoit il pas mes vœux, & ma tendreſſe,
Gloire, biens, dignitez, pouvoir, credit, nobleſſe,
Sa main me donnoit tout, qui n'eut pû preſumer,
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'hui mon amour ſeul éclate,
Et mon ambition n'ayant rien qui la flate,
Je feray autrement triompher en ce jour,
La generoſité, la conſtance, & l'amour.

SEVERE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? vôtre diſcours m'étonne,
A quel fatal projet l'amour vous abandonne,
Une fille ſans nom, & qu'on va condamner...

ICILE.

Parce qu'on la trahit, dois je l'abandonner ?
Et ne lui faiſant voir qu'une amitié commune,
Regler ma paſſion au gré de la fortune :
S'il eſt des cœurs mal faits, & d'indignes amans,
Qui ſuivent dans leurs vœux ces lâches ſentimens.
Pour moy, n'en doute point, quand j'aime Virginie,
C'eſt à d'autres objets que mon cœur ſacrifie,

Les grandeurs que le sort peut ravir en un jour,
N'ont jamais arteré mes vœux ni mon amour,
La fermeté d'esprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voila ce qui m'engage;
Ce qui dépend du sort est pour moy sans appas,
Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SEVERE.

Vous suivez trop, Seigneur, une aveugle tendresse.

ICILE.

Ah! ne t'oppose plus à l'ardeur qui me presse;
Cependant Virginie est long-tems à venir,
Quel obstacle nouveau pourroit la retenir,
Quand verray-je cesser l'ennui qui me devore,
Neglige-t'elle helas! un amant qui l'adore:
Dieux! que puis-je penser de son retardement,
Que je souffre de maux en ce cruel moment,
Que je suis déchiré! mais je la voy, Severe,
Elle vient.

SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE, CAMILLE.

ICILE.

LE destin ne m'est plus si contraire,
Madame, je vous voy, & je puis en ce jour,
Faire encor à vos yeux éclatter mon amour,

Qui l'eut crû que si prés d'un heureux Hymenée,
Nôtre amour à ces maux deût être condamnée.
Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs,
Que la joye un moment regne seule en nos cœurs :
Pour moy, je l'avoüeray, quand le Ciel me menace,
Du bien que je reçois je lui dois rendre grace,
J'étois absent de vous, inquiet, desolé,
Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé ;
Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame,
Tout s'est évanoüy devant vos yeux, Madame,
Ma presence fait-elle au moins dans vôtre cœur,
L'effet que vôtre veuë...

VIRGINIE.

Eh le puis-je, Seigneur ?
Puis-je de mes desirs calmer la violence,
Je les sens augmenter même en vôtre presence,
Ce qui devroit causer mes plaisirs les plus doux,
Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups :
Jugez dans quels malheurs le Ciel me precipite,
Oüy je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite,
Helas ! j'en connois mieux la perte que je fais,
Car enfin je vous perds, & vous perds pour jamais.

ICILE.

Ah ! Madame, éloignez cette injuste pensée,
Par ce cruel discours ma flame est offensée,
Pourquoy perdre un espoir à nostre amour si doux,
Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?
C'est le funeste effort du destin qui me brave,
Et si je sors du sang d'un malheureux esclave,

Je voy qu'à vôtre Hymen je ne dois plus penſer
Qu'à cet eſpoir ſi doux, il me faut renoncer ;
Oüy, Seigneur, nous ceſſons de vivre l'un pour l'autre,
Mais Dieux ! que mon malheur eſt different du vôtre,
Vous ne perdez en moy qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le ſort condamné,
Et pour vous conſoler de cette foible perte,
Il eſt plus d'une voye à vôtre amour offerte.
Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'oſe penſer qu'un cœur ſi genereux,
Aprés les doux tranſports d'une ardeur mutuelle,
Puiſſe brûler jamais d'une flâme nouvelle,
Mais l'honneur immortel, qu'au milieu des combats,
Vôtre rare valeur promet à vôtre bras,
Le genereux deſir de ſervir la patrie,
Pourront de vôtre eſprit effacer Virginie,
Ou ſi ces nobles ſoins ne peuvent l'en bannir,
Pour en combattre au moins le triſte ſouvenir,
Vous pourrez oppoſer aprés vôtre victoire,
Aux chagrins de l'amour, les plaiſirs de la gloire ;
Mais moy deſeſperée, en l'état où je ſuis,
Je ſens de toutes parts augmenter mes ennuis,
Je perds l'heureux eſpoir d'un illuſtre Hymenée,
Et je perds avec lui le rang où je ſuis née,
Enfin pour m'accabler dans ce funeſte jour,
Je voy d'intelligence, & la gloire, & l'amour.

ICILE.

Ainſi vous renoncez à ce juſte Hymenée,
Que deviendra la foy que vous m'avez donnez ?
Lié par mes ſermens, & preſque vôtre Epoux,
N'auray-je . . .

VIRGINIE.

Cette foy n'eſt plus digne de vous.
Le ſort injurieux...

ICILE.

Eh bien que peut-il faire ?
Son pouvoir ne peut rien contre un amour ſincere,

VIRGINIE.

Penſeriez-vous à moy dans cet état honteux.

ICILE.

Ah croyez moy, Madame, un peu plus genereux,
Rendez plus de juſtice à mon ardente flâme,
Vôtre merite ſeul l'alluma dans mon ame;
Et je jure à vos yeux qu'il n'eſt rien que la mort,
Qui puiſſe deſormais ſeparer nôtre ſort;
Que par tant de ſermens engagez l'un à l'autre,
Les Dieux même...

VIRGINIE.

Ah! Seigneur; quelle erreur eſt la vôtre,
Lorſque vous me verrez dans un rang odieux...

ICILE.

J'auray le même cœur, j'auray les mêmes yeux,
Vous conſervez tout ce que mon cœur adore,
Vous aurez vos vertus; & vous aurez encore,
Pour m'attacher à vous par un lien plus fort,
Vos craintes, vos douleurs, les injures du ſort:
Oüy, pour ſerrer les nœuds d'une chaîne ſi belle,
Vos diſgraces auront une force nouvelle,
Ah! ſi c'eſt un devoir pour un cœur genereux,
De plaindre, de ſervir, d'aider les malheureux,
Pour mon cœur enflammé quelle douceur extrême,
De ſoulager en vous le digne objet qu'il aime,
De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin
Vanger vôtre vertu des affronts du deſtin.

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, cet aveu rend mon ame charmée,
Quel plaisir de me voir si tendrement aimée ;
Mais quand l'amour pour moy vous porte à vous trahir,
A vos vœux indiscrets, Seigneur, dois-je obeïr,
Non, non, rempliſſons mieux nos devoirs l'un & l'autre.
Ma generosité doit seconder la vôtre,
Et refusant un bien que j'ay tant souhaité ;
Faire connoître au moins que je l'ay merité.

ICILE.

Que ce noble discours pleinement justifie,
Le veritable sang dont vous êtes sortie,
Un cœur dans l'esclavage, & d'un vil sang formé,
D'un courage si grand n'est jamais animé,
Et quelque fier qu'il soit toûjours quelque foiblesse
Découvre tôt ou tard sa premiere basseſſe;
Mais finiſſez, Madame, un discours si cruel,
Et qui rend envers moy vôtre cœur criminel,
Dieux ! est-ce là m'aimer que m'ôter l'esperance.

VIRGINIE.

Eh qu'a t'il ce discours, Seigneur, qui vous offence ?
Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ay fait juſqu'à ce triſte jour,
Ce n'est pas qu'en effet de mon deſſein troublée,
Par ce coup genereux je ne ſois accablée,
J'en fremis par avance & jugez par mes pleurs...

ICILE.

Madame, par pitié cachez moy vos douleurs,
C'est trop de mes ennuis, & de vôtre triſteſſe,
Mais je la finiray ; croyez-en ma promeſſe,

Je perdray vos tirans, & quel que soit leur rang,
Ces pleurs que vous versez leur coûterons du sang.

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur arrêtez, où courez vous ?

ICILE.

Madame,
Ne vous opposez point à l'ardeur qui m'enflame,
Il faut que l'insolent qui vous ose insulter,
Apprenne desormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'est à moy de vanger vôtre injure,
C'est à moy de convaincre, & punir l'imposture,
J'y cours, adieu Madame.

SCENE III.

VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

IL court vous secourir,
Les Dieux se sont lassez de vous voir tant soufrir,
Madame, esperez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah ! que me fais tu voir, & qu'ay-je fait Camille,
Dieux ! devois-je d'Icile accepter le secours,
Pour mes seuls interêts j'ay hazardé ses jours.

Que n'entreprendra point sa tendresse offencée,
De cent perils mortels sa vie est menacée,
Helas ! que ce seroit un secours odieux,
S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux ;
Prevenons-le, essayons de finir ma disgrace,
Nous-même détournons le coup qui nous menace,
Hâtons-nous, empêchons mon amant de perir,
Courons voir Appius, il peut nous secourir,
Que ses yeux soient témoins de mes vives alarmes,
Peut-être, sera-t'il, attendri par mes larmes?
Ne nous contraignons plus, le voici.

SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

QUoy, Seigneur,
Ne calmerez-vous pas le trouble de mon cœur,
Rendez vous aux soûpirs que je vous fais entendre,
Perdray-je tant de pleurs que vous voyez répandre,
Et n'obtiendray-je point un utile secours,
Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours.

APPIUS.

Helas n'en doutez point vôtre disgrace extrême,
Plusque vous ne pensez me déchire moy-même,
Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,
Vous n'ayez pas besoin du secours de vos pleurs,

Vôtre seule jeuneſſe, & les ſoins d'une Mere,
A qui mille raiſons vous ont rendus ſi chere,
D'un Pere ſi fameux les illuſtres exploits,
Lors qu'ils parlent pour vous ont de puiſſantes voix;
Souvent par ces égards mon ame s'eſt émuë,
De vous rendre à leurs cris elle étoit reſoluë,
Si l'auſtere devoir d'un employ glorieux,
Cette droite équité preſcrite par les Dieux,
Si la peur des remords qui ſuivent l'injuſtice,
M'eut permis de vous faire un ſi grand ſacrifice;
Et n'eut malgré l'effort d'une tendre pitié,
Fait durer des malheurs dont je ſens la moitié;
Mais enfin plus je tâche à percer le miſtere,
Plus je trouve à vos vœux la juſtice contraire,
Témoins, indices, droits, tout parle contre nous.

VIRGINIE.

Eh vous me portere de ſi funeſtes coups,
Helas! Seigneur....

APPIUS.

Mon ame eſt toûjours incertaine,
La pitié me retient quand le devoir m'entraine,
Sur tout tant de vertus, tant de charmes divers,
Ne me ſemblent point faits pour languir dans les fers,
Ainſi je vous ſoûtiens au bord du precipice,
Je crains de tous côtez de faire une injuſtice,
Auquel des deux partis que je donne ma voix,
J'offence vos vertus, où j'offence les loix.

VIRGINIE.

Helas! pour me ſauver, n'eſt-il aucune voye?

APPIUS.

Madame, ouvrez-la moy, j'y ſouſcris avec joye,
Parlez, ſi je le puis ſans bleſſer mon devoir,

Je feray pour vous plaire agir tout mon pouvoir,
Inventez un moyen, ma puiſſance ſupréme,
Va tenter...

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, inventez-le vous-même;
Que je vous doive tout, faites un noble effort,
Je remets en vos mains tout le ſoin de mon ſort:
Hâtez-vous, raſſeurez mon ame impatiente.

APPIUS.

Hé l'accepterez-vous, ſi je vous le preſente?
Si vous voulez ſortir de cet affreux danger,
Je ne voy qu'un chemin pour vous en dégager,
Mais vôtre cœur peut-être à mes loix infidelle,
Oſera m'oppoſer une fierté rebelle;
Cependant je vous jure, & j'atteſte les Dieux,
Que mon deſſein, Madame, eſt juſte & glorieux,
Et que ſi vos refus le rendent inutile...

VIRGINIE.

Pour éviter les fers tout me ſera facile:
Pourquoy balancez-vous à me le propoſer,
En ce funeſte état puis-je rien refuſer?
Ne me le cachez plus, ſi la pitié vous touche,
Par où puis-je?

APPIUS.

Il ne faut qu'un mot de vôtre bouche:
Oüy, dés ce même jour vous briſerez vos fers,
Vous même finirez tous vos malheurs divers,
Et porterez ſi haut l'éclat de vôtre vie,
Qu'aux premieres de Rome il pourra faire envie,
Si vous voulez...

VIRGINIE.

Et quoy?

APPIUS.

Me prendre pour Epoux
Et par des nœuds sacrez m'attacher tout à vous,
Venez allons au Temple, & que mon Hymenée,
Repare le malheur de vôtre destinée,
Que Clodius contraint de respecter mon choix,
N'ose plus exposer ses temeraires droits;
Venez, en partageant ma puissance suprême,
Vous acquerir des droits sur Clodius lui-même,
Et prendre sur ses jours à couvert de ses coups,
La même autorité qu'il veut avoir sur vous.

VIRGINIE.

Qu'entens-je juste Ciel! & le pourray-je croire,
Que de soupçons, Seigneur, mortels à vôtre gloire,
Je vois, enfin, je vois la cause de mes pleurs,
Et je connois la main d'où partent mes malheurs,
Clodius n'a point seul commencé ma disgrace,
C'est un bras plus puissant qui soûtient son audace,
Seigneur, vous m'entendez.

APPIUS.

Ah! que soupçonnez-vous
Au moment que ma main vous dérobe à ses coups
Que pensez-vous de moy.

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même
Me déguiser toûjours avec un soin extrême;
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien,
Faites vôtre devoir, & je feray le mien.

SCENE V.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il attendre.

APPIUS.

Ah! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

CLODIUS.

Quoy, Seigneur, vôtre rang, vos soins, vôtre grandeur,
L'offre de vôtre main n'ont pû toucher son cœur.

APPIUS.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,
Hela! serois-je en proye à ma cruelle flâme,
Inutile puissance! importune grandeur,
Qui ne peut m'asseurer d'un solide bonheur,
Malgré tout mon pouvoir mon ame est à la gêne,
J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine,
Je me voy dédaigner, & mon amour confus
Remporte seulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un discours impréveu, Virginie allarmée,
A suivi le penchant de son ame enflammée,
Mais ne vous troublez point de ce premier transport
D'un amour irrité, c'est le dernier effort.

Laiſſez paſſer, Seigneur, ſa premiere ſurpriſe,
Laiſſez-lui peſer, tout d'une ame un peu remiſe;
Lorſque d'un œil tranquille, & moins préoccupé,
Son cœur verra le coup dont il ſeroit frappé,
D'un côté vôtre Hymen, vôtre gloire en partage,
De l'autre les horreurs qui ſuivent l'eſclavage,
Son orgueil confondu par des emplois ſi bas,
Eh doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change pas,
Quand même à voſtre Hymen il faudroit la contraindre,
De vôtre cruauté, pourroit-elle ſe plaindre?
Vous ne la contraindrez, que pour la mieux ſervir;
A ſes propres deſirs il vous la faut ravir,
Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle aime,
Eſtablir ſon bon-heur en dépit d'elle-même.

APPIUS.

Je te doy tout, ſuivons ce conſeil important,
Il détermine un cœur, irreſolu, flottant;
Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,
Toſt ou tard on ſçaura quelle eſt mon injuſtice,
Ne ménageons plus rien, ſatisfaiſons nos vœux,
Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux,
De mon amour dépend le bonheur de ma vie,
Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie,
Allons encor un coup lui preſenter ma main,
Allons mettre à ſes pieds le pouvoir ſouverain,
Et ſi ſa flâme encor la ſeduit ou l'abuſe,
Forçons là d'accepter l'honneur qu'elle refuſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.

MADAME, où courez-vous, vous verray-je toûjours,
D'une douleur mortelle entretenir le cours ?
Sourde à tous nos conseils, desesperée, errante,
Loin d'adoucir vos maux chaque instant les augmente,
Un chagrin devorant precipite vos pas,
Vous courez en cent lieux, où vous n'arrêtez pas,
Tantôt parmi le peuple, & tantôt solitaire,
Tout ce que vous voyez ne fait que vous déplaire,
Aux discours des Romains touchez de vos malheurs ?
Vous avez seulement répondu par des pleurs,
Leurs soins officieux . . .

PLAUTIE.

Eh ! que puis-je répondre ?
Leurs discours & leurs soins ne font que me confondre,
Pour flater ma disgrace, ils m'en viennent parler
Et leur zele ne sert qu'à la renouveller,
Leur pitié m'assassine, & me devient funeste,
Je ne voy point d'objet que mon cœur ne deteste;
En public, en secret, une égale douleur,
Accable ma raison, & déchire mon cœur :
Si je vay me cacher au sein de ma famille,
Tout m'y semble odieux, je n'y vois plus ma fille,
Sans elle mon Palais m'est un desert affreux,
Et quand pour adoucir un sort si rigoureux,
Pleine de desespoir je cours, je vole au Temple,
Helas ! par un destin qui n'eut jamais d'exemple,
Cet azile sacré contre tous nos malheurs,
Qui toûjours des humains soulage les douleurs,
La presence des Dieux irrite ma disgrace,
Puisque mes tristes yeux y remarquent la place,
Où ces Dieux ont permis que des monstres cruels
M'ayent ravi ma fille au pied de leurs Autels,
Comment calmer les maux où mon malheur m'expose,
Tout retrace à mes yeux la perte qui les cause,
Quoy que je fasse enfin pour charmer mes ennuis,
Je rencontre par tous les horreurs que je fuis.

FULVIE.

Mais Madame souffrez...

PLAUTIE.

J'ay tout perdu Fulvie,
Et ne puis que traîner une importune vie,
Tandis que Virginie a lieu d'apprehender,
Au severe Appius je cours la demander;

Non que j'oſe eſperer qu'il daigne me la rendre,
Je ne veux ſeulement que l'obliger d'attendre,
Que mon Epoux du Camp ſoit ici de retour,
Helas ! ce ſeul eſpoir r'aſſure mon amour,
Si je puis le revoir, mes douleurs, & mes craintes,
Ne me donneront plus que de foïbles atteintes,
Courons donc eſſayer... Mais que vois-je grand Dieux !
Quel objet impréveu ſe preſente à mes yeux?
C'eſt Appius que ſuit mon ennemi perfide,
Ah ! je ne ſçait que trop le deſſein qui le guide,
Il lui parle en ſecret... J'en fremis...

SCENE II.

APPIUS, PLAUTIE, CLODIUS, FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur,
Ecoutez-vous encore la voix d'un impoſteur,
Que dit-il ? oſe-t'il comblant ſa perfidie,
Vous preſſer d'opprimer la triſte Virginie ?
Ne previendrez-vous pas ſon funeſte deſſein,
Prêterez-vous le bras pour me percer le ſein ?
Me refuſerez-vous le ſecours que j'implore,
Seigneur, entre nous deux balancez-vous encore,

Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher,
Qu'ils n'ont pas eu la force, helas ! de vous toucher,
Dans le tems qu'à vos yeux je suis presque mourante,
Mon extrême douleur sera-t'elle impuissante,
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur,
Et mes tristes soûpirs, mes transports, ma fureur,
Mon desespoir mortel, mon ardente priere,
Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'une mere,
Faut-il d'autres raisons pour vous persuader ?
Il en est mille encore à qui tout doit ceder,
Considerez Seigneur... Mais mon ame troublée,
Succombe à tant de maux dont elle est accablée,
Ma parole se perd... je cede à mes douleurs...
Helas... je ne vous puis parler que par mes pleurs.

CLODIUS.

Je n'ose encor me flater malgré tant d'artifice
Que vous suivrez, Seigneur, la severe Justice,
Je ne vous dis plus rien pour soûtenir mes droits,
Vingt témoins differens ont d'assez fortes voix,
Donnez moy Virginie, & forcez au silence,
Une femme en fureur dont la plainte m'offense :
Et qui s'autorisant de l'amour maternel,
Cache sous ce pretexte un dessein criminel,
Ne differez donc plus... venez...

PLAUTIE *à Clodius.*

Tay toy parjure,
N'ajoûte point encor l'outrage à l'imposture,
Seigneur, si mes soûpirs peuvent vous émouvoir,
* Eloignez Clodius que je ne sçaurois voir,
Plus que tous mes malheurs sa funeste presence,
De mes profonds ennuis aigrir la violence,

* *Appius.*

Vous me verrez sans doute expirer en ces lieux,
Si plus long-tems ce traître est present à mes yeux.

APPIUS.

Oüy, Madame, je vais soulager vôtre peine,
* Sortez. Retirez-vous dans la chambre prochaine,
Je sçauray prononcer lorsqu'il en sera tems.
** à Clodius.*

CLODIUS.

Vous differez encor, Seigneur, je vous entens,
Vous n'osez de Plautie augmenter la misere,
Mais un Chef des Romains doit être plus severe,
Juste à recompenser, intrepide à punir,
Il doit voir le passé sans craindre l'avenir,
Sans qu'aucun interêt le retienne ou l'anime,
Et la pitié d'un Juge est souvent un grand crime,
Puisque la vôtre ici combat vôtre devoir,
Seigneur je vay d'un autre implorer le pouvoir,
Vôtre retardement me servira d'excuse,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuse.

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, FABIAN, PISON.

APPIUS.

VOus le voyez, Madame, il va chercher ailleurs,
L'inévitable arrêt qui comble vos malheurs,

J'ay craint de prononcer cet arrêt si funeste,
Et dans vos déplaisirs cette douceur me reste,
Qu'une autre main au moins vous portera les coups,
Dont mon cœur allarmé fremit déja pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoy, vostre pitié sera-t'elle inutile,
Ne peut-elle, à mon sang assurer un azile,
Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moy,
Ces coups dont vôtre cœur a déja quelque effroy,
Dans mes justes desirs me seriez-vous contraire,
Servirez vous plutost l'ennemi que la Mere:
Il demande ma fille, & surquoy? par quels droits
Son esclave a parlé, mais il n'a point de voix,
Un homme que le sort dans les fers a fait naistre,
N'a d'autre volonté que celle de son maistre,
Plutost mort que vivant comblé d'un long ennui,
Il ne peut ni parler ni vivre que pour lui.
Seigneur, sans écouter ce suspect témoignage,
De l'amour d'un Epoux, rendez-moy le saint gage,
Pour prononcer au moins attendez son retour,
Vous le verrez sans doute avant la fin du jour:
C'est lui qui soûtiendra les droits de sa famille,
C'est à lui de deffendre & de sauver sa fille.
Brisera-t'on des nœuds que le sang a formez,
Ces saints nœuds par l'amour, par le tems confirmez,
En condamnant la fille on condamne le Pere,
Et peut-on lui ravir ce sacré caractere,
Que la forte nature a pris soin de graver,
Et dont même les Dieux ne sçauroient le priver.

APPIUS

Moderez les terreurs de vôtre ame craintive,
Puisque vous le voulez j'attendray qu'il arrive,

Madame

Madame, mais enfin que fera voſtre Epoux,
Que déja ma pitié n'ait pas tenté pour vous,
Pour tâcher de vous rendre une fille ſi chere,
Je n'ay pas attendu les larmes de ſa mere.
J'avois formé tantoſt un genereux deſſein,
Et que les Dieux ſans doute avoient mis dans mon ſein.
J'allois avec éclat reparer ſa miſere,
Mais elle a refuſé ce conſeil ſalutaire,
Et preferé les fers qui menacent ſes jours,
A la neceſſité d'accepter mon ſecours.

PLAUTIE.

Que dites-vous, Seigneur, l'ingrate Virginie,
Refuſe le ſecours qui la rend à Plautie:
Et ſans égard pour vous, ſans tendreſſe pour moy,
Elle aime mieux ſubir à une ſi dure loy?
Elle ſe livre entiere au deſtin qui la jouë,
Seigneur, s'il eſt ainſi mon cœur la deſavouë;
Mais ne puis je ſçavoir ce deſſein glorieux,
En faveur de ma fille inſpiré par les Dieux.

APPIUS.

Je la voy qui paroiſt elle peut vous l'apprendre,
Mais ſongez que des fers rien ne la peut deffendre,
Si toûjours obſtinée en ſon premier deſſein,
Elle fuit les bien faits qui partent de ma main.

SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FLUVIE.

PLAUTIE.

QUi pourra m'expliquer ce trouble & ce silence,
Du discours d'Appius, que faut-il que je pense,
Ma fille, devois-tu refuser le secours,
Qui te rend à Plautie, & rassure tes jours.

VIRGINIE

Ah! quand vous le sçaurez ce secours si funeste,
Vous le detesterez comme je le déteste,
Dieu! à quel cruel, à quelle extremité,
Le perfide Appius a mis ma liberté!
Dure, dure toûjours le mal-heur qui me presse,
Si je n'en puis sortir que par cette bassesse.

PLAUTIE.

Comment. Que pretend-il? quel injuste dessein?

VIRGINIE.

Me forcer malgré moy de lui donner la main,
Il n'a pû me cacher sa tirannique flâme,
Ses yeux & ses discours m'ont découvert son ame,
Que vous diray-je enfin, vos craintes, mon malheur,
Sont les tristes effets de sa coupable ardeur.

PLAUTIE.

O coup! ô trahison à jamais inoüie,
Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie.
O Ciel! as-tu permis que le cœur d'un Romain,
Ait osé concevoir cet horrible dessein.

VIRGINIE

Helas ! dans quel état le tiran m'a laiſſée,
Le plus ſenſible effort de ma douleur paſſée,
Tout ce que j'ai ſouffert ne ſçauroit égaler
Les maux dont ſon amour commence à m'accabler :
Mais grands Dieux ! quel ſera le deſeſpoir d'Icile,
Quand de la trahiſon averti par Camille,
Il ſçaura qu'Appius ne s'arme contre moi,
Qu'afin de me contraindre à violer ma foi.
Ah pour tirer raiſon d'un ſi cruel outrage,
Que n'entreprendront point ſa haine & ſon courage,
Dans quels nouveaux perils ſe va-t'il engager,
Sans doute en ce moment tout preſt à ſe vanger.
Il va...

SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

Conſolez-vous & retenez vos larmes,
Madame, je ſçai tout, & conçoit vos allarmes,
Mais les gemiſſemens ſont ici ſuperflus,
Appius perira, vous ne le craindrez plus,
Nos genereux amis partagent noſtre offenſe,
Et brûlent d'en tirer une prompte vangeance,

D'abord que le tiran sortira du Palais,
Tout son sang répandu lavera ses forfaits,
Et dans le desespoir, Madame, qui me guide,
Moi seul je perceray le cœur de ce perfide,
Attendez cet effort de ma juste fureur.

PLAUTIE.

O Ciel! quel doux espoir je sens naître en mon cœur,
Vous allez immoler la main qui nous outrage,
Mais Dieux! en quel dessein vostre amour vous engage,
Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Cessez, Seigneur, cessez de nous faire trembler,
De ce fatal projet vous seriez la victime,
Et quand vous perdriez le tiran qui m'opprime,
Qu'Appius periroit, croyez que son trépas,
D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas,
Neuf tirans resteroient qui pour vanger sa perte,
Prendroient pour nous punir l'occasion offerte,
Je verrois ces cruels armez contre vos jours,
Se prester à l'envi de funestes secours;
Et presenter enfin à mon ame étonnée,
Vostre mort, & les fers où je suis destinée.

ICILE.

Ne vous alarmez point, craignez moins leur pouvoir,
Madame, j'ay préveu tout ce qu'il faut prévoir,
Perdre un de nos Tirans sans accabler les autres,
Ce seroit redoubler vos perils & les nostres,
Pour terminer l'horreur de vostre triste sort,
De tous les Decemvirs j'ay resolu la mort,
Et sans borner mes coups à la perte d'un homme,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome,
Vous vanger l'une & l'autre, & remplir en ce jour,
Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour:

Je remarque à vos yeux quelle extrême surprise,
Jette dans vos esprits une telle entreprise,
Sans doute vous croyez que ce hardi projet
Est de mon desespoir un temeraire effet,
Qu'aujourd'hui seulement j'en ay conceu l'idée,
Mais d'un noble courroux mon ame possedée,
A formé dés long-tems ce genereux dessein,
L'amour ne la point seul fait naître dans mon sein?
Seulement les malheurs que pour vous j'apprehende
Me font precipiter une action si grande.
Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'arrêter,
Et je suis assés fort pour tout executer,
Nos Tirans separez dans nos Camps, dans la Ville,
Rendent de ce projet le succez plus facile,
Horace, Numitor, Valere & Lœlius,
Doivent au Tribunal immoler Appius:
Je dois accompagné d'une nombreuse escorte,
De ce Palais fatal environner la porte:
Dont Appius sortant par mille coups certains,
Nous previendrons l'horreur de ses lâches desseins;
Les Chefs, & les soldats n'attendent à l'Armée,
Que d'oüyr de nos faits parler la Renommée:
Et dés le même instant de nos exploits jaloux,
Impatiens, heureux, & hardis comme nous,
Vous les verrez poussez d'une ardeur magnanime;
Se disputer l'honneur d'abattre une victime,
Et sur huit ennemis confondans leurs efforts,
A chacun des Tirans asseurer mille morts,
Le peuple fatigué d'un pouvoir tirannique,
Est tout prêt de finir la misere publique,
Déja pour l'animer j'ay sceu peindre à ses yeux,
Les funestes horreurs qui désolent ces lieux,
Les sacrez Tribunaux ouverts à l'avarice,
Le commerce honteux qu'on fait de la Justice,

Le Senat depeuplé des Anciens Senateurs,
Leur puissance données à d'indignes flatteurs ;
Le crime triomphant, l'innocence tremblante,
Du sang de ses Heros Rome toûjours fumante,
Les tragiques effets du fer & du poison,
La violence jointe avec la trahison,
La pudeur exposée à de coupables flâmes,
Les vestales en proyes à des monstres infames :
Tous nos Temples détruits, deserts, ou profanez,
Les Augures confus, les Prêtres consternez :
Enfin des maux plus grands, un joug moins supor-
table,
Que ne fut de Tarquin le regne abominable,
Le Ciel me favorise, & je puis en ce jour,
Servir la Republique en servant mon amour,
Si je reviens vainqueur, ma gloire est infinie,
J'affranchis ma patrie, & j'acquiers Virginie,
Et s'il faut succomber dans un si noble effort,
Où pourrois-je trouver une si belle mort ?

VIRGINIE.

Je n'ose condamner l'ardeur qui vous entraîne,
Je vous aime, & je crains, mais j'ay l'ame Romaine
L'interest du païs doit ici prévaloir :
Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir,
Je ne vous aurois pas hazardé pour moi-même,
Mais je consens pour lui d'exposer ce que j'aime
Le genereux amour qui regne dans mon cœur ?
Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur,
Je brûle comme vous de voir Rome sauvée,
De voir vostre vertu jusqu'aux Cieux élevée
Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant,
Ils se peuvent entre-eux secourir puissamment,
Leur union vous offre une double victoire ;
Du côté de l'amour, du côté de la gloire,

De toutes parts enfin vous ſerez couronné,
Comme illuſtre Guerrier, comme Amant fortuné.
Les Romains admirant cette grande victoire,
Dreſſeront des Autels, Seigneur, à vôtre gloire;
Et moy n'en doutez point à vôtre heureux retour,
Je prens ſur moy le ſoin de couronner l'amour.

ICILE.

Ah! ſouffrez...

VIRGINIE.

Mais helas! que je ſuis inſenſée,
Je me laiſſe ſeduire à ma douce penſée;
Peut-être que le ſort nous menace tous deux,
Le plus juſte parti n'eſt pas toûjours heureux:
N'importe, allez Seigneur, & ſi la deſtinée,
Marque de vôtre mort cette triſte journée,
Je jure que mon ſang par ma main répandu,
Dans le vôtre auſſi toſt ſe verra confondu,
Que mon bras...

ICILE

Eloignez cette funeſte image,
J'accepte ſeulement vôtre premier preſage,
J'eſpere qu'aujourd'hui, content, victorieux,
Madame, je viendray vous tirer de ces lieux,
Adieu.

PLAUTIE.

Je vous ſuivray, Seigneur, & mon courage
Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.

SCENE VI.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

QUoy vous voulez vous-même.

PLAUTIE.

Oüy, je veux que mes cris,
Reveillent la vertu des Romains assoupis,
Je veux leur inspirer les transports de mon ame,
Sans doute ils rougiront en voyant une femme,
Moins timide cent fois, & plus Romaine qu'eux,
Tâcher de ranimer cet esprit genereux,
Qu'a versé dans leur sein le sang de leurs ancestres,
Sans cesse revolté contre d'injustes Maîtres.
Ah! songe quel triomphe, & quel bonheur pour nous
Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux,
Des perils du dehors, nous sauver, nous défendre,
L'on voit en même tems son épouse & son gendre,
Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs,
Et le sort secondant nos soins & nos desirs:
Nostre famille seule asseurant sa memoire,
D'un Empire si saint faire toute la gloire.

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein,
Mais helas! que je crains qu'on ne le tente en vain,
Je crains...

SCENE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE, FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un secours inutile,
Madame, c'en est fait, on nous enleve Icile;
Un traître qu'il croyoit ferme en ses interêts,
Vient d'instruire Appius de ses desseins secrets,
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre;
On l'a mis hors d'état de vous pouvoir défendre,
De sa juste colere on prévient les effets,
On le vient d'arrester en sortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel!

VIRGINIE.

Cruel destin! quelle perseverance?
Puis-je aprés un tel coup avoir quelque esperance,
Vous le voyez, Madame, il n'est plus de secours,
Il est tems de finir mes déplorables jours,
Icile est arrêté, le Ciel nous est contraire,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere;
C'en est fait, je me livre à mon seul desespoir.

PLAUTIE.

Ah! prens sur toy ma fille un peu plus de pouvoir,
Mourir lorsque le sort rend la vie importune,
C'est l'ordinaire effet d'une vertu commune:
Mais vivre en essuyant ses plus funestes coups,
Lui faire voir un cœur plus grand que son courroux,

C'eſt-là que la vertu doit briller davantage,
Dans ces extremitez éclate un grand courage,
Que te diray-je, enfin, tu dois par ces efforts,
Me prouver qu'en effet c'eſt de moi que tu ſors.

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moy? pourquoy vouloir Madame
Faire durer les maux qui déchirent mon ame?
La mort les eût finis: loin de vous allarmer,
A ce juſte deſſein vous deviez m'animer,
Preſte à ſouffrir des fers l'affreuſe ignominie,
Rien ne ſemble à mon cœur ſi cruel que la vie:
Helas! pour me tirer du gouffre où je me voi,
Quelles mains: quels amis voudront s'armer pour moy.

PLAUTIE.

Tous les Romains, ta cauſe eſt la cauſe commune,
Il s'agit de leur ſort comme de ta fortune,
Le perfide Appius a commencé par nous;
Mais demains ſur quelqu'autre il portera ſes coups,
Si tous nos Citoyens armez pour ta deffenſe
N'aſſeurent leur repos en vangeant noſtre offenſe,
Je vay par un recit des maux que je prevoi,
Faire trembler les cœurs des Meres comme moi:
Je vay les allarmer pour toute leur famille,
Par l'exemple inoüi des malheurs de ma fille,
Je vay tout animer contre Appius, enfin,
Je cours perir moi-même, ou changer ton deſtin.

VIRGINIE.

Secondez Dieux puiſſans ce deſir legitime,
Que ſi pour vous fléchir il faut une victime,
Frappez me voila preſte, & par un prompt effort,
Epargnez moi des maux plus cruel que la mort.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

OUy ce Rival heureux par la fin de sa vie,
Bien-tôt à vos transports livrera Virginie ;
Que tardez-vous, Seigneur, à le faire perir ?
Vangez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir,
Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un crime,
Croyez-vous....

APPIUS.

Non, je croy sa peine legitime,
N'a-t'il pas hautement par un lâche attentat,
Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat,
Sa perte en ce moment est juste & necessaire,
Mais Virginie....

CLODIUS.

Eh bien craignez-vous sa colere,

Détrompez-vous, Seigneur, peut-être qu'aujourd'hui,
Elle attend un pretexte à renoncer à lui ;
Peut être qu'en secret sensible à vostre gloire,
Son cœur déja charmé vous cede la victoire,
Mais l'honneur fier Tiran de ses vœux les plus doux,
L'empêche seulement de s'unir avec vous,
Epargnez-lui, Seigneur, la cruelle contrainte,
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte,
Perdez-le, & par sa mort asseurez-vous d'un cœur,
Déja presque insensible à sa premiere ardeur,
Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-être,
Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maître.

APPIUS.

Quelle honte pour moi, s'il faut que mon amour,
Pour vaincre mon Rival lui raviſſe le jour ;
Quel triomphe pour lui, quelle gloire immortelle,
De n'avoir jamais veu Virginie infidelle,
D'avoir gardé son cœur, enfin d'avoir vaincu,
Ma grandeur, & mes feux tant qu'il aura vécu.

CLODIUS.

Et qu'importe, Seigneur, quel scrupule vous presse.

APPIUS.

J'aime pour mon malheur avec trop de tendresse ;
Enfin de mon Rival je me vangeray mieux
Si je puis épouser Virginie à ses yeux :
J'attens ici l'ingrate, & ne veux plus lui taire
De nos desseins secrets le dangereux mistere ;
Je vay tout employer pour ébranler sa foy,
Priere, soin, respect, amour, menace, effroy,
J'espere que des fers l'épouvantable image,
Et qu'Icile mourant fléchiront son courage ;

Je vay lui faire voir ſon Amant enchaîné,
Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné,
Il eſt inſtruit déja que pour ſauver ſa vie,
Il doit en ma faveur parler à Virginie,
Qu'il ne peut qu'à ce prix échaper à la mort,
Peut-être mon Rival fera-t'il cet effort.
Que je ſerois heureux ſi par cette foibleſſe,
Il ne meriteroit plus l'objet de ſa tendreſſe,
Qu'en la tenant de lui j'euſſe encor la douceur,
D'avoir flétri ſa gloire, & fait trembler ſon cœur;
Cependant, cours ami, t'informer dans la ville
Des diſcours, des deſſeins des Partiſans d'Icile,
Examine avec ſoin, obſerve exactement
Les démarches qu'ils font, leur moindre mouvement:
Va, tu m'apprendras tout, comme témoin fidelle,
Virginie entre, il faut m'expliquer avec elle.

SCENE II.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

APPIUS.

MAdame, il faut enfin vous découvrir mon cœur,
Il faut de mon amour vous déclarer l'ardeur,
En ce moment fatal je ne ſçaurois plus feindre,
Depuis aſſez long-tems je cherche à me contraindre,
Pour vous j'ay tout trahi, gloire, devoir, employ,
L'amour fait tous mes ſoins, & mon unique loy,

Je fui les mouvemens d'une aveugle tendreſſe,
Et ſi voſtre pitié pour moi ne s'intereſſe,
Songez que rien ne peut ébranler mon deſſein,
Que je ne perdray pas toute ma gloire en vain,
Songez...

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur & voſtre flame
Par d'illuſtres effets ſe declare à mon ame.
Barbare, de quel front m'oſez-vous preſenter
Une main attachée à me perſecuter?
Je fremis à la voir cette main violente,
Qui m'arracha des bras d'une mere tremblante,
Qui m'a déja cauſé tant de malheurs divers,
Et pour toucher mon cœur me preſente des fers:
Comment avez-vous crû qu'au mépris de ma gloire
Mon cœur lâche & cedant une indigne victoire,
D'un ſi funeſte Hymen voulût former les nœuds,
Et joindre l'innocence à vos crimes affreux.

APPIUS.

Ah cruelle! eſt-ce à vous de parler de mes crimes
Leur ſeule cauſe helas! les rend trop legitimes;
Eſt-ce à vous de montrer à mon cœur abbatu,
Qu'il a ſoüillé ſa gloire & trahi ſa vertu?
M'oſez-vous reprocher mon ardeur criminelle,
Vous qui rendez mon cœur à ſon devoir rebelle,
Vous qui ſeule cauſez mes forfaits odieux,
Ah! je puis juſtement en accuſer vos yeux,
Leur demander raiſon des malheurs de ma flame,
De mon repos perdu, du trouble de mon ame,
D'avoir de mon eſprit malgré mes ſoins prudens,
Effacé les leçons de plus de quarante ans,
Et d'avoir fait enfin par un coup effroyable,
D'un Souverain heureux un Amant miſerable,

Aussi n'esperez pas de pouvoir m'abuser,
Je connois la raisons qui vous fait m'accuser,
Pour un heureux Rival vôtre ardeur empressée,
Fait que de tous mes soins vous estes offensée;
Cet Icile l'objet de vos ardens souhaits,
Me deffend...

VIRGINIE.

Oüy je l'aime autant que je vous haïs.
Vous me tirannisez, il m'a toûjours servie,
Il fait tout le bon-heur, vous l'horreur de ma vie;
Et je voyois enfin dans cet illustre Epoux,
Encor plus de vertus que de crimes en vous.

APPIUS.

On conserve sans peine une entiere innocence,
Quand un bon-heur constant, previent nôtre esperance,
Icile satisfait dans ses vœux les plus doux,
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous;
A-t'il pû jusqu'ici se changer d'aucun crime?
Mais si vos mépris déplorable victime,
Accablé des tourmens que mon cœur a soufferts,
Il avoit ressenti tout le poids de mes fers,
Si vous l'aviez contraint d'aimer sans esperance,
Qu'il eut eu comme moi la suprême puissance:
Cet Icile à vos yeux digne de vostre foi,
Seroit peut-être encor plus coupable que moi,
Ah! son bon-heur allume un courroux dans mon ame,
Qui pourroit.....: mais songez à répondre à ma flame;
Autrement malgré moi....

VIRGINIE.

Favorable retour,
Vostre courroux me plaît bien plus que vôtre amour;

Menacez, accablez l'impuissante innocence,
Je crains moins les tourmens qu'un amour qui
m'offence,
Je prefere mes maux à d'injustes bien-faits,
Armez vostre fureur, j'en brave les effets.

APPIUS.

Hé bien, pour me vanger de vostre ingratitude,
Vos malheurs ne sont pas un supplice assez rude,
Et je veux desormais vous porter d'autres coups
Moins funestes pour moi, mais plus cruels pour
vous,
Je jure qu'il n'est rien que ma fureur te tente,
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante;
C'est lui qui rend pour moi vostre cœur si cruel,
Et puisque vous l'aimez il est trop criminel.
Il faut par un seul coup accabler l'un & l'autre;
Je perceray son cœur qui me ravit le vôtre,
Pour goûter à la fois le plaisir sans égal,
De punir vos dédains, & de perdre un Rival.

VIRGINIE.

Helas Seigneur....

APPIUS.

Pour vous la menace est terrible
Je vous frappe à la fin par vostre endroit sensible,
Mais ne m'accusez point, c'est vous qui l'ordonnez
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc, Seigneur, & c'est moi qui l'opprime
N'importe, je suivray cette chere victime,
Et par ce grand effet d'une immortelle foy,
Je le vangeray bien si vous brûlez pour moy,
Vôtre esprit libre alors de sa jalouse envie,
Verra qu'un même coup aura fini ma vie,

Et j'auray ce plaisir parmi tous mes mal-heurs,
Que la mort d'un Rival vous coûtera des pleurs.

APPIUS.

Madame, prevenons un mal-heur si funeste,
Du tems que je vous donne employez mieux le reste,
Icile en ce moment va parêtre à vos yeux,
J'ay moi-même ordonné qu'on l'ameine en ces lieux.
Il vient.

SCENE III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, PISON, GARDES.

APPIUS *à Icile.*

DErobez-vous au coup qui vous menace
Icile, par vos soins meritez vostre grace;
* Madame, songez-y vous sçavez mon dessein,
Il me faut dés ce soir son sang ou vostre main,
Je sort pour un moment; Gardes qu'on se retire.

* *à Virginie.*

SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE, CAMILL.

VIRGINIE.

VOus avez entendu ce qu'il vient de nous dire,
Ceſſons de nous flatter, voici le jour affreux,
Où l'on va pour jamais nous ſeparer tous deux,
De noſtre heureux Hymen l'eſperance eſt perduë,
Je ne puis qu'un moment joüir de voſtre veuë ;
Et vous n'ignorez pas à quel funeſte prix
Ce dernier entretien vient de m'eſtre permis.

ICILE.

Je ſçai que contre moi on met tout en uſage,
Même pour eſſayer d'ébranler mon courage ;
On a fait en paſſant étaler à mes yeux,
De mon trépas certain l'apareil odieux ;
Et les triſtes appreſts des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des loix punit les grands coupables
Mais parmi ces objets mon cœur ſans s'émouvoir
N'a ſongé ſeulement qu'au plaiſir de vous voir :
Madame qu'il m'eſt doux de vous parler encore,
De pouvoir attendrir la beauté que j'adore ;
Et de voir une fois, au moins avant ma mort,
Vos yeux donner des pleurs à mon funeſte ſort ;
Car ne préſumez pas que mon ame etonnée,
Vienne vous conſeiller un honteux hymenée,
Si le lâche Appius étoit digne de vous,
J'oſerois vous prier d'en faire voſtre époux,

vous immolerois mon amour & ma vie,
ferois trop heureux de vous avoir servie,
d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains,
a suprême puissance, & le sort des Romains;
e pensez pas aussi que je vienne Madame,
our vous solliciter en faveur de ma flâme,
ôtre bonté pour moy feroit tomber sur vous,
a fureur d'un Rival tout-puissant & jaloux.
uvez-vous...

VIRGINIE.

Arrestez en ce mal-heur extrême,
e pretens desormais me conseiller moi même;
e voi ce qu'il faut faire & ne balance plus,
os conseils & vos soins sont ici superflus,
e sçai par où finir vos maux & ma misere,
t dés ce même jour...

ICILE.

Quoy? que voulez vous faire,
ar où pretendez vous nous pouvoir secourir?
Qu'avez-vous resolu, Madame?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah Ciel!

VIRGINIE.

Le sort nous force à perir l'un & l'autre,
Mais souffrez que ma mort precede au moins la vostre;
Je le veux, vostre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier,
J'ay du courage assez pour immoler moi-même,
Et n'en ay point pour voir expirer ce que j'ayme.

ICILE.

Ah renoncez, Madame, à ce cruel dessein!
J'en fremis...

ICILE.

Ah renoncez, Madame, à ce cruel dessein!
J'en fremis...

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous estes Rom

ICILE.

Oüy, je tremble sans doute, & je vous le confes
Mais mon cœur s'applaudit d'avoir cette foiblesse
Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais.
Ah plutost....

VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux souha
Mourons, puisqu'il le faut genereux & fidelles,
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles;
Servons de noble exemple aux siecles à veni,
D'une foy que la mort n'aura pû desunir,
Remportons du Tiran une entiere victoire,
Mourons, & me laissant partager vostre gloire.
Faisons que l'univers déplore nostre mort,
Et forçons le Tiran d'envier nostre sort.

ICILE.

Non, Madame, vivez.... Mais le Tiran s'approch
C'en est fait de ma mort l'instant fatal est proche,
Le suplice m'attend au sortir de ce lieu,
L'appareil est tout prest, & pour jamais adieu,
Je ne vous verray plus.... mais je vous prie encor
C'est le dernier souhait d'un cœur qui vous adore,
De vouloir...

SCENE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, FABIAN, PISON, GARDES.

APPIUS.

QUel ſuccez aura voſtre entretien,
Qu'avez-vous reſolu, parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'eſt donc là tout l'effet d'une telle entrevuë,
C'eſt ainſi que pour moi vous l'avez reſoluë;
J'ay crû que par vos ſoins je recevrois ſa foy.

ICILE.

Je n'ay pas ſeulement daigné penſer à toy,
Comment t'es-tu flatté que pour ſauver ma vie,
Je viendrois pour tes feux parler à Virginie;
J'ay dû mieux employer un tems ſi precieux,
Qu'à ſervir d'un Tiran les deſſeins odieux.

APPIUS.

Ah perfide! ta mort, mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle,
Rien ne te peut ſauver, c'en eſt fait.

ICILE.

Haſte-toy,
La mort n'a rien d'affreux ni de triſte pour moy,

Mais que dis je ? ma mort encor p'us que ma vie,
De ton amour jaloux excitera l'envie ;
Je mourray plaint, heureux, & ſans eſtre trahi,
Tu vivras criminel, malheureux, & hai.

VIRGINIE.

Ceſſe de te flatter, en vain ta tirannie
S'attache à ſeparer Icile & Virginie;
En vain d'un feu ſi beau tu veux rompre le cours,
L'amour plus fort que toy nous rejoindra toûjou

APPIUS.

Oüy, vous ſerez unis. . . mais c'eſt vous faire gra
Il faut bien autrement confondre vôtre audace,
Vous voulez m'irriter, un trépas éclatant,
Eſt le ſuprême bien que vôtre amour attent,
Mais vous vous abuſez, mon adroite colere,
Par un long châtiment cherche à ſe ſatisfaire :
Je pretens que vos cœurs endurent chaque jour,
Mille tourmens divers, mille maux tour à tour;
Vous craindrez pour ſa vie, il craindra pour
vôtre,
Ainſi vous tremblerez ſans ceſſe l'un & l'autre,
Et pourveu que l'effet réponde à mes projets,
Vous mourrez mille fois ſans expirer jamais,
* Qu'on les ramene.
** aux Gardes.*

VIRGINIE.

Adieu, Seigneur.

ICILE.

Adieu, Madame.

SCENE VI.

APPIUS *seul.*

C'En eſt fait, banniſſons la pitié de mon ame,
Ne ſongeons qu'à vanger le mépris...

SCENE VII.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

AH! Seigneur.

Plautie.

APPIUS.

Et bien.

CLODIUS.

Craignez ſa fatale douleur.
On la voit en tous lieux de Romaines ſuivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie;
Ces femmes à l'envi par de triſtes accords
Expriment leurs regrets en des termes ſi forts,

Qu'il semble que chacune ayant perdu sa fille,
Déplore les malheurs de sa propre famille,
Les unes par des pleurs exhalent leur courroux,
D'autres pour animer le peuple contre vous,
Poussent jusques au Ciel mille cris pitoyables,
Plusieurs pour éviter des disgraces semblables,
Embrassent leurs enfans, & courent les cacher,
Craignant que de leurs bras on les vienne arracher:
Enfin à les sauver leur amitié s'empresse,
Et la peur de les perdre augmente leur tendresse;
D'ailleurs les Partisans de vostre heureux Rival,
Sement par tout un bruit qui vous seroit fatal,
On dit que c'est l'amour, & non pas ma priere,
Qui vous fait enlever Virginie à sa Mere;
Pour vous justifier dans l'esprit des Romains,
Il faut dés ce moment la remettre en mes mains,
Attendant que ce bruit avec le tems s'efface...

APPIUS.

Vien, sui-moy, nous verrons ce qu'il faut que je fasse.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.

QUoy l'on me traine icy ? quel injuſte projet.

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obeïs à regret,
Madame, mais....

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime,
C'en eſt fait, ce Tyran marche de crime en crime;
Il retient Virginie, & me fait arreſter.

PISON.

Madame, à cet effort il a dû ſe porter,
Le ſoin de ſon ſalut la force d'y ſouſcrire,
Il n'a pû s'en deffendre, & j'oſeray vous dire,
Que ſon cœur inquiet a long-tems balancé,
Mais d'un peril trop grand il s'eſt veu menacé ;

Vos pleurs étoient plus fort que les armes d'Icile,
Déja de toutes parts on voyoit dans la ville
Les femmes à l'envy sur vos pas s'assembler.
Déja....

PLAUTIE.

Quoy nos clameurs l'ont pû faire trembler,
Il craint nôtre douleur dont les plus fortes armes,
N'ont été que des vœux, des soûpirs, & des larmes,
Mais voilà le destin des Tyrans tels que luy,
Ils traînent avec eux un eternel ennuy ;
Et c'est des justes Dieux un ordre legitime,
Que la crainte sans cesse accompagne le crime,
Sa rage va sans doute éclatter contre moy.

SCENE II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON' FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

FUyons Camille. Ah Ciel ! est-ce vous que je voy,
Madame, quel dessein icy vous a conduite :

PLAUTIE.

Mais toy-même, quelle est la raison de ta fuite,
Qu'a fait nôtre ennemy ? Qu'est ce qui s'est passé.

VIRGINIE.

Madame, mon Arrest vient d'estre prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu ?

VIRGINIE.

Le Tiran ſans égard pour ſa gloire,
De ſes derniers ſermens oubliant la memoire,
A ſuivi les conſeils de ſon funeſte amour,
Et n'a pas de mon Pere attendu le retour,
Par ſon ordre tantôt conduite en ſa preſence,
J'ay conçeu les raiſons de ſon impatience.
J'ay jugé que l'excés d'un amour criminel,
M'alloit abandonner au ſort le plus cruel,
L'effet n'a point trompé mon preſage ſiniſtre,
Appius m'a livrée à ſon lache Miniſtre,
Il a fait Clodius le Maître de mon ſort,
Pour éviter les fers, je ne voy que la mort,
Il faut mourir, Madame, & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma deſtinée.

PLAUTIE.

Quel funeſte deſſein! n'eſt il point de ſecours,
Dieux tous puiſſans. . . .

VIRGINIE.

Les Dieux nous ſont cruels & ſourds,
Je n'eſpere plus rien; & mon ame aſſurée,
Au plus grand des tourmens eſt enfin preparée;
Clodius me pourſuit, des Gardes furieux
Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux,
Vous allez voir, Madame, une troupe barbare. . . .

PLAUTIE.

Ah! quel ſpectacle encor pour mes yeux ſe prepare,
Ma fille, je verray de farouches ſoldats,
Une ſeconde fois t'arracher de mes bras:
Je t'entendray gemir, & ma tendreſſe oiſive. . . .
Non malgré leurs efforts il faut que je te ſuive,
En vain ces inhumains voudront nous ſeparer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous preparer,

Je conçois par les pleurs dont vostre amour m'honore,
Quelle vive douleur, quel chagrin vous devore;
Et je ne voy que trop qu'une tendre pitié
Vous fait de tous mes maux ressentir la moitié:
Cependant retenez vos soûpirs & vos larmes,
Au fond de vôtre cœur renfermez vos allarmes,
Clodius va venir faites un noble effort,
De tous vos déplaisirs moderez le transport,
Nos regrets, les ennuis où nous sommes en proye,
D'un ennemi cruel redoubleroient la joye,
Ne permettez donc pas que ses barbare yeux,
Joüissent des douleurs de nos dernier adieux;
Aussi-bien prés de lui la plainte seroit vaine,
C'est l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraine,
J'avois tantost préveu la rigueur de mon sort,
Et j'allois m'en sauver par une juste mort:
Vous n'avez pas voulu, vous vous estes troublée,
Vos discours, vos soûpirs, vos pleurs m'ont accablée,
Voyez le triste effet de vos funeste soins,
J'ay souffert plus long-tems, je n'en mourray pas moins,
Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage,
Je mourois libre alors, je meurs dans l'esclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeste secours,
Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours;
Je me flattois... Mais Ciel! nôtre ennemi s'avance.

VIRGINIE.

Madame, au nom des Dieux évitez sa presence,
Laissez-moy seule, allez, ne vous expose pas
Aux affrons d'un perfide, aux transports des soldars,
Il ne reste plus rien pour combler ma misere,
Que de voir leur fureur outrager une mere.

PLAUTIE.

Moy, que je t'abandonne en cette extremité?
Que j'aille loin de toy chercher ma seureté,
Ah! plûtoſt le trépas....

SCENE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FABIAN, PISON, FULVIE, CAMILLE, GARDES.

PLAUTIE *à Clodius.*

TU viens ici perfide,
Quel deſſein criminel te conduit & te guide,
Monſtre inhumain, viens tu me déchirant le flanc,
M'accabler, me ravir le plus pur de mon ſang;
Ta barbare fureur juſqu'en ces lieux me brave,
Veux-tu?

CLODIUS.

Je viens ici pour prendre mon eſclave,
Cette fille eſt à moy, je ſuis ſon maître enfin,
Appius à mes loix a ſoumis ſon deſtin,
Gardes qu'on la conduiſe.

PLAUTIE.

Ah! quelle tyrannie,
* Leur criminelle mains vont ſaiſir Virginie,
Oſez-vous....

* *aux Gardes qui veulent la ſaiſir.*

VIRGINIE.

Arreſtez, ne portez point vos mains,
Sur le ſang glorieux des plus fameux Romains,
N'approchez point de moy, je vous ſuivray ſans peine
Dans les honteux état où le deſtin mentraine,
Trahie, abandonnée, en proye à vos fureurs,
Je n'ay que ma vertu contre tous mes malheurs;
Mais elle me ſuffit: je puis tout avec elle,
Adieu, Madame, adieu, voſtre douleur mortelle,
Ebranle ma conſtance, & me fait plus trembler,
Que l'approche des fers qui me vont accabler.
Prenez ſoin de vos jours, j'auray ſoin de ma gloire,
J'oſe eſperer qu'un jour ma déplorable hiſtoire,
Aprenant ma diſgrace aux ſiécles à venir,
Laiſſera de mon ſort un digne ſouvenir;
Et fera confeſſer à la plus noire envie,
Que d'illuſtres Ayeux m'avoient donné la vie.
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours...

PISON *en l'arreſtant.*

Souffrez...

SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON GARDES.

PLAUTIE.

QUoy l'on m'oſe arreſter,
Inhumains, ç'en eſt trop, je ne la puis quitter,
Souffrez que dans les fers je ſuive Virginie,
Sans ma fille je haïs, & mon rang, & ma vie :
Par rage ou par pitié percez mon triſte flanc,
Aprés m'avoir ravy la moitié de mon ſang,
Achevez, répandez tout celuy qui me reſte,
Helas ! heureuſe encor en ce moment funeſte,
Si je pouvois au moins par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de ſon ſort,
Ou tourner ſur moy-même en m'expoſant pour elle,
De ſon affreux deſtin l'influence cruelle ;
Je ne puis la ſauver, la ſuivre, ny mourir,
Cruels aucun de vous ne veut me ſecourir,
Mais que vois-je ? comment....

SCENE V.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE, FABIAN, GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face,
Madame, vous verrez finir vôtre disgrace,
Reprenez de l'espoir déja les Dieux plus doux,
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous,
Icile est libre enfin, sa prison est forcée,
J'ay veu par ses amis sa garde dispersée,
Et sans perdre de tems les armes à la main,
Vers l'injuste appuis il s'est fait un chemin ?
Ils sont aux mains, Madame, & le Ciel équitable,
Fera perir sans doute un tyran detestable ;
De vôtre esprit troublé dissipez la terreur,
Tout semble vous promettre un tranquile bonheur,
Appius prévenu d'une aveugle furie,
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie,
Et resté presque seul, abandonné, troublé,
Sous les efforts d'Icile il doit estre accablé ;
Contre tant d'ennemis il ne peut se deffendre,
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre,
Et de vous avertir, Madame, qu'en ces lieux,
Vous le verrez bien tost venir victorieux,
Je cours le trouver.

PLAUTIE.

Non je pretens vous suivre,
Courons, que j'aille voir la main qui nous délivre,
Aussi bien dans ces lieux on ne me retient plus,
Je voy fuïr à ce bruit mes Gardes éperdus;
Allons... mais c'en est fait, & mon ame ravie...

SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE, SEVERE.

ICILE.

OUy, c'en est fait, Madame, Appius est sans vie;
je viens de le punir, enfin tout est sauvé,
Et déja vostre Epoux dans Rome est arrivé.

PLAUTIE.

Virginius!

ICILE.

Madame on vient de me l'apprendre,
Le bruit de son retour par tout s'est fait entendre,
Mais que fait Virginie? on ne m'en a rien dit,
Elle seule sans cesse occupe mon esprit.

PLAUTIE.

Clodius escorté d'une troupe cruelle,
S'en est saisi, Seigneur.

ICILE.

Ah courons aprés elle!
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains
Le traître Clodius soit puni par mes mains,

Que je puisse goûter le plaisir & la gloire,
Que prepare à mon cœur une pleine victoire.

SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE, FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE *à Icile.*

à Camille.

HAstez-vous donc, Seigneur; Que viens-tu m'anoncer,
Dy-moy, que fais ma fille, où l'as-tu pû laisser.
Vôtre fille?

CAMILLE.

Apprenez-nous, où faut-il que je vole,
Où sont nos ennemis, que mon bras les immole,
Que Virginie enfin ne les redoute plus,
Que j'aille...

CAMILLE.

Moderez des transports superflus,
Il n'est plus tems.

ICILE.

Comment;

CAMILLE.

L'aimable Virginie.

PLAUTIE.

Eh bien ! qu'eſt-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie
Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah deſtin vigoureux ?
Quel coup !

ICILE.

De tous mes maux voicy le comble affreux,
Que puis-je craindre aprés ce que je viens d'aprendre
Grands Dieux !

CAMILLE.

Virginius venoit pour la defendre
Au moment qu'il l'a veu au milieu des ſoldats,
Ce ſpectacle cruel a retenu ſes pas ;
Il s'arreſte, & du peuple il apprend que ſa fille
Vient d'eſtre pour jamais ravie à ſa famille,
Qu'elle eſt ſoumiſe aux fers du traitre Clodius,
Et ſans doute expoſée aux tranſports d'Appius,
A ce fatal recit ſon deſeſpoir extrême
Fait qu'il veut la ſauver, ou ſe perdre luy-même ?
Il attaque luy ſeul plus de mille ennemis,
Le ſuccés répond mal à ce qu'ils s'eſt promis ;
On le ſaiſit d'abord, il ſe voit ſans épée,
Hé que ſert, a-t'il dit, à ma valeur trompée,
L'inutile bon-heur de mes autres exploits,
Puiſque je ſuis vaincu cette derniére fois ?
Mais helas ! permettez cruels, dans ma diſgrace,
Si je perds Virginie, au moins que je l'embraſſe,

De cet embraſſement la puiſſante douceur,
D'un cœur deſeſperé flatera la douleur ;
On le laiſſe, il y court la joint malgré la preſſe,
Par ſes embraſſemens il marque ſa tendreſſe ;
Je le ſuis, & j'entens qu'elle luy dit, Seigneur,
Ah ! donnez moy la mort, & ſauvez ma pudeur.
Virginius ſurpris, admire ſon courage,
Il ſoûpire à la fois, & d'amour, & de rage,
A tes deſirs cruels, dit il, puis-je obeïr,
Mais ne t'obeïr pas ce ſeroit te trahir,
Satisfaiſons ton ame & malgré ma foibleſſe,
Dérobons ta pudeur au peril qui la preſſe,
Par un coup rigoureux prouvons noſtre amitié,
Montrons-nous inhumains par excés de pitié,
Et que tout l'Univers ſçachant que je ſuis pere,
Admire mon courage, & plaigne ma miſere,
Aprés ces triſtes mots, égaré, furieux,
Il promene par tout ſes regards curieux,
Il voit, cherche avec ſoin, ah diſgrace impreveuë
Un funeſte coûteau ſe preſente à ſa veuë,
Il le prend, & pouſſe d'une indiſcrete ardeur
De ſa conſtante fille il veut percer le cœur,
Mais en vain pour ce coup ſon courage s'aprête,
Quand il croit l'achever ſa tendreſſe l'arrête :
Car à peine a-t'il vû le coûteau prés du ſein,
Que la nature ſemble avoir glacé ſa main,
Il demeure immobile, à ce triſte ſpectacle,
On court, à ſon deſſein chacun veut mettre obſtacle
Virginie en tremblant voit venir ce ſecours ;
Qui hazarde ſa gloire en conſervant ſes jours,
Elle ſe haſte alors de terminer ſa vie,
S'élance ſur le fer, & d'une main hardie,
Prend celle de ſon pere, & pouſſant le coûteau,
S'en frape, tombe, & s'ouvre un chemin au tombeau.

PLAUTIE.

Helas !

CAMILLE.

Virginius aprés ce sacrifice,
De ce sang precieux demande la justice,
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté,
Le fait voir aux Romains, le peuple épouvanté,
Fremit en regardant cette victime offerte,
De tous les Decemvirs il conspire la perte;
Il court de tous côtez vanger vôtre malheur,
Clodius a déja ressenty sa fureur,
Et moy je suis venuë en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'entendre;
Heureuse si ma mort avoit pû devancer,
La douleur que je souffre à vous les annoncer.

ICILE.

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë,
Voilà cette union que j'avois attenduë;
Mourons, mais, d'une mort qui soit utile à tous,
Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups.
Allons, Madame, allons, & courons l'un & l'autre,
Faire parler par tout ma douleur & la vôtre,
Allons, que mille morts marquent ce triste jour,
Puisque Rome l'exige aussi bien que l'amour.

ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRENE, — Fille de l'Empereur de Trebisonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON, MARGENE, } Ministre d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Burgages auprés de l'Empereur

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARCIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, GELAS, } Officiers des Gardes de l'Empereur.

CRISPE', Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois, Bisance, dans le Palais de l'Empereur.

ANDRONIC,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

QUoy malgré nos chagrins & nôtre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à Marcene ?
A moy : me dis-tu vray ? Puis-je le croire ainſi ?

CRISPE.

Oüy, Seigneur, & bien-tôt il doit ſe rendre icy.

MARCENE.

Eſt-il quelque intereſt aſſez fort ſur ſon ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflâme,
Aprés que ſi long-tems ſoigneux de m'offenſer,
Et dans tous mes deſſeins prompt à me traverſer,
Il a tenté cent fois d'uſurper ma puiſſance,
Et l'employ glorieux que j'exerce à Biſance;
Pour moy je l'avoüeray, dans ma haine affermy,
Je ne regarde en luy qu'un mortel ennemy,
Et ma faveur ſans ceſſe à la ſienne contraire,
Me vange aſſez des maux qu'il a voulu me faire;
Je l'attendray pourtant, & pour eſtre éclaircy
Des ſentimens ſecrets d'un homme....

CRISPE.

Le voicy.

SCENE II.

MARTIANE, LEON, CRISPE.

LEON.

QUe l'on nous laiſſe ſeuls, Seigneur, puis-je pretendre,

Criſpe ſe retire & l'on continuë.

Qu'avec tranquilité vous daignerez m'entendre;
Et que de vos ſoupçons interrompant le cours,
Vous pourrez ſans contraindre écouter mes diſcours?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrette ;
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moy ;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foy.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vay m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le sçavez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur,
Il partage entre nous son cœur & sa puissance,
Et nous dictons toûjours les ordres qu'il dispense ;
Du rang que vous tenez confus, desesperé,
Pour vous en dépoüiller j'ay cent fois conspiré,
Et vous que contre moy poussoit la même envie
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie ;
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moy ;
Et puis qu'il faut ici parler de bonne foy,
C'estoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,
Vous craignez mon pouvoir, que je ne craignois le vostre,
Puisque chacun de nous estimant son Rival ;
Trembloit qu'à sa fortune il ne devient fatal ;
Persuadez tous deux en voulant vous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant prests de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir,
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que nôtre zele,
Chacun de nous étoit un ministre fidelle,
Dont les yeux attachez sur un seul ennemi,
Toûjours dans son devoir le tenoit affermi ;

Ainſi tant qu'ont duré nos haines mutuelles:
L'Empereur a joüi du fruit de nos querelles;
Il faut les terminer le jour en eſt venu.
L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous eſt connu,
Depuis prés de deux mois qu'en épouſant Irene,
L'Empereur s'eſt lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princeſſe à ſon fils malheureux,
D'une foy tant jurée, il a rompu les nœuds:
Andronic tout entier ſe livre à la colere;
Et ſi dans ſes tranſports, il épargne ſon Pere,
S'il le reſpecte encore, ah! croyez que ſur nous
Il en fera tomber les plus funeſtes coups;
Il impute à nos ſoins ſa triſte deſtinée,
Il croit que pour refoudre un ſecond hymenée,
Enfin pour en former les injuſtes liens,
L'Empereur a ſuivi vos conſeils & les miens.
Nos perils ſont égaux, nos craintes ſont communes,
Seigneur, aſſocions nos cœurs & nos fortunes,
Et pour nous maintenir, hâtons nous de dreſſer
Un rempart qu'Andronic ne puiſſe renverſer.

MARCENE.

Je ne ſçay ſi je puis avec quelque aſſeurance,
Seigneur, de vos diſcours bannir la défiance;
Mais perſonne en ces lieux ne peut nous écouter,
Nous ſommes ſeuls enfin, qu'aurois-je à redouter,
Quand vous m'accuſeriez vôtre ſeul temoignage
Ne peut contre ma foy donner le moindre ombrage;
Je connois là-deſſus l'eſprit de l'Empereur;
Je vay donc vous répondre & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je voy trop l'importance,
Le Prince eſt plus à craindre encore qu'on ne penſe:
Il regnera, comment nous pourrons-nous ſauver!
Pour moy qui fus chargé du ſoin de l'élever,

Je me suis fait long-tems une penible étude,
De percer les raisons de son inquietude
Vous sçavez que toûjours solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret:
Grace à mes soins, j'ay lû jusqu'au fond de son ame
J'ay vû son desespoir, l'ambition l'enflâme,
Au desir de regner sans cesse abandonné;
Tout lui déplaît ici n'estant point couronné;
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De dompter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vû chaque jour loin de s'humilier
Se roidir contre nous & devenir plus fier;
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sçauroit souffrir la moindre dépendance;
Mais sur tout j'ay connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris;
Il voit nôtre pouvoir dans la Cour de son Pere,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire,
Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort,
Voilà quel est le Prince, & je puis dire encore,
Qu'il est cher à la Cour, que le Peuple l'adore,
Dés l'enfance affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié;
Vous voyez qu'il soûtient les rebelles Bulgares,
Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares,
L'entretient, le consulte, & prés de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur:
Ah! rendons pour la Paix leur projet inutile,
Que serions-nous tous deux dans un Etat tranquille?
L'Empereur libre alors de craintes & de soins,
Estant plus absolu nous écouteroit moins,

En vain de sa tendresse il nous donnes des marques,
Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques,
Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils,
Et des plus grands bien-faits attachent leurs conseils;
Tandis que le desordre, ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours necessaire!
Mais aprés le danger, à l'abri du mal-heur
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur;
Nous devenons suspects en cessant d'estre utiles,
Nos services passez sont de foibles aziles,
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux,
Ce qu'on loüoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte
Chez la posterité fait passer nostre honte,
D'autant plus mal-heureux qu'accablez de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuses des pleurs,
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploye,
Nos maux sont le sujet de la publique joye;
Que le peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LEON.

Oüy, Seigneur, prevenons le retour ordinaire,
Qui du sort indigné nous montre la colere,
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bon-heur d'une profonde paix;
Ainsi maître de tout nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic.... mais je le voy paroître,
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC *à Leonce.*

JE vais leur en parler ils sont tous deux icy,
Leonce vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je deffens la querelle.
Vous dont les seuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel,
Un Peuple mal-heureux & non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien, secondez monenvie,
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie,
Des Peuples ébranlez j'assureray la foy,
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moy.
Songez que vos conseils ont causé ma misere.
Que si j'obtiens par vous cét aveu de mon Pere,
En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin jusqu'à vous en prier,

MARCENE.

Ah ! Seigneur....

ANDRONIC.

C'eſt aſſez. Il me reſte à vous dire
Que je dois eſtre un jour le maitre de l'Empire.
Laiſſez-moy.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

SUr l'eſpoir d'obtenir vôtre appuy,
Seigneur, nous nous flattons....

ANDRONIC.

Eh que puis-je aujourd'huy?
Helas plus malheureux encor que vous ne l'eſtes,
Rien ne peut reparer les pertes que j'ay faites,
Et vous pouvez un jour dans une douce paix
Perdre le ſouvenir des maux qu'on vous a faits;
L'Empereur doit icy vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre,
Trop heureux ſi mes ſoins donnent à vos Etats
Ce repos ſouhaité dont je ne jouïs pas.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

SEigneur, Leonce encor vous demande audiance
Et vous avez daignez m'assurer,...

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous suplier d'écouter....

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche !
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche,
Un peuple qui toûjours à vos ordres soûmis,
Fût le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand vôtre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit la terreur, & l'arbitre des Rois.
Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fût toûjours honoré de sa plus tendre estime ;

Et ce digne Heros pour ces fameux combats
Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tems n'est plus ces Guerriers, intrepides
Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides,
Sous des fers odieux leur cœur est abbatu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu ;
Tout se plaint, tout gemit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes,
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soûtiennent
Que c'est de vôtre part que leurs ordres nous viennent ;
Non, vous n'approuvez point leurs sauglants attentats,
Je diray plus, Seigneur, vous ne le sçaves pas
Ah, si pour un moment vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de vôtre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bien-tôt avec severité
Ces indignes abus de vôtre autorité ;
Enfin, si l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels,
Ils nous ont trop apris à devenir cruels ;
Pour vous ; nous conservons la foi la plus constante,
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante :
Faut-il pour soûtenir l'honneur de vôtre rang
Prodiguer tous nos biens, verser tout nôtre sang ?
Faut-il nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre ?

Vous nous verrez contens au milieu des deserts,
Braver pour vous servir tous les perils offerts,
Et meriter de vous en cherchant à vous plaire
Les bontez dont jadis nous combla vôtre Pere:
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
Voir pillier nos maisons, massacrer nos parens,
Et les tresors tirez du sein de nos Provinces,
Rende ces inhumains plus puissans que nos Princes
Je l'avoüeray, Seigneur, nos Peuples irritez
S'emporteront toûjours contre leurs cruautez.
C'est à vous de juger en Prince legitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir nôtre crime;
Si vous nous condamnez pleins de respect pour vous.
Seigneur, sans murmurer nous souffrirons vos coups,
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres,
Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
De cœurs interessez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous esperez avec cet artifice
Dérober vôtre tête au plus juste suplice?
Que dis-je? vous voulez me prescrire des loix?
Que pour regner enfin j'emprunte vôtre loix!
C'est à vous d'obeïr, sans vouloir vous deffendre
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre
Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
Je ne vous répondois que par des châtimens;
Mais je veux bien encor suspendre ma colere,
Je verray s'il faut estre indulgent ou severe:
Allez, je sui instruit de vos pretentions,
Et vous sçaurez bien-tôt mes resolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles, Prince.

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidelles,
Et malgré vos bontez pour leurs persecuteurs,
Seigneur, vous fremirez d'apprendre leurs malheurs
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur, & les vertus guerrieres
Admira leur valeur, s'aplaudit de leur foy

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'huy ne conclud rien pour moy.

ANDRONIC.

Eh bien, puis que vôtre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soûpirs la grace meritée,
Confiez-moy leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis asseurent le repos;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR.

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte,
De ces lieux pour un tems, souffrez que je m'écarte,
Tout m'en presse, Seigneur, un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le desir de calmer les troubles de l'Empire
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous sortir de Bisance, & quitter cette Cour?

ANDRONIC.

Oüy, j'exige de vous cette marque d'amour,
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succés répond à mon audace,
Vous connoîtrez bien-tôt par cét illustre employ
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moy.

L'EMPEREUR.

Je ne sçay que juger d'un discours qui m'étonne,
A quel bizarre soin vôtre esprit s'abandonne?
Pourquoy quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jetter parmi nos ennemis?
Vous estes dans Bisance où ma Cour vous adore,
Quel étrange projet! je le repete encore,

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empreſſer ?
Prince, conſultez-vous, je vous laiſſe y penſer.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARCIAN.

ANDRONIC.

LE deſſein en eſt pris, rien ne m'en peut diſtraire,
Hâtons, cher Marcian, un depart neceſſaire,
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me ſoit l'objet d'un mortel deſeſpoir.

MARTIAN.

Eh quoy ! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que ſous un autre Ciel vous ſerez plus tranquille ?
Non Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas,
Changerez vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous ſentir en ſortant de Biſance
Des tranſports moins preſſans & plus d'indifference ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos, je n'oſe me flatter,
C'en eſt fait mes tourmens ne me ſçauroient quitter,
Loin de guerir des traits dont mon ame eſt bleſſée,
Je n'en puis ſeulement concevoir la penſée ;
Irene eſt trop charmante, & je ſens mon amour,
Sans eſpoir, ſans deſirs, s'accroître chaque jour,

Je la vis, je l'aimay dés sa plus tendre enfance,
Cét amour s'est nourry de cinq ans d'esperance,
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contr'eux d'inutiles efforts ;
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre
Peut-être plus long-tems ne pourrois se contraindre,
Je ne puis voir mon Pere avec tranquilité
Possesseur d'un trésor que j'avois merité,
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene,
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sçauroit étouffer,
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher;
Je sçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin comme je le révere,
Je voudrois faire plus : mais il a tout ôté
Son choix .... n'en parlons plus, je suis trop agité,
Je ne me connois plus, & je me crains moy-même,
Je suis jeune, jaloux, j'ay perdu ce que j'aime;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur : que vôtre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée !
Sans luy toûjours content, reveré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Vôtre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maitres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? je suis né pour estre malheureux,
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux

Eh quoy, pour penetrer l'excés de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.
Les plus saints mouvemens que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime,
Et pour estre né Prince, il ne m'est pas permis,
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoy Seigneur....

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure,
Dés l'enfance charmé des Heros de mon sang
Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang,
Sur tous de mon ayeul & l'exemple & la gloire
M'enflâme à tous momens & remplir ma memoire,
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché
Par aucun autre objet n'en peut être arraché,
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours éclatans je compare ma vie,
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succés triomphans,
Que des murs embrasez que des Villes surprises,
Des Peuples asservis, des Provinces conquises,
Des Rebelles punis, des Rois humiliez,
Le repos maintenu chez tous ses Alliez,
Où si jamais le sort dementant son courage
A ses prosperitez a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité,
Je le voy triompher du destin irrité,

En tirant de ſa cheute une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeller la victoire.
Moy toûjours renfermé dans ces meurs malheureux
Occupé juſqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne ſçay ni l'employ ni l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus, ou par la renommée,
Ah! ce ſeul ſouvenir plus que tous mes malheurs
M'irrite, me devore, & m'arrache des pleurs;
Allons, obeïſſons au tranſport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un effort ſi rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffiſant à remplir les jours que j'ay perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois preſſé de fuïr les yeux d'Irene,
Du deſſein que j'ay pris, il l'a faut avertir,
Va la trouver, dy-lui qu'avant que de partir
Je demande ſur tout à voir l'Imperatrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cét office,
Que j'oſe m'en flater; adieu, cours, hâte-toy,
J'attendray ton retour pour diſpoſer de moy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

IE ne le verray point, non, j'y suis resoluë,
M'osez vous conseiller cette fatale veuë :
Eudoxe, ignorez-vous son destin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoy lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de vôtre resistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bisance ?
Croyez-moy, gardez vous d'agir son desespoir;
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soûpirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?

Vous qui me dérobant à nos heureux climats
Dans ces funeſtes lieux conduiſites mes pas ;
Vous de qui les conſeils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens raſſurer ma conſtance,
Qui peut-être ſuccombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'expoſer au peril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le peril eſt-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Reſolu de vous faire entendre ſes adieux,
Il vous ſuivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaiſir de vous faire une plainte importune.
Que dis-je croyez vous que plein de ſon amour
Il puiſſe ſe reſoudre à partir de la Cour.
On ſe propoſe en vain de quitter ce qu'on aime,
Enfin dans ce deſſein confirmez-le vous même,
Montrez luy le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit toſt ou tard quelque éclat de ſes feux.
Que l'Empereur ſuivant ſon penchant ordinaire
Oubliroit les ſaints noms & d'epoux, & de pere,
Et vous perdroit tous deux ſur un ſimple regard
Où peut être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle,
Montrez-luy les chemins où la gloire l'appelle ;
Sur tout commandez luy de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais,
Qu'il penſe à tous momens que ſon fort & le vôtre
Vous doit juſqu'au tombeau ſeparer l'un de l'autre :
O Ciel que feriez-vous ſi trompant vôtre eſpoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par ſa triſte preſence
Le ſouvenir qu'auroit affoibly ſon abſence ?

Que de nouveaux combats ! que de secrets soûpirs?
Helas, épargnez-vous ces mortels déplaisirs;
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverser le repos de vôtre ame,
D'aller loin de vos yeux sans espoir de retour
Etouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en répons, il tiendra sa promesse;
Voyez-le, & sans fremir de son destin cruel,
Prononcez-luy l'arrest d'un exil eternel.

IRENE.

Luy pourray je imposer une loy si funeste?
Ah laissez-le-moy fuïr sans me charger du reste,
J'ay causé ses malheurs, en causant son amour,
Le presseray je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare,
Du destin ennemy le caprice bizarre?
Que dis je? Pensez-vous que dans mon triste cœur,
Ma vertu devant luy resiste à ma douleur?
Au bruit de ses soupirs .... à l'aspect de ses larmes...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'allarmes,
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien,
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien;
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Helas! d'avoir quitté les lieux de ma naissance;
Ces lieux, où tout sembloit prevenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs;
O bienheureux sejour! aimable Trebisonde!
O murs! où je vivois dans une paix profonde!
Que n'ay je en vous perdant, de mes funestes jours,
Par une prompte mort vû terminer le cour?

Je m'éloignay de vous, en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hymenée ;
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moy seroit associé,
Nos Peres l'ordonnoient, Trebisonde & Bisance,
Sur cét illustre hymen confondoient leur esperance ;
Je venois avec joye en celebrer les nœuds,
Le Prince étoit aimable, i. étoit amoureux ;
Vains projets ! vains transports ! esperance inutile !
J'arrive enfin, à peine entray-je en cette Ville
Que je me vois livrée en des maux infinis,
Il me faut épouser le pere au lieu du fils ;
Nos destins sont changez : un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere,
En victime d'Etat, contrainte d'obeir,
Pour conserver ma gloire il falut me trahir.

EUDOXE.

Eh ! pourquoy rappellant vos disgraces passées,
Occuper vôtre esprit de ces tristes pensées ?
Madame, faites vous un genereux effort,
Avec moins de douleur rempliſſez vôtre sort ;
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets....

IRENE.

Ah que m'osez-vous dire ?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moy,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loy ;
Cependant qui jamais eût le sort plus contraire ?
Observée avec soin par une Cour austere,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
Où je n'ay rien des biens que je m'étois promis,

Où sans cesse livrée à ma douleur extréme
Mon cœur tyrannisé combat contre luy-même.
Que vous diray je enfin ? où ce cœur mal-heureux
Est souvent malgré moy moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts . le tems, vôtre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bien-tost éloigné de vos yeux
Vous pourrez. . . .

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez luy parler & l'entendre,
Voyez-le dites luy qu'en l'état où je suis,
Le fuïr & le bannir est tout ce que je puis.

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

VOus me fuyez, Madame ? ah Ciel quelle injustice ?
Quoy, de tous mes mal-heurs vous rendez-vous complice ?
Helas ! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince ? & que pourrez-vous dire ;
Mépriſez-vous les loix que je vous fais preſcrire ?
Quel eſt vôtre deſſein de venir en ces lieux
Me faire malgré moy recevoir vos adieux ?
Puiſque vous eſtes preſt à ſortir de Biſance,
N'en pouviez vous partir avec vôtre innocence ?
Avez-vous oublié qu'un ſerment ſolemnel,
Nous impoſe à tous deux un ſilence éternel ?
Qu'il n'eſt plus entre-nous d'entretien legitime,
Qu'un ſeul mot, qu'un regard, qu'un ſoûpir eſt un crime,
Que ſans ceſſe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tous mon bon-heur à ne vous plus revoir,

Et quelque ſont les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juſte Ciel! dequoy m'accuſez-vous?
Madame, qu'ay-je fait digne de ce courroux?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au mal-heur qui m'accable!
Viens-je vous demander que vous me permettez,
Puiſqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
Ah de vôtre repos plus jaloux que vous-même,
J'ay ſçu me reſoudre à m'exiler, parce que je vous aime;
Pardonnez-moy ce mot pour la derniere fois,
Et ſongez que je pars ſans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous eſtiez reſoluë,
Puiſque déja mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foy,
Madame, vous vivez pour un autre que moy,
Quoy que toûjours brûlé juſques au fond de l'ame,
Vous ſçavez ſi mes yeux ont parlé de ma flame,
Si le moindre tranſport, un indiſcret ſoûpir
Vous ont fait ſoupçonner quelque injuſte deſir,
Tout a gardé, Madame, un rigoureux ſilence,
Mais un cœur n'eſt point fait pour tant de violence,
Je ſçay tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si tous un même Ciel nous oſions reſpirer;
Je ſçais enfin, je ſçais tout ce que pourront dire,
Vos ennemis, les miens, peut-eſtre tout l'Empire,
Ils ont ſçeu mon amour, & doivent préſumer
Que qui vous aime un jour, doit toûjours vous aimer,
Peut-eſtre oſeroit-ils ſoupçonner l'un & l'autre?
Sauvons de leur ſoupçons & ma gloire & la vôtre,

Je cherche à m'éloigner, vous pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur,
Heureux si par vos soins mon attente est remplie;
J'iray des revoltez appaiser la furie,
Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs Etats,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toûjours prête,
Ils n'entreprennent tout si je marche à leur tête,
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir,
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme si belle,
Ne sçauroit pour le moins s'offenser de mon zele,
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et si jamais ce bras vous étoit necessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur vôtre pere,
Ou pour faire perir ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la presence il peut blesser vos yeux;
Appellez moy, Madame, & je pourray tout faire,
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire;
A vous donner mon sang, je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux services,
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices,
Quand vous aurez quittez ce funeste sejour,
Qu'aurois-je à craindre encor Prince, dans cette Cour!
Helas! j'y verray tout avec indifference,
M'exercer aux vertus digne de ma naissance,
Accoûtumer mon cœur trop souvent mutiné,
A cherir un époux que le Ciel m'a donné,
Obeïr à ses loix, ne songer qu'à luy plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir severe,

Soulager les Sujets qui vivent sous ma Loy,
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon employ.
J'avoüeray cependant, & je le puis sans crime,
Que vous aurez toûjours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour loüer vos exploits,
Je joindray mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine,
C'est de voirs les hauts faits où le Ciel vous destine,
Et de vôtre grand nom cent Monarque jaloux,
Justifier le choix que j'avois fait de vous ;
Aprés cela partez. A vôtre exil fidele
Ne revenez jamais que je ne vous rapelle,
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'au lieu où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il tems ? ce bonheur dont vous flattez mon ame,
Helas ! en vous perdant je l'ay perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer,
Cette perte est un coup qu'on ne peut reparer,
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'aprendre à l'Univers par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien merite un autre sort,
Et payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un triomphe à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes malheurs,
Et tandis que nourry de soûpirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez, & ....

IRENE.

Croyez vous ma constance si ferme ?

Ce reproche cruel plus que tous vos regrets
Etonne mon courage & confond mes projets :
Ah ! Prince penſez-vous qu'inſenſible, inhumaine,
Mes yeux ſans s'émouvoir regardent vôtre peine,
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux
Vous ſoyez ſeul à plaindre & le ſeul mal heureux ?
Mais que dis je ? où m'entraine une force inconnuë ?
Ah ! pourquoi veniez-vous chercher encor ma veuë ?
Partez, Prince, c'eſt trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je voy l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

MAdame, quel étoit ſon diſcours & le vôtre ?
Mon abord impréveu vous trouble l'un & l'autre,
Je le voy, tous vos ſoins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic juſqu'ici m'eſtoit venu chercher ;

Seigneur, il a jugé mon secours necessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere,
Il vient de me presser de vous parler pour lui,
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui;
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoûte ma priere,
Je fais ce que je puis Prince, vous l'entendez,
Puissiez vous obtenir ce que vous demandez?

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUoy, Prince, vous cedez à vôtre impatience?
Vous estes resolu d'abandonner Byzance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur, & déja je brûle de partir,
Je ne puis resister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne,
Et j'aurois souhaitté que ce fatal dessein,
Prince, ne fut jamais entré dans vôtre sein;
Je vous ay dit tantôt moins en maître qu'en pere
Que je n'approuvois point ce départ temeraire;

C'en étoit trop, je croy pour vous perſuader,
Que vous m'offenſeriez à le demander;
Mais puiſque malgré moy, puiſque ſans complaiſance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offenſe,
Ne vous étonnnez pas de mon juſte refus.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur voulez-vous....

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus,
Songez à m'obeïr d'une ame plus ſoûmiſe,
Dans un profond oubli laiſſons cette entrepriſe,
Et ne fomentez point des ſoupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je ſorts; mais c'eſt trop me contraindre,
Dans l'état où je ſuis, je ne ſçaurois plus feindre,
Et d'un ſi dur refus les perfides auteurs,
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUelle temerité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace;
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous;
Que dis-je? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seul éclatter la tempête?
Que je prévoy des maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prepare un destin rigoureux!

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut servir le pere;
Andronic me pût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier,
Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point medité quelque grande entreprise,
Iroit-il donc chercher des peuples revoltez
S'il ne vouloit servir leur infidelitez?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre-elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t'il par Leonce engagé,
Desobeïr encore, & partir sans congé?

L'EMPEREUR.

Luy partir ſans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'apprehende.
C'eſt le ſeul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux,
Les Bulgares armez contre vôtre puiſſance,
Seront bien-tôt remis ſous vôtre obeïſſance ;
Mais qu'il vous cauſeront & de peine & d'ennuy,
S'ils marchent contre vous ſous un Chef tel que lui ;
S'ils peuvent deſormais braver vôtre colere,
En oppoſant le fils aux menaces du pere,
Et publier par tout que leurs ſoins, leur valeur,
Conſpirent au ſalut de vôtre Succeſſeur.

LEON.

Helas ! en quel excés pourra-t'il ſe répandre
S'il ſe trouve en état d'oſer tout entreprendre,
Mécontant & ſuivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux ſuccés rendent déja ſi fiers ?
Aprés avoir chez eux aſſuré ſa puiſſance,
Peut-être viendra t'il l'établir dans Biſance :
Un jeune cœur heureux dans ſes premiers forfaits
S'abandonne ſans crainte à de plus noirs projets,
Et ne conſultant plus qu'un flatteur qui le loüe,
Va juſqu'à préſumer que le Ciel les avoüe ;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
Il n'eſt plus de deſſein qui luy ſemble trop grand,

Remply de confiance, il court, triomphe, immole,
Pour luy le sort se fixe, & la victoire vole ;
Il gagne des Soldats & l'estime, & le cœur,
Les Peuples à son nom glacez de terreur ;
Ainsi gardant sur tout un Empire suprême,
Tout l'honore ou le suit, tout le redoute ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
Il voit ses attentats de venir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! mais prevenons sa fuite,
Sans cesse de plus prés éclairons sa conduite,
Veillez sur tous ses pas & redoublez vos soins,
Placez autour de luy de fideles témoins ?
Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement,
Ah! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !
Pourquoy dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
Quel interest prend-elle au destin de mon fils ?
Que dis-je ? ils se parloient quand je les ay surpris ;
J'ay remarqué leur trouble en me voyant paroître,
O Ciel quelle terreur ! je me trompe peut estre,

Chassons

Chaſſons cette penſee, épargons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux :
Mais plûtôt penetrons cette étrange avanture,
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature ;
Ne nous aſſûrons point ſur les devoirs d'un fils,
Quand l'amour eſt extrême, il ſe croit tout permis:
Andronic, je le ſçais, aima l'Imperatrice,
Et bien qu'à ſes deſirs mon hymen la raviſſe,
Ce feu dont-il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irene & l'écoute, & le plaint :
Ah ! ſi je le croyois.... un châtiment ſevere....
Allons, dévelopons ce funeſte myſtere ;
Ils ſe cachent en vain, & pour tout deviner,
C'eſt aſſez que mon cœur commence à ſoupçonner :
Ne differons donc plus, & ſi je vois le crime,
Puniſſons ſans ſonger ſi j'aime la victime.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martian, tes discours sont ici superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi ! ne sçauriez-vous un moment me contraindre ?
Moderez vos transports, est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
Eſt-il prêt ? qu'a-t'il dit ? & quelle eſt ſa réponſe.

MARTIAN.

Il ſe fait de vos loix un ſouverain devoir ;
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Eſt en vous que je mets mon eſpoir
A des maux éternels la fortune me livre ?
Ami, je ſuis perdu, ſi je ne puis vous ſuivre,
L'Empereur avec vous me defend de partir,
Mais l'ardeur que je ſens ne ſe peut rallentir ;
Si je puis par vos ſoins aſſurer ma retraite,
Mes ſouhaits ſont remplis, mon ame eſt ſatisfaite ;
Parlez, ſortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable eſpoir peut-il m'être permis !

LEONCE.

Oüi, Seigneur, tout eſt prêt, vous n'avez qu'à me ſuivre,
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre,

Des chagrins, des perils qui menacent vos jours,
De nos peuples armez acceptez le secours,
Ils ne veulent que vous : à l'envy l'un de l'autre
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre ;
Briſez un joug fatal, & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus, par trop de violence
On a pouſſé mon cœur, & laſſé ma conſtance,
Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abuſez,
Rendons à nôtre tour les maux qu'on m'a cauſez.

LEONCE.

Vangez-vous, vangez-nous, nos peuples vous attendent,
Ne leur refuſez plus le bras qu'ils vous demandent,
Vous avez en vos mains le projet arrêté
Comme un gage certain de leur fidelité ;
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Cõquêtes,
Fideles à leur Chef, patiens à ſouffrir,
Et toûjours reſolus de vaincre ou de mourir ;
Courez les commander, & tentez la fortune,
Mais ſur tout baniſſez une crainte importune,
En livrant vôtre bras à ces nobles efforts
Prenez ſoin de fermer vôtre cœur aux remords ;
Ne vous ſouvenez plus pendant vôtre entrepriſe
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autoriſe ;
Entrez dans la carriere, & ſans vous arrêter
Au degré le plus haut, hâtez-vous de monter ;
Ces ſcrupuleux devoirs, & ces égards ſeveres,
Seigneur, ſont des vertus pour des hommes vulgaires :

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher,
Les hommes destinez à gouverner la Terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?

LEONCE.

Martian est instruit, & je cours vous attendre ?
D'abord que l'Empereur congediant sa Cour
Se sera retiré pour attendre le jour ;
Martin sur mes pas, soigneux de vous conduire
Assurera la fuite où vôtre cœur aspire ;
J'ay dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis, & de cœurs assurez,
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
Hâtez-vous donc, Seigneur, moy sans plus differer
A remplir vos desirs, je vais tout preparer.

SCENE IV.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere
Vous suivez les transports d'une aveugle colere :
Il n'est rien desormais qui vous puisse arrêter,
Dans quel affreux perils vous courrez-vous jetter ?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene ?
J'en fremis, vous cherché vôtre perte certaine ;
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si êtes surpris ;
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete.

ANDRONIC.

Ah ! cruel, oses-tu condamner ma retraite ?
Laisse, laisse-moi fuïr, est-il quelque sejour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour ?
Je sçai dans mon projet quel malheur je m'aprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je perirai demain ;
Que mon sang, que l'Etat me defendront en vain,
Mais mon destin le veut il faut que j'obeisse,
Eh que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse ?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore,
Je vois dans la splandeur deux hommes que j'abhorre
Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné
Me rend presque odieux le sang dont je suis né,
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte
Laissai-je un seul moment échaper quelque plainte,
J'étouffe mes soûpirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits,
Et nourrissant mon cœur de ma melancolie
D'un malheur eternel j'empoisonne ma vie:
Enfin lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Bisance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A soûmettre, à calmer de rebelles Etats;
On me refuse encor l'emploi que je demande,
On soupçonne ma foi, je voi qu'on m'aprehende,
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner,
On me croit devoré de l'ardeur de regner,
Et tout prêt de tenter par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fausses raisons on me retient ici,
Je voi contre mes pleurs qu'un pere est endurci,
Je voi mes ennemis triompher de ma peine,
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne,
On veut me voir souffrir, & mes persecuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écoûter davantage,
Je me livre aux transports de ma secrete rage,
Plus de conseils, il faut m'éloigner ou perir,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir,
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide.
Je veux que desormais la colere me guide;
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence,
Cours, hâte-toy, réponds à mon impatience;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems revien m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

ENfin dans un instant ma fortune cruelle,
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais
Aprouve ma retraite, & soûtient mes projets.
O vous, dont si long-tems j'ay cheri la presence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrez murs de Bisance,
Palais de mes ayeux où je receus le jour,
Je me prive à jamais de vôtre heureux sejour,
Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
Un tresor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
Heureux dans vôtre sein de pouvoir l'enfermer,
Je l'aime, je l'adore, & ne l'ose nommer,

Pour luy plaire, à l'ennuy redoubler tous vos charmes,
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes
Et le Ciel sur moy seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs.
Enfin....

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

VEnez, Seigneur, l'heure nous favorise,
Partez....

ANDRONIC.

Allons. O Ciel conduis nostre entreprise !
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux ?
Mais on vient, l'Empereur se presente à mes yeux,
Serois-je découvert ;

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, Gardes.

L'EMPEREUR.

GArdes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah ! du moins par ma mort prevenons sa justice,
Il le veut tuer on le desarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre ?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'aurait-on arrêté quand je croyois partir ?
Oüi ; je suis criminel, vous connoissez mon crime,
Je voulois à vos coups derober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons ;

Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des suplices
Leonce & Martian ses mal-heureux complices ;
Vous, Leon, hâtez-vous, & sans perdre un moment
Suivez le Prince, allez, cherchez exactement,
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur legitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, Gardes.

MARCENE.

VOus l'avez vû, Seigneur, sans nous, sans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit vôtre fils,
Ils s'éloignent tous deux ; & ce Palais tranquile
Sembloit leur assurer une fuite facile ;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus prés
A connu leur dessein, & vû tous leurs aprêts,
Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite ;

Par là; n'en doutez point, des peuples revoltez
Les projets sont trahis, les transports arrêtez;
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, Gardes.

IRENE.

QU'ay-je entendu, Seigneur? quel bruit quelles allarmes,
Quel danger imprévû? quel dessein odieux
Trouble vostre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperduë,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma vûë,
Que des pleurs, des soûpirs, que des yeux consternez,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnez,
Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes perils vous estes trop sensible,
Je les ay détournez, ne craignez rien pour moy;
Je puis punir un fils qui me manque de foy.

IRENE.

Quoy, Seigneur....

L'EMPEREUR.

Andronic mépriſant ma colere
Couroit insolemment s'armer contre son pere,
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des revoltez les transports furieux;

Mais le Ciel qui toûjours me conduit & me guide
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et par ce juste soin qu'il repand sur les Rois
Soûmis un fils rebelle à la rigueur des loix ;
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple memorable.

IRENE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein ?
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame....

IRENE.

A cét excés pousser vostre colere ?
Quelle horreur....pardonnez à mon discours sincere ;
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, de transports de l'amour
Qui blessant vostre cœur de mortelles atteintes
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes ;
Je crains pour vous la honte, & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux ;
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraîne aprés eux un eternel supplice,
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour & la pitié sur celui qui perit,
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu meriter qu'ils ayent esté fidelles.
Peut-estre j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prevenir un repentir vengeur.
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'eſt aſſez, j'aurai ſoin de ma gloire,
Je voi ce que pretend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclarer à mes yeux,
Je connois voſtre cœur, je ſçai tout ce qu'il penſe;
Allons, ne doutez point de ma reconnoiſſance.

SCENE IX.

MARCENE, *ſeul.*

ENfin le Prince eſt prés de perir aujourd'hui,
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui?
Où faut-il que nos ſoins s'oppoſent à ſa perte?
Ah! prenons ſans effroi l'occaſion offerte,
Il nous a menacez, il nous perdroit un jour,
N'attendons point du ſort ce funeſte retour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

OUY, c'eſt vous que je cherche, & je viens vous inſtruire
D'un ordre neceſſaire au ſalut de l'Empire,
L'Empereur à vous ſeul daigne le confier.

ASPAR.

Je ſuis prêt pour lui plaire à tout ſacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déja vû la lettre,
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre,
Vous ſçavez que celui qui l'avoit entrepris
S'aprochoit de ces lieux quand nous l'avons ſurpris.
Cependant l'Empereur veut que ſon fils la voye,
Il vous donne ce ſoin Aſpar, il vous l'envoye,
Faites le rendre au Prince, & trompez-le ſi bien
Que de cét artifice, il ne ſoupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, repoſez-vous ſur la foy de mon zele.

LEON.

Mais ſur tout employez un miniſtre fidelle,
Inſtruiſez-le avec ſoin quand vous le choiſirez,
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR, *ſeule*

NE craignez rien, je vous ferai connoître
Qu'Aſpar quand il choiſit, ne choiſit point un traitre;
Mais je vois Andronic, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, Gardes.

QU'on me laiſſe un moment, qu'on ne me trouble pas.
Deſſeins mal concertez, malheureuſe vengeance,
Dont mon cœur abuſé goûta trop l'eſperance,
Douces illuſions de mes eſprits charmez,
Projets évanoüis auſſi-tôt que formez,

Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moy sans vous contempler mes miseres
O Ciel ! dans quel état me trouvay-je reduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit,
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoy dois-je m'attendre, & quel espoir me reste ;
Leonce & Martian que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer :
Oüy, je n'en doute plus, on m'a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte,
Je suis trahi, je meurs, & la rigueur du sort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,
Mais aussi, qu'il se juge, & se fasse justice,
Qu'il songe à nos destins, & lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus mal-heureux....
Emporté par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter,
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere.... mais que dis-je ? il refuse de l'être ;
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'oste ma maîtresse, & l'empire & le jour,
Voilà tous les presens que m'a fait mon amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse,
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soûpir ;
Mais que veut-on de moy ?

SCENE IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'eſt une lettre,
Qu'en ſecret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je ſçavoir....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon devoir.

SCENE V.

ANDRONIC, *ſeul.*

EST-il quelque remede au mal-heur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?

Qui peut-être touché de mon sort inhumain ?
Lisons: Je ne sçaurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vûë,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émuë,
Je ne sçais quel préfage, & quels secrets combats.
Me causent des transports que je ne sentois pas,

Il lit,

Par un dernier effort appaisez vôtre pere,
Ne ménagez plus rien, Princesse pour vous sauver;
Assûrez une vie à l'Etat necessaire,
Et songez qu'en mourant.... je ne puis achever!

Aprés avoir lû.

O bonté sans exemple, adorable Princesse!
Quoi pour mes jours encor vostre cœur s'interesse?
Oüi, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi,
Je connois vôtre voix, il me semble l'entendre,
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous....ah Prince trop heureux,
Par où merites-tu des soins si genereux?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere,
Quels bien-faits me vaudroient autant que sa colere?
Irene, de vos vœux je me fais une loi,
Vous voulez que je vive, & c'est assez pour moi:
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre:
Mais helas? l'Empereur voudra-t'il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hazarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder;
Resous-toi donc mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueil, quoi que sans esperance,
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi:

Mais aprés cét effort craignez d'en faire d'autres,
Pour conserver mes jours n'expoſez point les vôtres
Ne tentez plus pour moy de dangereux ſecours,
Et laiſſez à mon ſort ſon déplorable cours.
Hola, Gardes, quelqu'un.

SCENE VI.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

SEigneur, que faut-il faire

ANDRONIC.

Sçachez ſi je pourrois entretenir mon pere ?
Si ſuſpendant le cours de ſon reſſentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment ;

SCENE VII.

ANDRONIC, *ſeul.*

QUe vay-je faire ? ô Ciel ! quelle triſte entrevûë ?
Que dire à l'Empereur ? quelle honte à ſa vûë ?
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un Pere qui me traite avec indignité ?

Qui ne me fit jamais ny careſſe, ny grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui ferme toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans ſon fils qu'un ſujet criminel,
Pourray-je ſeulement ſoûtenir ſa preſence?
Il ne me répondra qu'avec un froid ſilence,
Son front ne m'offrira qu'un ſevere dédain,
J'auray le deplaiſir de m'abaiſſer en vain:
Eſt-il quelque malheur, eſt-il quelque ſupplice
Plus douloureux pour moy qu'un ſi dur ſacrifice?
O rigoureuſe loy d'un aſcendant vainqueur?
Quels terribles aſſauts tu livres à mon cœur?

SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

PReparez-vous, Seigneur, vôtre Pere s'approche,

ANDRONIC.

Dites plûtôt mon Roi: Quel combat? quel reproche?
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'on nous laisse. A mes pieds viendra-t'il se jetter ?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je, & qu'est-ce que j'espere ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obeïssons, & ne balançons plus :
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince, quelle esperance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma presence ?

ANDRONIC.

Ah ! loin de m'accabler ; Seigneur, r'assurez-moi,
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi,

Mon courage abatu, succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t'il tant de foiblesse ;

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis vôtre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah Ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Biens moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible & severe?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc esté plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh quoy c'en est donc fait ? Il ne m'est plus permis,
Seigneur de me donner le nom de vostre fils ?
Et cependant helas ! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste ;
Oüy, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ay reçûs de vous,
J'ose dans vostre cœur avec cette deffence
Me promettre toûjours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.
Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur....

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahisons ;
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
Soûlevez contre moy toute la Balgarie,
Dans ces nobles emplois signalez vostre bras.
D'autres crimes encore.....

ANDRO

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas,
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi se rendre le Chef d'un peuple temeraire,
Traiter secrettement avec des revoltez,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bien-tost en ta faveur je sçaurois m'abuser,
Et je te défendrois au lieu de t'acuser ;
Mais de ta propre main j'ai vû le sein parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature :
A quoi rendroient enfin ces perfides traitez,
Ces aziles offerts, ces secours acceptez,
Ces sermens mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au Trône où des long-tems un pere fatigue ?
Répons-moi, si tu peux ? As-tu quelque raison ?
Ou plûtôt, sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle ; ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'ose vous répondre,
Je suis moins criminel que je ne le parais,
Et vous ne sçavez pas encore tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite,
Sous le joug importun de leurs severes loix,
Les cœurs les plus soûmis murmurent quelquefois,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge;
Mais je ne veux devoir ma defense qu'à vous:
Souffrez que je me jette encore à vos genoux:
Vostre ame en ma faveur n'est-elle point émûë?
Quoy loin de m'écouter vous détournez la vûë?
Vostre cœur se refuse aux tendres mouvemens,
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens?
Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de pere?
Mais helas! je ne fais qu'aigrir vostre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC.

Non, d'en avoir tant dit je suis même confus:
Ah! ce n'est point l'horreur d'un coup qui me menace
Qui m'a fait mandier une honteuse grace,
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Aprés tant de rigueurs un traitement plus doux;
Je sçai trop que pour moy vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort,

Hastez le coup fatal d'une lente justice,
La vie est desormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bien-tost de honte & de regret,
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

SCENE X.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence?
C'est trop en sa faveur me faire violence,
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort.
Dit-il.... Ah! ce mot seul decide de sa mort.
Je suis trop éclaircy, l'Imperatrice l'aime:
Non, non, ce ne peut estre une autre qu'elle-même;
Irene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a remply mon esprit.
Tremblante pour ses jours à tous mes vœux contraire
Elle a tout hazardé pour ce fils temeraire,
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi;
A d'autres loix enfin auroit-il obeï?
Et n'eût esté l'espoir de plaire à ce qu'il aime
Se fût-il jamais fait cet effort sur luy-même?
Dequel air l'insolent s'est humilié?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié,
J'ay vû jusqu'à mes pieds ce superbe courage,
De ses respects forcez desavoüer l'hommage,
Il n'a pû soûtenir un repentir trompeur,
Et sa bouche trahy la fierté de son cœur.
Dans quel tems? au moment que malgré ma colere
Le traitre me faisoit sentir que j'estois pere,

Que toute ma fureur m'alloit abandonner :
Que ſçai-je ? quand mon cœur eût pû lui pardonner
Que cette lettre entre-eux marque d'intelligence ?
Vous n'abuſerez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres: Mais par quel charme ont-ils pû m'ébloüir
Comment ont-ils oſé ſonger à me trahir ?
Moi, qui par tant de ſoins & de perſeverance
De penetrer les cœurs poſſede la ſcience,
Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours ſecrets,
Qui par ma politique & mon adreſſe à feindre
Force tous mes voiſins, tous les Rois à me craindre,
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le joüet d'un temeraire amour,
Deux perfides ſans art, & ſans experience,
Aveuglant ma raiſon, & trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Helas ! ils m'abuſoient ſans peine & ſans étude,
Je n'avois de leur part aucune inquietude,
Mon cœur de noirs ſoupçons n'étoit point combatu,
Et dormoit ſur la foi de leur fauſſe vertu.
O malheureux époux : ô deplorable pere !
Où dois-tu t'arrêter ? où porter ta colere ?
Leur juſte châtiment ne peut être trop prompt,
Dans leurs perfide ſang étouffons ces affront ;
Mais ſur tout ménageons leur mort avec prudence
Par des chemins divers achevons ma vengeance,
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
Par un effort ſecret perdons l'Imperatrice,
Et cachons à la fois ſon crime, & ſon ſuplice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, *seul.*

SERAY-je encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t'on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude,
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux,
Viendra-t'on ? L'Empereur aprés nôtre entreveuë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience ;
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance,
Je ne puis resister à tout ce que je sens,
Mais enfin voici l'ordre, & la mort que j'attens.

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

SEigneur . . .

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je periſſe;
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choiſir voſtre ſupplice;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me ſurprend,
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand,
Je n'abuſeray point enfin de cette grace,
Et le coup de bien aprés va ſuivre la menace.
Qu'on me prepare un bain: quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt, revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAis helas ! quel transport, quel mouvement me presse ?
Que l'on me donne un siege ; * il suffit, qu'on me laisse,
Sortez donc, à mes yeux n'offrez point vos douleurs :
Que servent à mes maux les soûpirs, & les pleurs ?

* *Crispe lui donne un siege.*

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance,
Où se termine, helas ! toute mon esperance ?
Sorty du plus beau sang qu'adore l'Univers,
Maître dés le berceau de cent Peuples divers,
Quand je croi m'affranchir de l'affreux esclavage,
Dont le joug si long-tems fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs

De voient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
J'meurs, & dans le cours de mes jeunes années,
Je voi d'un coup fatal trancher mes destinées.
Mais quoi toûjours en proye à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort;
Il est à mon repos un si puissant obstacle ?
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire miracle,
Et tant que je vivrois, brûlé des mesmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux,
Furieux sans effet, Amant sans esperance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vangeance,
Penetré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups;
Ah ! le Ciel me devoit estre un peu moins contraire,
Laisser libre du moins ma flâme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un Rival que je puisse immoler.
Enfin dans ces combats je ne sçaurois plus vivre,
Et je doy rendre grace au coup qui m'en délivre :
Oüy, je suis resolu : Mais que deviendrez-vous
Irene ? De mon Pere évitez le courroux,
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
Et que sçay-je ? Peut-estre en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah ? penser accablant où mon cœur s'abandonne ?
Quel peril pour Irene, ô Ciel ! s'il la soupçonne ?
Princesse, que je crains que ses terribles coups
Aprés m'avoir frappé ne s'étendent sur vous ?
Voilà ce qui m'étonne, & non pas le supplice ?
Mais je touche au moment du fatal sacrifice;
Ciel ! je t'offre ma mort, appaise ta rigueur,
Puisses-tu loin de moy porter ton bras vangeur !

Contre un barbare époux protege l'innocence,
Ne te lasse jamais d'embrasser sa defense.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POurquoi me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ay dit ?

ASPAR.

Oüy, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prest ?

ASPAR.

Je fremis de le dire,

ANDRONIC.

Tout est prest, allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire!
Gelas, menez le Prince.

SCENE VI.

ASPAR, *seul.*

AH dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort,
Sinistre évenement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais deplorable !
De quels coups aprés toi sommes-nous menacez ?

SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes soins empressez,
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcee, & lui donner tout le tems qui me reste :
Que fait le Prince, Aspar ? l'aprendrai-je à mon tour ?

ASPAR.

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moy sans détour

ASPAR.

Auprés de l'Empereur un ordre exprés m'attire :
Vous sçaurez tout.

IRENE.

Allez, prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Prestre à lui reveler des secrets importans.

SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis que pretendez-vous, & qu'est-ce que vous faites ?
Madame songez-vous à l'état où vous êtes ?
Helas que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroy.
Regarde vôtre sort....

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voy ;
Quel eſt vôtre deſſein ? vous m'avez donc trompée ?
Quoi, Madame, à mes bras n'eſtes-vous échapée
Que pour courir ici pas d'indignes douleurs
Montrer que vous avez merité vos malheurs ?
Quel ſuccés de mes ſoins ! Ah ! l'aurois-je pû croire
Que vous euſſiez ſi mal ménagé voſtre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux ?

IRENE.

O Ciel ! pour ces conſeils quel tems choiſiſſez-vous ?
Helas ! en ma faveur ſoyez plus indulgente,
Je vay mourir, Eudoxe, & mourir innocente,
Vous m'avez vû toûjours ſi ſoûmiſe à vos loix,
Qu'il doit m'eſtre permis d'y manquer une fois ;
Calmez voſtre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à ſentir les farales aproches,
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui conſomme l'horreur de mon deſtin cruel,
Vos yeux en ſont témoins, avec quelle induſtrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie ?
Mais tous leurs ſoins n'ont pû m'abuſer un moment :
Et ma main & ma bouche ont pris avidemment

Le vaſe criminel & la liqueur funeſte,
Qui de mes triſtes jours va conſommer le reſte.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce deſſein, & cherchez du ſecours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniſer le cours ;
Non ; non, qu'à l'Empereur je ſerve de victime ;
Il croit ſon fils & moy noircis du meſme crime :
Ah ! courons le chercher, il eſt prés de ces lieux,
Venez meſler vos pleurs à nos triſtes adieux,
Que les derniers regards de ce Prince fidelle.
Luy faſſent voir l'excés de ma douleur mortelle,
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'huy
Qu'Irene un ſeul moment ne vit pas aprés luy,
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la ſienne affligée,
Qu'au meſme inſtant la mort briſant les meſmes nœuds,,
Noſeſprits en ſortant ſe rencontrent tous deux ;
Qui renduë à celuy pour qui ſeul j'eſtoit née,,
J'accompliſſe à la fin toute ma deſtinée,.

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

MAdame où courez-vous, & qu'allez-vous chercher?
Ah! plûtoſt de ces lieux il faut vous arracher,
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic eſt donc mort?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame,
Je viens en ce moment de le voir expirer,
Dans le bain que luy-meſme avoit fait preparer.

IRENE.

Soûtenez-moi: Je cede aprés ce coup funeſte:
Et vous, du ſort du Prince aprenez-moy le reſte.

GELAS.

Sans ſe plaindre un moment de ſon ſort inhumain,
Il nous ſuit. Sans fremir il entre dans le bain.

Offre ſes bras luy-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur inſenſible au milieu de ſes peines,
Et des flots de ſon ſang qui coule à gros ruiſſeaux
Bien-toſt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il paſlit, & ſes yeux s'obſcurciſſent.
De moment en moment ſes eſprits s'affoibliſſent,
Son ame avec ſon ſang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal....

IRENE.

Je me ſens accabler;
Donnez un peu de tems à mon ame abbatuë:
C'eſt aſſez: achevez un diſcours qui me tuë.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:
O mort! des malheureux unique & ſur azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquile,
Si du courroux vangeur dont je ſubis la loi,
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que ſur moi:
Je crains.... En cet inſtant ſon ame s'eſt emûë,
Il promene par tout une inquiete vûë,
Pere cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le ſang que tu m'avois donné,
N'en cherche point ailleurs pour aſſouvir ta rage;
Alors de la parole il perd preſque l'uſage,
Il ne garde plus d'ordre en ſes diſcours confus,
Ce ne ſont que des mots toûjours interrompus,
Son eſprit ſe confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporte, & s'égare;

Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroist tantost tranquile, & tantost en fureur ;
Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,
Sa teste sur son sein panche, chancele, tombe ;
Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moy, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persecuteurs je déteste la rage,
Et craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

C'En est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
Eclatez mes soûpirs, sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoy donc....

IRENE.

Regrets, transports jusqu'icy retenus
Paroissez, il est tems, je ne vous contrains plus.
Il est mort ! Ciel quel sang a-t'on osé repandre ?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,

Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, helas! du poison l'atteinte se redouble,
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon trouble,
Et le mortel venin par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble,
Tous deux en même temps.... L'Empereur vient, je tremble,
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

SEigneur, avant ma mort j'ay voulu vous parler,
Andronic est puny, je meurs empoisonnée,
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée,
Une lettre aujourd'huy tombée en vôtre main
A sans doute achevé nostre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere:
Sans honte je l'avouë: Eh! pourquoy le cacher?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher,
J'en atteste le Ciel, ce Ciel dont la puissance,
Au poids de nos vertus, puni ou recompense,

Ny voſtre fils, ny moy ; juſqu'au dernier ſoûpir,
N'avons jamais formé de criminel deſir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
C'eſt dans ce même tems qu'un ſacrifice affreux,
A vos triſtes ſoupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une hiſtoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire ;
Je ne vous dis plus rien. J'ay conſommé mon ſort ;
Je paſſe ſans regret dans les bras de la mort,
Puiſqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous
lie :
Eudoxe, ménageons cet inſtant de ma vie,
Oſtez-moy de ces lieux, & que je puiſſe au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je ? quel effrai, quelle pitié ſoudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, & me geſne ?
Eſtoient-ils innocens ou coupables tous deux ?
Je ne ſçais ; Mais helas ! que je ſuis malheureux.

FIN.

ALCIBIADE

TRAGEDIE.

ACTEURS.

ARTAXERCE,	Roy de Perſe.
PALMIS,	fille d'Artaxerce.
ARTEMISE,	Princeſſe du ſang de Roys de Perſe.
PHARNABAZE,	Satrape, Favory d'Artaxerce.
ALCIBIADE,	Athenien, banny de ſa patrie.
AMESTRIS,	Gouvernante de Palmis.
BARSINE,	Confidente d'Artemiſe.
AMINTAS,	Athenien, Confident d'Alcibiade.
MEMNON,	Officier de l'armée d'Artaxerce.

GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Capitale de la Lidie.

ALCIBIADE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.

VENEZ, Memnon, venez dans mon impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de negligence.

MEMNON.

Eh pouvois-je prévoir que vostre prompt réveil,
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil,

Que sans estre lassé d'une course rapide,
Pharnabaze Fidele à l'ardeur qui le guide,
Arrivant à Sardis aprés mille travaux,
Refuseroit d'y prendre un moment de repos ?

PHARNABAZE.

Helas ! depuis le jour où le grand Artaxerce
Daigna me confier le destin de la Perse,
Attaché sans relâche à ce penible employ,
J'ay vû que le repos n'estoit plus fait pour moy.

MEMNON.

Quoi, Seigneur ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je passe ma vie.
Je redoute à la fois l'imposture & l'envie,
Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
Et ma fortune en craint un funeste retour.
Ainsi pour les forcer l'une & l'autre à se taire,
J'observe tous mes pas avec un œil severe,
Je crains à tous momens qu'un trop vaste pouvoir
Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
Ou que persuadé qu'on ne peut me détruire,
Je neglige les soins que je dois à l'Empire.
Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois,
Un moment leur suffit pour faire un autre choix ;
En vain nous pretendons par d'assidus services,
D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
Un seul mot contre nous à propos avancé,
Un seul de nos projets par le sort renversé,

Détruit dans un instant toute la confiance
Que nous donnoient trente ans de peine & de prudence ;
Et souvent pour remplir les emplois les plus grands,
On y place aprés nous d'indignes concurrens,
Qui pour toute vertu ne possedent peut-estre
Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur Maître.
Mille exemples connus de ces fameux revers
Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts,
Et me font redoubler le zele qui m'anime ;
Mais du bon-heur public je deviens la victime,
Et mon cœur accablé des efforts que je fais
Donne à tous un repos qu'il ne goûte jamais.

HEMNON.

Eh pourquoy vous gêner d'une crainte importune ?
Seigneur, tant de vertu soûtient vostre fortune ;
Que personne n'osant y pretendre aprés vous,
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux ;
Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Estat sa puissance à la vostre,
Et partager du Roy l'estime & la faveur,
Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur,
Et ce Heros cherchant un sejour plus tranquille
Dans les murs de Sardis a choisi son azile,
Où depuis plus d'un an son sort ensevely
Demeureroit peut-estre en un profond oubly,
Si l'Univers entier occupé de sa gloire
Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

PHARNABAZE.

Ah ! que n'est-il encor engagé prés du Roy ?
Que ne partage-t'il son cœur & mon emploi ?

Ce fut par mes avis que proscrit dans la Grece
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vangeresse
Il vint vers Artaxerce, & sçût trouver en luy
Un maistre genereux, un salutaire appui.
Bien que ce Grec luy seul auteur de nos alarmes
Eût long-tems arrêté les progrés de nos armes,
Affoibly nostre Empire, & dans mille combats
Embrasé nos Vaisseaux, immolé nos soldats;
Cependant peu de jours aprés son arrivée,
Je vis au plus haut rang sa fortune élevée,
Je vis même le Roy se confier à luy,
Artemise à la Cour devenir son appuy,
Et Palmis lui marquant une bonté sincere,
Applaudit aux bien-faits dont le combloit son pere.
D'abord voyant tomber cet honneur infiny
Sur un chef étranger qu'Athenes a banny,
J'en sentis, je l'avouë, une secrette peine.
Mais bien-tost sa vertu triompha de ma haine;
Il m'aima, je l'aimay, chacun avec ardeur
De l'Etat par ses soins soûtenoit la grandeur,
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade,
On veut le retenir, rien ne le persuade;
D'une étroite amitié j'atteste en vain les nœuds,
En vain le Roy s'empresse à prévenir ses vœux,
Ny ses nouveaux bien- faits, ny les soins des Princesses,
Ny d'une Cour en pleurs les pressantes caresses
Ne pûrent avec nous l'arrêter un moment,
Il s'imposa luy-même un dur banniſſement:
Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure,
Dites moy, que fait-il dans sa triste demeure?
Quels sont ses sentimens? que pense-t'il?

MEMNON.

Seigneur,
Puis-je vous informer de l'état de son cœur ?
Tous mes efforts n'ont pû le découvrir encore,
Je ne vous dirai point quel chagrin le devore ;
Mais les dehors trompeurs de sa tranquilité
Nous cachent mille soins dont il est agité ;
Ce mépris de la Cour, cet exil volontaire
Fut trop précipité pour être sans mystere.
Il n'en faut point douter, Alcibiade feint,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint,
Et dans les sentimens qu'il étale sans ceſſe,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que son adresse.

PHARNABAZE.

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point troublez,
De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez, Seigneur, & dans vôtre entrevûë
Il vous découvrira son ame toute nuë,
Son secret avec vous ne peut long-tems durer.

PHARNABAZE.

Puissay-je le contraindre à me le declarer !
Mais allons voir l'armée, il est temps d'y paroistre,
Et de la disposer à recevoir son Maistre ;
Pour la derniere fois annonçons aux soldats
Qu'il arrive aujourd'huy pour conduire leurs pas,
Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devore,
Et chercher desormais au delà du Bosphore
Confondant avec eux & son rang & son sort
L'honneur de la Victoire, ou celuy de la mort,

MEMNON.

Du bruit de vôtre nom l'armée eſt prévenuë,
Seigneur, & chaque jour attend vôtre venuë.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Cham : mais il faut m'arrêter,
Alcibiade vient, je le dois écouter.

SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel, je puis enfin vous rendre
Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez attendre
D'un cœur reconnoiſſant, d'un ami genereux,
Perſecuté du ſort, & toutesfois heureux,
Si le tems, & les Grecs, donc je ſuis la victime
N'ont point détruit pour moi vôtre premiere eſtime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le tems
Euſſent changé pour vous mes juſtes ſentimens

C'eſt moi qui vous dois tout ; ſans ceſſe ma memoire
Me rappelle ce jour pour vous ſi plein de gloire,
Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
Vous previntes la mort preſentée à mes yeux.
Vôtre amitié toûjours m'eſt également chere,
Mais pour moi vôtre cœur eſt-il encore ſincere ?
Quand je vous vois ici ſoigneux de vous cacher,
Vous montrant à regret à qui vient vous chercher,
Et me celant encore avec un ſoin extrême
Vos maux que je voudrois ſentir comme vous-même :
Car ne pretendez plus par de foibles raiſons,
Satisfaire mon cœur, & calmer mes ſoupçons.
Un Heros tel que vous nourri dans les alarmes,
Dans les ſoins de la paix, dans la gloire des armes,
Qui reglant des Eſtats confiez en ſes mains
Pouvoit encor ſuffire à de nouveaux deſſeins,
Dont l'ame à la grandeur dés l'enfance enchaînée,
Par de moindres objets ne peut être bornée ;
Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir
Dans un deſert affreux peut-il s'enſevelir ?
Abandonner un Roi qui l'eſtime, qui l'aime,
Si quelque coup du ſort ne l'arrache à lui-même,
Ou ſi quelque autre ſoin plus fort que ſes deſirs
A de grands interêts n'immole ſes plaiſirs :
Au nom d'une amitié ſi rare & ſi parfaite,
Quel chagrin dans ces lieux cauſe voſtre retraite ?
Qui vous rend inſenſible aux faveurs d'un grand Roi ?
Parlez, Seigneur, parlez, fiez-vous à ma foi.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer ? la fureur de la Grece,
La colere d'Agis qui me pourſuit ſans ceſſe,
Du peuple Athenien l'injuſte cruauté,

Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté,
Mais pourquoi rappeller la douloureuse Hiſtoire
Des maux dont Artaxerce efface la memoire ?
Ce genereux Monarque à mes ſoûpirs rendu
M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu :
Par ſon heureux ſecours j'ay pû braver l'envie,
Retablir ma fortune, & conſerver ma vie,
C'en eſt aſſez pour moy. Si j'ai quitté la Cour,
Dans le cœur des humains chaque choſe à ſon tour:
Tantoſt l'ambition y regne en ſouveraine,
Et dans un autre temps trop de grandeur le gêne,
Selon que le deſtin reglant nos paſſions
Par un ſecret pouvoir conduit nos actions.
Je l'éprouve, Seigneur, & mon ame changée
De ſes premiers deſirs ſe trouve dégagée,
Loin de l'éclat pompeux que j'ai tant recherché :
Je ne demande plus qu'un azile caché,
J'ay joüis d'un repos qu'aucun ſoin ne traverſe,
Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce,
Puiſſent ces mêmes Dieux prevenant ſes ſouhaits
Au ſuccés attendu conduire ſes projets,
Au comble du bon-heur porter ſes deſtinées,
Et prolonger ſes jours, au prix de mes années.

PHARNABAZE.

Je le voy bien, Seigneur, je deviens indiſcret,
Je ne vous preſſe plus, gardez voſtre ſecret,
Mais ne m'abuſez point par une indigne feinte.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, s'il faut m'expliquer ſans contrainte,
J'ay crû que je devois eſtre éloigné du Roy,
Tandis que dans la Grece il va porter l'effroy :

Peut-estre le succés trompant son esperance,
Artaxerce eût sur moy fixé sa défiance,
Et crû que j'aurois pû par des avis secrets
Pour sauver mon païs trahir ses interests :
Voila quelle pensée à m'eloigner m'engage.

PHARNABAZE.

Eh ! surquoi fondez-vous un si triste presage ?
Vous offensez le Roy, vous connoissez son cœur,
Magnanime, constant.

ALCIBIADE.

Je le connois, Seigneur,
Il a mille vertus digne du Diadême,
Mais avec ces vertus, je le sçais de vous-même ;
Superbe, soupçonneux, & prompt à s'irriter,
Dans ses premiers transports rien ne peut l'arrester,
Enfin pour confirmer ma conduite passée,
Themistocle est toûjours present à ma pensée,
Ce Grec persecuté vint chercher un appuy
Dans les mêmes climats où je suis aujourd'huy,
Xerxes en sa faveur prodigua sa puissance,
L'honora de ses soins & de sa confiance :
Mais Dieux! qu'il paya cher ces honneurs éclatans,
Pour les avoir voulu conserver trop long-tems ;
Les Courtisans de Perse ardens à sa ruine,
Rappellerent si haut l'affront de Salamine,
Que Xerxes animé par leurs cris eternels
Prit insensiblement leurs sentimens cruels,
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
Son sort, Seigneur, sembloit m'annoncer mon destin,
Je ne crains point la mort, mais s'il faut qu'à la fin.

Aux yeux de l'Univers je m'immole moi-même,
Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême,
Que mon trépas alors soit au moins imputé
A ma vertu plûtôt qu'à la neceſſité.

PHARNABAZE.

Artaxerce, Seigneur, domptera ce caprice,
Et vous deviez lui rendre un peu plus de juſtice;
Il vient, vous le verrez: mon zele & mon devoir
Me preſſent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous ſuivrai, Seigneur, j'allois pour vous le dire
Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'eſt aſſez, Seigneur, je me retire,
On m'attend dans le Camp, ſoyez prêt à partir,
Memnon dans un moment viendra vous avertir.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

APrés un tel avû nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos soupçons vous avoient fait
descendre,
Artaxerce, Seigneur, entendra vos discours,
Et d'un scrupule vain arrêtera le cours :
Allez, & qu'une fois encor la Grece admire
Le pouvoir d'un proscrit dans cet auguste Empire ;
Qu'à son tout vôtre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voici le jour qui me doit accabler,
Où malgré mes efforts, ma fuite, & mon adresse
L'Univers apprendra ma derniere foiblesse.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roi vient, Amintas,
Artemise, Palmis accompagnent ses pas.

J'avois fuy de la Cour, leur approche m'étonne,
A de nouveaux transports mon ame s'abandonne,
Tu connois mon penchant, tu vois couler mes pleurs,
Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

AMINTAS.

Je vous entends, Seigneur j'en penetre la cause,
Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose ?
Aprés tant de perils avec peine évitez
Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez ?
Ne vous souvient-il plus, quelle suite cruelle
D'embarras, de remords, de contrainte mortelle,
Quel funeste poison a versé sur vos jours
De vos attachemens le déplorable cours ?
Pardonnez-moi, Seigneur, je ne sçaurois me taire,
Et je vous trahirois si j'estois moins sincere,
De vos travaux l'amour vous a ravi le fruit,
Et de vôtre nom même a profané le bruit.
Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire
Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?
Quel Heros avec vous auroit-on comparé ?
Si vôtre cœur jamais ne se fût égaré ?
Et n'eut fait voir souvent par un mélange injuste,
Des foiblesses d'amour dans une vie auguste :
Ah ! Seigneur, rappellez ce fatal souvenir.

ALCIBIADE.

Helas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avoüray sans peine,
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine ;
Mais bien qu'il m'ait coûté des chagrins, des soûpirs,
Je n'ay pû refuser mon ame à ses plaisirs ;

Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire;
Où trouve-ton ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever & de charmer un cœur?
Ah! lors que penetré d'un amour veritable,
Et gemissant aux pieds d'un objet adorable
J'ay connu dans ses yeux timides ou distraits
Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ses tendres instants j'ai toûjours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bon-heur achevé.

AMINTAS.

Ah! quel indigne aveu, Seigneur, osez-vous faire,

ALCIBIADE.

Je le fais Amintas, sans honte & sans mystere;
Ah! si j'ay succombé dans mes premiers transports,
Toute la Grece a vû les fruits de mes remords?
J'aurois lieu de rougir si sans aucun scrupule
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle;
Si, toûjours aveuglé par l'amour des plaisirs
Leurs appas eussent seul attiré mes desirs;
Mais sur moy ma raison a pris assez d'empire
Pour m'arracher cent fois au panchant qui m'attire:
Toy-même tu m'as vû confus de mes erreurs,
Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
Pour effacer des traits honteux à ma memoire,
D'un pas plus assuré courir aprés la gloire.
Enfin si de ma vie on observe le cours,
On y pourra compter quelques-uns de mes jours;

Passez dans le repos, perdus dans la molleſſe,
Mais pour un de ces jours marquez par ma foibleſſe
On y verra dix ans l'un à l'autre enchaînez,
Par mille exploits fameux juſtement couronnez :
Tu vois que ſans chercher d'excuſe à mes caprices
J'avouë également mes vertus & mes vices ;
Je te découvre ici mes ſentimens ſecrets,
Mais ſçache qu'un grand cœur ne ſe cache jamais ;
Et veut ſans ſe parer d'un indigne artifice,
Qu'à ſon nom l'Univers puiſſe rendre juſtice.

AMINTAS.

Par tant d'illuſtres faits vôtre nom conſacré
Seigneur, dans l'avenir doit être reveré ;
Nos neveux ;

ALCIBIADE.

Eſt-il tems de tenir ce langage
Quand mon dernier malheur accable mon courage ?
Par tes ſages conſeils aide à le r'animer,
Et modere l'ardeur qui me va conſumer ;
Je reverrai Palmis : qu'elle approche terrible ?
Et brûlant à ſes yeux, paroîtrai-je inſenſible ?
Pourrai-je encor garder ce ſilence obſtiné,
Où par un juſte effort je m'étois condamné ?
En te nommant, Palmis, ſans te dire autre choſe,
Je t'apprens tous les maux où le deſtin m'expoſe ;
Perſecute proſcrit, fugitif en ces lieux,
Vers elle j'ai porté mes vœux audacieux,
En vain mille beautez dans la Perſe adorées
Contre ma liberté paroiſſoient conjurées ;
En vain leur doux regards & leur accueil flatteur
Prés d'elles m'annonçoient un facile bon-heur ;

En vain par mille soins la Princesse Artemise
Sembloit sur mon repos former quelque entreprise,
Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix ;
Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois
Elle qui par le sang unie aux Rois de Perse,
S'est acquis l'amitié, l'estime d'Artaxerce,
Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bienfait
Assurer sa fortune, & combler ses souhaits.
Je fus aveugle à tout, mon ame trop blessée,
De la seule Palmis occupa ma pensée,
Lui consacra mes vœux, & ferma pour jamais
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets ;
Et que peut-on aimer, justes Dieux auprés d'elle ?
Ses beautez, ses vertus n'ont rien d'une mortelle :
Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs,
Et sa presence embrase ou trouble tous les cœurs :
Un mélange confus de loüange secretes,
De cris, d'étonnement, de plaintes inquietes ;
De soûpirs étouffez d'inutiles souhaits
Lui marquent chaque jour l'effet de ses attraits.
Si-tost qu'elle paroist tout murmure autour d'elle,
Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle,
Que de justes raisons d'enfler sa vanité ?
Cependant de son cœur la modeste fierté
Semble de ses appas ignorer la puissance,
Et jouist sans orgueil des droits de sa naissance.

AMINTAS.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis,
Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix ;
Mais de les adorer, il falloit vous deffendre,
D'un amour si fatal que pouvez-vous attendre ?

ALCIBIADE.

Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux,
Et que sçay-je, peut-estre, un trépas rigoureux ;
Car enfin malgre moy quelque éclat de ma flame
Découvrira ma feinte, & l'état de mon ame :
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
Luy le moins indulgent & le plus fier des Rois,
Trop jaloux du respect qu'on doit à sa famille,
D'un temeraire amour voudra venger sa fille ;
S'immolera ma vie, ou pour mieux me punir
De la Perse avec honte il me fera bannir ;
Je le voy, je perdray par cette ardeur funeste
L'azile le plus sur, & le seul qui me reste :
Telle est ma destinée, un autre amour jadis.
Me fist chasser de Sparte & de la Cour d'Agis ?
De mes feux pour Palmis j'avois prévû la suite,
Mes terreurs de la Cour avoient hâté ma fuitte ;
Je courus vers ces lieux, mais j'ay beau m'y cacher,
Jusques dans ses deserts Palmis vient me chercher,
Contre-elle desormais quel party dois-je prendre ?
Je ne puis fuir plus loin, & je n'ose l'attendre :
Ciel de cet embarras ne pourray-je sortir ?

SCENE IV.

ALCIBIADE, MEMNON, AMINTAS.

MEMNON.

PHarnabaze, Seigneur, vous attend pour partir.

ALCIBIADE.

Allons donc, suspendons une crainte importune,
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

OU courez-vous, Seigneur ; quoi, fuyez-vous le Roi?

ALCIBIADE.

Je ne sçai où j'en suis, Amintas laisse-moi,
Je fuis tous les objets dans ma douleur extrême,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moi-même,
Dieux j'ay revû Palmis, mon amour redoublé
Par ma foible raison ne peut être reglé :
Je ne voi plus le rang où le Ciel la fist naître,
Je ne me souviens plus qu'Artaxerce est mon maître:
Que mon honneur, mes jours sont soûmis à ses loix:
Je ne me souviens plus de ce que je lui dois ;
Je songe seulement à mon sort déplorable,
Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable,
A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel ! quel dessein? contraignez-vous Seigneur,
De ce fatal secret vous sçavez l'importance,
Souffrez plûtôt encore en gardant le silence,
Que de vous exposer à des malheurs plus grands.

ALCIBIADE.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je sens ?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste
Pour accabler un cœur la colere celeste ?
Moi qu'un sort favorable avoit accoûtumé
Aux transports les plus doux, aux plaisirs d'être aimé ;
Quel changement grands Dieux ! quel efforts pour mon ame,
J'aime plus que jamais, & tout plein de ma flâme
Je contraints mes desirs, je devore mes pleurs ;
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs ?
C'en est trop, finissons & mon trouble & mes craintes,
Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes plaintes ;
Je ne balance plus, l'Amour au desespoir
N'écoute ny conseil, ny raison ny devoir :
Eh quelle est la beauté qu'un tendre amour offense !
Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnoissance ?
Allons, redoutons moins un temeraire aveu,
Il peut m'être permis de me flater un peu.
Que dis-je malheureux, que pensay-je où m'entraîne
Lessort impetueux de mon audace vaine ?
Ah ! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté,
Toûjours bien loin de toy tes vœux t'ont emporté

Enflé de tes succés, & du bruit de ta gloire
Tu ne t'es plus connu, tes lauriers l'ont fait croire,
Qu'aprés avoir souvent humilié des Rois,
L'Univers n'avoit rien au dessus de ton choix.
La Grece ta nourri dans cette erreur fatale;
Mais dans la Perse, à moins d'une naissance égale,
Pour la fille d'un Roy tu ne peux soûpirer,
Apprens que ce defaut ne se peut reparer;
C'est une loi reçûë: ô Ciel qu'elle est injuste?
Quoy dépend-il de nous d'estre d'un sang auguste?
Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
Que la seule vertu ne doive meriter?

AMINTAS.

Dans la Grece, Seigneur, la vertû toute nuë
Par son merite seul est assez soûtenuë,
Et sans parer son nom de titres fastueux,
On est grand parmi nous quand on est vertueux:
Mais ici nos decrets, nos mœurs & nos maximes,
Perdent toute leur force, & passent pour des crimes.
Une crainte servile est le premier devoir,
Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir:
Tout tremble, tout fléchit sous la grandeur suprême,
Heureux dans ces climats qui porte un Diadême;
Ou qui peut se vanter d'estre sorty d'un sang,
Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
Cessez donc de poursuivre un projet inutile,
Ne perdez point en vain vôtre dernier azile;
Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas,
Qui luy font un tribut d'armes & de soldats:
Les Princes ses voisins, & ceux de sa famille
Ont des yeux comme vous, & brûlent pour sa
fille;

Sans doute quelqu'un d'eux s'eſt déja declaré,
Et du cœur de Palmis s'eſt peut-eſtre emparé ;
Voſtre amour fait lui ſeul les maux qui vous arrivent :
Ceſſez..... mais le Roy vient, les Princeſſes le ſuivent.

SCENE II.

ARTADAXE, PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, MEMNON, AMINTAS, AMESTRIS, BARSINE, Gardes.

ARTAXERCE.

ENfin, graces aux Dieux, nous ſommes dans Sardis,
Ma fille mille ſoins occupent mes eſprits ;
Souffrez que de ces ſoins la ſuite neceſſaire
Pour quelque temps ici vous cache voſtre pere,
Allez vous repoſer dans voſtre appartement,
Je veux entretenir Artemiſe un moment,
L'inſtruire d'un ſecret où ſon cœur s'intereſſe.

ARTEMISE.

Moy Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy Madame, & vous que l'on nous laiſſe

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTEMISE

ARTAXERCE.

VOici le jour fatal que j'ai tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-temps concert
D'emporter sur la Grece une entiere victoire
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire,
Mes soldats sont tout prests, & les vents & les eau
Semblent pour me conduire attendre mes vaisseaux
Un mouvement secret vers la Grece m'appelle,
Mais parmi tous les soins que ce jour renouvelle,
Alcibiade seul fait mon plus grand ennuy,
Prés de moy dans ma Cour vous fûtes son appuy;
C'est par raison que j'ai voulu, Madame,
Vous confier son sort, & vous ouvrir mon ame.

ARTEMISE.

Eh quoy! n'avez-vous pas assuré son destin?
Par vous de ses malheurs n'a-t'il pas vû la fin?
C'est vous qui dans ses lieux reparant sa misere.

ARTAXERCE.

Je n'ay rien fait alors que ce que j'ay dû faire,

La Perſe jouyſſoit d'une profonde paix,
Mais la guerre aujourd'hui change tous mes projets:
Sera-t'il dans ces murs l'eſpion de la Grece?
Lorſqu'elle ſentira ma fureur vengereſſe
Que j'iray l'attaquer, laiſſerai-je à Sardis
Un Grec pour lui donner mille ſecrets avis;
Ne nous aſſurons point ſur le ſanglant outrage
Dont les Atheniens ont payé ſon courage,
Nous voyons tous les cœurs que la Grece à nourris
Du ſoin de ſa grandeur ſi vivement épris,
Que bannis de ſon ſein, accablez d'injuſtices
Ils luy font chaque jour de nouveaux ſacrifices,
Trop heureux de pouvoir par tout leur ſang verſé
Servir un ſeul moment leur païs menacé.

ARTEMISE.

Ah! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure
Contre ces ſentimens ſa vertu vous raſſure,
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de ſon nom
Le mettent à couvert de ce honteux ſoupçon,
Les Grecs ne l'ont-il pas chaſſé de ſa patrie?
Il conſerve contre-eux une juſte furie;
Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus rien,
Seigneur, & ſa valeur le juſtifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah! s'il le faut avec moy le mener dans la Grece,
Ne ſentira-t'il point encor quelque tendreſſe,
A l'aſpect de ces lieux de ſa gloire témoins,
Qui furent ſi long-tems l'objet de tous ſes ſoins;
Inſenſible & fidelle à nos mortelles haines,
Verra-t'il d'un œil ſec tomber les murs d'Athenes,

Et refusera-t'il son bras victorieux,
A la Grece mourante, & mourante à ses yeux?
Ah! sans trop l'accuser d'une humeur inconstante
La haine cederoit à la pitié presente;
Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moi
Il me gêne par tout, par tout je crains sa foy;
Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Ambassa
N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade? ah! pouvez vous, Seigneur
Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'ho-
reur?
Ce Heros sur la foy de ce fameux azile
A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
Et que par vos bontez, plus heureux desormais
Il jouyroit icy d'une eternelle paix,
Quoi! la mort par vos mains lui seroit donc offerte

ARTAXERCE.

Non, je n'ay point Madame, encor conclu sa perte
Et puisque de son sort je confere avec vous,
Croyez que je luy garde un traitement plus doux;
J'estime sa valeur, sa gloire me fut chere,
Il a mille vertus que mon ame revere;
J'ay conservé sa vie, & veux même aujourd'huy
Si le sort y consent, faire encor plus pour luy;
Mais il faut que l'état, que la raison conspire
Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire,
Et que la Politique approuvant sa grandeur
Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
Si ces Ambassadeurs que la Grece m'envoye
Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proye.

La Grece cede Epheſe, & demande la paix;
Mais ſi par un refus je confonds leurs projets,
Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les preſſe,
Pour calmer ſes chagrins & l'attirer en Grece
Un homme tel que luy n'eſt pas à d'édaigner,
Il faut abſolument le perdre ou le gagner,
Vous-même concevez par la preſſante envie
Que marquent tous les Grecs de s'immoler ſa vie
Par les ſoins dont leur haine achete ſon trépas.
Combien ils craignent tous les efforts de ſon bras?

ARTEMISE.

Aux horreurs de ſon ſort dérobez donc ſa teſte,
Avec luy de la Grece achevez la conqueſte,
Contre tant d'ennemis ſûr de voſtre ſecours
Ne l'engagez-vous pas à vous ſervir toûjours?
Ira-t'il vous devant & l'honneur & la vie
De ſes perſecuteurs tenter encor l'envie,
Et ſe deshonorant par un retour ingrat
De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat:
Oüy ſi vous l'engagez à la reconnoiſſance,
Seigneur je vous répons de ſon obeïſſance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puiſque dans ma Cour
Vous m'aſſurez pour luy d'un éternel ſejour,
Rendez-luy pour jamais ce ſejour neceſſaire,
En redoublant des Grecs la haine & la colere,
Et joignez de ſi prés Alcibiade à moy,
Qu'ils ne puiſſent jamais ſe fier à ſa foy.
Pour luy vous avez pris une ſi forte eſtime,
A conſerver ſes jours tant d'ardeur vous anime:

Ah ! s'il faut sans détour m'expliquer avec vous
Je serois sûr de luy s'il étoit vostre époux,
Je ne vous prescris point encor cet hymenée,
Il pourroit seul pourtant fixer sa destinée
Faire taire les Grecs, venger tous ses malheurs,
Assûrer sa fortune, & finir mes frayeurs ;
Sur tout ne croyez point qu'icy ma politique
Immole vostre sort à la grandeur publique,
En vous faisant pour nous cet effort glorieux,
Vous ne descendrez point du rang de vos ayeux :
Vous verrez vostre époux si chery d'Artaxerce,
Qu'il sera le premier aprés moy dans la Perse,
Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
Partagera ses soins & son zele entre nous ;
Adieu je ne veux point presser vostre réponse,
Consultez à loisir ce que je vous annonce :
Je vous verray dans peu, songez qu'en vostre main
De ce fameux proscrit vous tenez le destin.

SCENE IV.

ARTEMISE, *seul.*

QUel trouble me saisit, & me rend si timide ?
Aux tendresses du Roi je demeure stupide ?
Il m'assûre un hymen où je n'osois penser,
Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer ?
Inévitable effet d'une joye impréveuë !
Transport impetueux dont mon ame est émuë,
Espoir flateur ! je cede à vos efforts puissans.

SCENE V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE.

AH! Barsine, prens part au plaisir que je sens,
Artaxerce s'appreste à couronner ma flâme,
A remplir ses desirs il exhorte mon ame,
Et me demande enfin comme un effort heureux,
De souffrir qu'il m'unisse à l'objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoy, Madame, le Roy vous propose luy-même?

ARTEMISE.

Oüy, Barsine, le Roy me donne à ce que j'aime.
Cet amour si long-tems dans mon cœur retenu,
Nourry de tant de pleurs, à toy seule connu,
Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un crime,
Peut paroître sans honte & devient legitime,
Ou plûtost il arrive au comble de ses vœux,
Au moment qu'il n'attent qu'un succés malheureux;
Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne
Barsine? mon bon-heur n'est connu de personne.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

PALMIS.

JE vous cherche, Madame, un desir curieux
Precipite mes pas & m'amene en ces lieux;
Sans offenser le Roy, me pourrez-vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, oserez-vous les fier à ma foi?

ARTAXERCE.

Madame, ces secrets ne regardent que moy:
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire,
Cependant je rougis;

PALMIS.

Qu'a t'il donc pû vous dire?

ARTEMISE.

Le Roy d'Alcibiade a reglé le destin,
Il veut que dés ce jour je luy donne la main.
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eut pû faire,

Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié :
Madame pardonnez, je vous laisse avec peine,
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne,
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.

SCENE VII.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

NOn, non, à son bon-heur je ne puis consentir.

AMESTRIS.

Ciel !

PALMIS.

Je ne pretens point vous cacher ma surprise,
Ni mes chagrins secrets sur l'hymen d'Artemise,
Dés mes plus jeunes ans soûmise à vos avis,
Je ne me repens point de les avoir suivis :
Mais je sens qu'aujourd'hui toute vostre sagesse
Aura peine à calmer la douleur qui me presse.

AMESTRIS.

Madame au nom des Dieux finissez ce discours,
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours,
Et ne m'affligez point par une confidence
Indigne de mes soins & de vostre naissance.

PALMIS.

Cependant c'eſt vous ſeule, ô ma chere Ameſtris,
Qui pouvez redonner le calme à mes eſprits,
Et par ces mêmes ſoins à qui ma douleur cede,
Suſpendre ou ſoulager l'ennui qui me poſſede.

AMESTRIS.

C'en eſt donc fait, grands Dieux, vôtre eſprit confondu.
D'un poiſon dangereux ne s'eſt point défendu;
Inſenſible au bonheur qui goûte un cœur tranquille
Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile
Pour un vil étranger la fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu ſecret ſans honte & ſans effroi.

PALMIS.

Je ne ſçai ſi l'on doit donner le nom de flâme
Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame;
Mais je ne puis ſouffrir les traits injurieux
Dont vous oſez noircir un Heros glorieux,
Pouvez-vous ignorer la gloire de ſa vie?
Ah! ce vil étranger digne objet de l'envie,
Ce banny, ce proſcrit que vous me reprochez,
Du monde entier tient ſur lui les yeux attachez;
C'eſt lui dont la valeur tant de fois couronnée
Ranima la vertu de la Grece étonnée,
Qui forçant la fortune à ſeconder ſon bras,
Vainquiſt autant de fois qu'il donna de combats;
C'eſt lui dont les regards, & dont le front auguſte
Font naître une tendreſſe auſſi prompte que juſte,

Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur
Luy seul a pû troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible ?
Lui qui dans ses devoirs paroissoit inflexible,
Qui les rempliſſoit tous sans trouble & sans regret.

PALMIS.

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret ?
Je ne vous celay point ma premiere surprise,
Je la sens réveiller par l'espoir d'Artemise,
Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur,
Et ses heureux transports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah ! que me dites-vous, quoy vôtre ame agitée
Par tant d'égards pressans ne peut estre arrestée ?
D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir ?
Et quel projet contre-elle osez-vous concevoir ?
Quoy ! vous flateriez-vous qu'un honteux hymenée,

PALMIS.

Je n'ay point oublié le rang où je suis née ;
Je sçay combien du sang l'imperieuse loy
A mis de difference entre Artemise & moy,
Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle,
Qu'à l'hymen d'un grand Roy ma naissance m'appelle,
Je le sçais. Mais ces loix & ces pompeux discours,
Contre un charme puissant sont d'un foible secours

Lors qu'on trouve un Heros d'un merite suprême,
Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même,
Qu'il paroist seul aimable & seul digne de vous,
Dans ces occasions que le penchans est doux !
Qu'un cœur en cet estat qui se fait violence
Pleure souvent l'honneur d'une illustre naissance ?

AMESTRIS.

Madame, c'en est trop, redoublez vos efforts,
Etouffez ou calmez ces indignes transports,
Je crains pour vostre gloire, & que sur vostre vie.

PALMIS.

Non, j'ose défier tous les traits de l'envie,
Plus par ces mouvemens mon cœur est combatu,
Et plus vous connoistrez ce que peut ma vertu.
Quand même ce Guerrier n'eut cherché qu'à me plaire,
Il eut receu de moi des mépris pour salaire !
Cependant, & telle est l'injustice d'un cœur
Dont l'amour en secret s'est rendu le vainqueur.
Je ne sçaurois souffrir qu'un autre ait l'avantage
D'arrêter dans ses fers ce superbe courage ;
Mais c'est trop prolonger d'inutiles discours,
Observons avec soin leur sort & leurs amours,
Puisque je perds ce cœur à qui ma fierté cede
Dieux puissans, empêchez qu'un autre le possede.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE, BARSINE.

ARTEMISE.

OUy du plus grand peril vôtre ami menacé
Ignore comme vous tout ce qui s'eſt paſſé ;
La Grece s'humilie, & par ſon ambaſſade
Nous demande aujourd'huy la mort d'Alcibiade :
Artaxerce remply des ſoins de ſa grandeur
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Eſtime ſa vertu, mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans ſon cœur un retour de tendreſſe,
Sans pouvoir démeler ſi ſes vrais interêts
Demandoient qu'à ce prix il concluſt cette paix,
Sur tout ne croyant point ſa perte legitime,
Mais des plus noirs ſoupçons malgré luy la victime
Il m'a fait voir les ſoins qui troubloient ſon repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros !

PHARNABAZE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

ARTEMISE.

Ecoutez le reſte,
Il eſt enfin ſorty de ce trouble funeſte ;
L'amour d'Alcibiade a repris le deſſus,
Et la Grece bien-toſt entendra ſes refus.
Aux horreurs de ſon ſort, aux rigueurs de l'envie,
Il dérobe à jamais une ſi belle vie ;
Mais il veut l'attacher au deſtin des Perſans,
Par des droits ſi ſacrez ; par des nœuds ſi puiſſans,
Qu'aſſurez deſormais, & contens l'un de l'autre,
Le bonheur de ſes jours ſoit fondé ſur le noſtre :
Enfin pour s'aſſurer de luy le croirez-vous ?

PHARNABAZE.

Quoi ! Madame.

ARTEMISE.

En ce jour il en fait mon époux,
Il ne m'a point pourtant preſcrit cet hymenée,
Et meſme ma réponſe encor n'eſt pas donnée ;
C'eſt vous que j'ai choiſi pour la porter au Roy,
Vous ſerez plus tranquille & plus libre que moy ;
Dites-luy que mon ame à ſes loix eſt ſoûmiſe,
Et qu'il peut à ſon gré diſpoſer d'Artemiſe.

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade icy trouve un sort glorieux !
Il l'ignore, Madame ? ah ! souffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire.

ARTEMISE.

On vient. Parler au Roi : Seigneur je me retire.

SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE, MEMNON.

ARTAXERCE.

ARtemise m'évite & s'éloigne d'icy.

PHARNABAZE.

De ses desseins par moy vous serez éclaircy,
A vos ordres, Seigneur, elle est preste à se rendre

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut lui faire entendre
Quels bien-faits, quels honneurs l'attendent en ces lieux,
J'ai caché mes soupçons & son sort à vos yeux,

Pharnabaze, j'ai craint voſtre amitié fidelle,
Et je n'ai pas voulu commettre voſtre zele
Avec les interêts d'un amy tel que lui ;
Mais enfin ſes malheurs finiront aujourd'huy,
J'eſpere que charmé du prix dont je l'honore,
Il ſera le premier à paſſer le Boſphore,
Et qu'au bruit de ſon nom tous les Grecs étonnez
Livreront aux Perſans leurs Ports abandonnez ;
Mais cependant parlez, vous avez vû l'armée,
A remplir mes deſirs paroit-elle animée ?

PHARNABAZE.

Inſtruite de l'approche & des vœux de ſon Roy,
Elle n'épargne rien pour lui prouver ſa foy,
Déja châque ſoldat s'applaudit & s'empreſſe
De redoubler encor ſa force & ſon adreſſe ;
On voit au gré des vents voler les étendars,
Le fer étincellant brille de toutes parts,
Sans attendre des Chefs l'ordre ny la menace,
Chacun cherche ſon rang, le déméle & s'y place
Parmy tant de guerriers nés ſous tant de climats,
Il n'eſt ſoupçons jaloux, trahiſons ny debats,
Oppoſez dans leurs mœurs, ils ſemblent ne plus l'eſtre
Pour repondre encor mieux à l'eſpoir de leur maître,
Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mémes deſirs & mêmes ſentimens,
Et d'inſtant en inſtant chacun d'eux renouvelle
Le ſerment de voler où ſon Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous verſez dans mon cœur les plaiſirs les plus doux,
J'irai dans un moment, mais on vient, laiſſez-nous.

SCENE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE,

ARTAXERCE.

APprochez, il eſt temps de finir l'un & l'autre
Les importuns ſoupçons de mon cœur & du voſtre,
Oublions les raiſons qui vous firent quitter
Des lieux ou tout ſembloit vous devoir arreſter,
Je ne m'attendois pas de vous voir diſparoître
Dans un tems.... mais enfin vous en eſtiez le maître
Par voſtre éloignement vous n'aurez rien perdu,
Reprenez prés de moy le rang qui vous eſt dû.

ALCIBIADE.

Ah! puis-je:

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle,
Il ne faut que vos ſoins, vos conſeils, voſtre zele;
Enfin j'en ai beſoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joints vos intereſts:
Vous ſçavez qu'en ces lieux une nombreuſe armée
Sous moy depuis long-temps à vaincre accoûtumée
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne ſçait de quel ſang ſes traits doivent rougir:

C'eſt du ſang de la Grece. Ouy, c'eſt voſtre patrie
Qui doit de cette armée éprouver la furie,
Les Grecs vous ont banny, nous ſommes outragez,
Mais j'oſe me flater que nous ſeront vangez.

ALCIBIADE.

Rien ne peut reſiſter à l'effort de vos armes,
Toute l'Europe en tremble, & la Grece en alarmes.
Croit déja ;

ARTAXERCE.

Finiſſez un diſcours trop flateur,
Et ne préſumez pas que plein de ma grandeur
Ebloüy de l'éclat de cet Empire immenſe,
Dont cent peuples divers compoſent la puiſſance,
Je penſe ſans peril dompter des ennemis
Que tant d'illuſtres Rois n'ont jamais vû ſoûmis ;
Ainſi ſans me flâter avec toute la terre,
Parlez ? comment faut-il conduire cette guerre ?
Quel ſuccés croyez-vous que j'en doive eſperer ?
En quels lieux, en quel tems, par où faut-il entrer ?

ALCIBIADE.

Puiſque vous l'ordonnez, & que ſans vous déplaire,
Puiſſant Roy deſormais je ne puis plus me taire,
Je parleray du moins avec la liberté
D'un Grec qui ne doit point cacher la verité !
Vous allez attaquer des peuples indomptables
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne content pour rien les caprices du ſort,
Toûjours certains de vaincre ou de braver la mort ;

Des peuples élevez dés leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obeïſſance,
Qui pour braver la honte & le joug étranger
Chercheront à l'envy la gloire & le danger,
Tout voſtre or ne ſçauroit y faire un infidelle,
Nés tous pour la patrie, & pleins du même zele;
Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
Deffendre conſtamment leurs païs & leurs loix;
Sur tout ne croyez pas pour vous faire un paſſage
Choiſir quelqu'endroit foible en prendre l'avantage;
Les Grecs ſur leur valeur fondant tout leur eſpoir,
De l'aſſiette des lieux n'oſent ſe prevaloir,
Tout eſt égal pour eux. Quand le peril commence,
Ils volent vers l'endroit où l'ennemy s'avance;
De leur ſeule vertu juſqu'au Bout ſoûtenus,
Toûjours fiers, toûjours preſts, & jamais prevenus;
Ce n'eſt pas tout encore. Ah! ſi dans ces contrées
Par de ſi vaſtes mers des voſtres ſeparées,
Affoibly de ſoldats & privé de ſecours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,
Soûtiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante;
Ils ont terny l'éclat de cet Empire heureux,
Darius & Xerxes ont-ils rien pû contre-eux?
L'un vit à Marathon éclater ſa foibleſſe,
Les ſeuls Atheniens y vangerent la Grece;
Xerces qui le ſuivit dépeupla ſes Etats,
Il fit gemir les mers du poids de ſes ſoldats,
Des monts des plus affreux il perça les barrieres,
Et ſon immenſe Camp fit tarir les rivieres.
Que produiſit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaiſſeaux qu'il tira de ces lieux?
Trois cens Grecs retranchez au pas de Termopiles;
Rendirent en un jour ſes efforts inutiles.

Et les Atheniens aimerent mieux cent fois
Abandonner leurs murs, que d'attendre ſes loix ?
J'ignore le ſuccés que le Ciel vous deſtine ;
Mais, Seigneur, regardez Platée & Salemine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre diſcours,
Cependant ſans chagrin j'en ay permis le cours :
Vous honorez les Grecs d'une trop haute eſtime,
De ma juſte colere ils ſeront la victime ;
Non que je les mépriſe, & veüille me cacher,
Que la pure vertu chez eux ſe doit chercher ;
Mais il eſt chez ces Grecs des brigues & des haines,
Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes ;
Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins, & leurs ports,
Ils viendront avec joye appuyer mes efforts,
Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
Et les faire ſous moy ſuccomber les premieres ;
D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puiſſent m'arreſter ?
Si jadis à Xerxes on les vit reſiſter ;
Ils avoient Themiſtocle, ils avoient Miltiade,
Plus que tous ces guerriers j'ay craint Alcibiade ;
Mais il eſt parmy nous, & ces peuples ingrats
Ont engagé ſon cœur à me preſter ſon bras ;
Ouy j'attens de vous cette illuſtre conqueſte,
Ah ! lorſque mes ſoldats vous verront à leur teſte,
Que n'oſeront-ils point ſous un Chef tel que vous ?
Vangez donc voſtre exil en ſervant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moy, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy vous-même; il eſt temps que la Grece
Reſſente par vos mains ma fureur vangereſſe,
N'allez point m'oppoſer par un ſubtil detour
Que ce païs ingrat vous a donné le jour,
Qu'il eſt toûjours honteux d'accabler ſa patrie;
Enfin ſouvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plûtoſt qu'il commande, & c'eſt aſſez pour vous;
Mais pour vous engager par des moyens plus doux
Avant que de tenter cette grande entrepriſe
Je vous offre le cœur & la main d'Artemiſe,
Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer,
J'ay fait ce choix, ſon cœur l'a daigné confirmer,
Epouſez-là. Voyez quel honneur vous prepare
Malgré les Grecs jaloux une faveur ſi rare,
Hâſtez-vous d'y répondre, allez ſur nos Autels
Pour témoin de vos feux prenant les immortels
Jurer en même temps la perte de la Grece,
Confondre des ſermens de haine & de tendreſſe,
Et ſans vous arreſter à de communs ſuccés
Portez voſtre valeur plus loin que mes ſouhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoy, la politique & la ſaine prudence
Peuvent-elles ſouffrir qu'un Grec....

ARTAXERCE.

Ouy ma vangeance
Ne peut eſtre remiſe en de meilleurs mains
Qu'en celles d'un Guerrier que mille affreux dédains

Mille sanglants affronts ont chassé de la Grece ;
Mais je vois dans vos yeux des marques de tristesse,
Vous recevez mes dons avec tant de froideur ?

ALCIBIADE.

Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur ?

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien ? quel trouble ?

ALCIBIADE.

Mon silence,
Seigneur vous dit assez tout ce que mon cœur pense,
De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler ?
Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler,
Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime,
La Princesse Artemise en seroit la victime,
Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux
Liât mon sort funeste à ses jours glorieux,
Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la demandent,
Ne luy derobez point les honneurs qui l'attendent,
Et ne la forcez pas par une austere loy
D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roy.
Ce seroit trop, Seigneur, je dois encor vous dire
Que pour la dignité de cet auguste Empire
Ce sont des Chefs Persans qui traversant les mers
Doivent perdre les Grecs ou les charger de fers :
Choisissant pour les vaincre une main étrangere,
Vous honorez la Grece & la rendez plus fiere,
Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
Qu'il vous falût un Grec, Seigneur, pour la punir,

t qu'elle auroit joüy d'une gloire immortelle
i l'un de ſes enfans n'eût conſpiré contre-elle ?

ARTAXERCE.

oibles déguiſemens, impuiſſantes raiſons !
e ſens pluſque jamais renaître mes ſoupçons,
'e ſçais ce qu'il faut croire, & toute voſtre adreſſe
Ne ſçauroit me cacher voſtre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, eh bien je ne le cele pas,
J'aurois peine contre-elle à vous offrir mon bras,
Pouvez-vous condamner un amour legitime
Qu'un inſtinct noble & ſaint dans tous nos cœurs imprime ?

ARTAXERCE.

Mais vous ſouvenez-vous qu'abandonné, proſcrit,
Enfin c'eſt par moy ſeul qu'Alcibiade vit ?

ALCIBIADE.

Oüy je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laiſſe,
Ce ſouvenir m'occupe & m'anime ſans ceſſe,
Et j'atteſte les Dieux que mes vœux les plus doux
Seroient que tout mon Sang fuſt repandu pour vous ;
Mais Seigneur voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien perfide,
Je connois ta penſée & le ſoin qui te guide,

C'en est fait. Indigné de tes lâches refus
A proteger tes jours rien ne m'engage plus ;
Apprends donc que les Grecs me demandent ta teste
Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conqueste,
Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas,
Prests à tout m'accorder pour hâster ton trépas,
Aux yeux de l'univers tu seras leur victime,
Je pourrois dans leurs mains te remettre sans crime ;
Cependant fuy leurs coups, sauve-toy malheureux,
Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux ;
Mais graces au destin tu vois toute la terre
Attachée à te faire une mortelle guerre,
Entouré d'ennemis & de persecuteurs
Si tu sors de mes mains tu tombe dans les leurs,
Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage,
Ingrat, dans ce moment rappelle ton courage,
Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moy,
Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toy.

SCENE IV.

ALCIBIADE, *seul.*

QU'a-t'il dit ! qu'ay-je fait, & quelle est ma disgrace ?
Justes Dieux ! quel peril, quel destin me menace ?
Helas ! qui l'auroit crû qu'aprés tous mes malheurs
La Grece encor sur moy déployât ses fureur ?
Où fuïr ? De tous costez la fuite est inutile,
Et pour moy desormais je vois au lieu d'azile.

ar tout des ennemis, par tout des envieux,
h ! puisqu'il faut perir perissons en ces lieux,
e ne tenteray point une retraite vaine,
Déja mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me suit,
Je n'avois pas prévû qu'un châtiment severe
Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire,
Je me flatois, toûjours qu'il me seroit permis
De vivre ici caché, d'y penser à Palmis,
Cette foible douceur par le sort m'est ravie,
Avec quel soin funeste il termine ma vie,
En me donnant la mort sa barbare fureur
La presente à mes yeux dans toute son horreur,
Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence,
Je meurs pour mon païs qui poursuit mon trépas
Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.

SCENE V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'avez-vous fait, Seigneur ! quel est vostre caprice ?
De la rage des Grecs vous rendez-vous complice ;
Pourquoy pas des refus offensez-vous le Roy ?
Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroy,

Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere,
Dieux! à quoy penſiez-vous?

ALCIBIADE.

Eh que pouvois-je faire
Je ne m'attendois pas à recevoir la mort;
Mais quand j'aurois prévû la rigueur de mon ſort,
Eſclave malheureux d'une injuſte puiſſance
Aurois-je ſur la Grece exercé ma vengeance,
Et conduiſant les coups qui lui ſont deſtinez,
Moy-même ravagé ſes climats fortunez;
Voilà ce que j'ay craint, ce que ma prévoyance
Fit l'objet d'une ſage & juſte défiance,
Voilà ce qui m'avoit banni de voſtre Cour,
Et lorſque par vos ſoins avancé chaque jour
Accablé de faveurs je vis toute la Perſe
Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce,
Je prévis que pour prix de ſes rares bien-faits
On voudroit m'engager à d'injuſtes projets,
Que contre ma patrie irritant mes caprices
On pretendroit de moy de criminels ſervices,
Non, on ne dira point dans la poſterité
Que la Grece par moy perdit ſa liberté,

PHARNABAZE.

Mais faloit-il, Seigneur, pour cette ingrate Grece
Accabler de mépris une illuſtre Princeſſe?
Ah! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager.

ALCIBIADE.

Quoy Pharnabaze encor conſpire à m'affliger?

Seigneur depuis long-temps vous devez me connoître,
J'ay fait ce que j'ay pû, le Ciel le sçait. Peut-estre
Si je vous découvrois mes déplaisirs secrets
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets:
Mais, allez, laissez-moy. Vostre pitié m'accable,
C'est trop s'interesser au sort d'un miserable,
Chargé de tant de haine & du courroux du Roy
C'est faire mal sa Cour que de parler pour moy,
Adieu. Que pour jamais ce moment nous separe,
Je vais attendre seul la mort qu'on me prepare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennuy
Et s'il se peut sauvons ce Heros malgré lui.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE.

MADAME c'en est fait. Qu'il vive ou qu'il periſſe,
Que de ſon ſang aux Grecs on faſſe un ſacrifice ;
Je ne m'informe plus de l'état de ſon ſort,
Je verray d'un même œil ou ſa vie ou ſa mort.

PALMIS.

Je voy malgré vos ſoins qu'en ſecret agitée,
Vous ſentez les tranſports d'une Amante irritée,
L'indifference enfin que vous me faites voir
Eſt l'infaillible effet d'un mortel deſeſpoir,
Que dis-je, de vos yeux le trouble vous accuſe.

ARTEMISE.

Eh bien, Madame, il faut que je vous deſabuſe,

Pour rétablir ma gloire & finir voſtre erreur
Des Ambaſſadeurs Grecs j'appuiray la fureur,
Ils arrivent, le Roy s'appreſte à les entendre,
Je vais luy faire voir le party qu'il doit prendre,
Je vais le diſpoſer à ſervir leurs deſſeins,
A livrer la victime à leurs barbares mains,
A voir perir l'ingrat que j'ay ſauvé moy-même,
Madame, aprés cela croirez-vous que je l'aime?

PALMIS.

Vous ne l'aimez donc plus? mais vous l'avez aimé,
Ce penchant par vos ſoins nous fut trop confirmé;
Pourrez-vous ſans fremir vous faire une victime
D'un cœur qui vous parut digne de voſtre eſtime?
Pour moy, vous le ſçavez, inſenſible à l'amour
Mon cœur eſt libre encor, mais s'il aimoit un jour,
Quelque injuſte que fut l'autheur de mes alarmes,
Je ſens que contre luy je n'aurois que des larmes,
Quand il me haïroit je l'aimerois toûjours,
Dans ſes moindres perils ardente à ſon ſecours
J'y veillerois ſans ceſſe, & ma plus chere envie
Seroit de le ſauver aux dépens de ma vie:
Ah! quand vers quelque objet on a porté ſes vœux
Eſt-il rien de plus bas que d'éteindre ſes feux?
Mais qu'il eſt peu d'amours longues & violantes?
Sur tout que l'on voit peu de ces femmes conſtantes,
Qui juſques au tombeau fideles à leur choix,
N'ont aimé, n'ont brûlé, ne l'ont dit qu'une fois,
Madame écartez-vous de la route commune,
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune,
Ne vous aſſurez point ſur un dépit trompeur,
Et craignez un retour mortel à voſtre cœur.

ARTEMISE.

Non, non, je ne crains point ce retour de tendreſſe
Des infidelles cœurs cruelle vangereſſe !
Lors qu'à ce Grec enfin j'ay conſervé le jour,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour,
Du bruit de ſa vertu mon ame fut ſeduite,
De ſes perſecuteurs j'arreſtay la pourſuite,
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appuy,
Je prodiguay mes ſoins. J'ay fait plus aujourd'hui.
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
J'ay preſque de mon ſang oublié la nobleſſe,
Je n'ay pas dedaigné de l'unir à mon ſort,
Le Roy l'a ſçû, c'eſtoit un aſſez grand effort ;
Mais aprés ſon refus à luy ſeul trop funeſte,
La ſeule indifference eſt tout ce qui me reſte,
De ſes perils mon cœur ne ſent aucun effroy,
Et croit que la colere eſt indigne de moy,
Pour vous convaincre mieux de tout ce que je penſe
Je voudrois que ſoigneux d'expier ſon offenſe
Prodigue de ſoûpirs, de pleurs & de ſermens
Il vint me conſacrer ſes vœux, tous ſes momens.
Je voudrois qu'inſpiré par l'amour le plus tendre ;
Mais il vient, que veut-il ? quel party dois-je prendre ?
Daignez nous écouter, & par cet entretien,
Madame, connoiſſez & ſon cœur & le mien.

SCENE II.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

QUe voy-je juſte Ciel ! que faut-il que je faſſe ?
Où m'avez-vous conduit -

PHARNABAZE.

Obtenez voſtre grace,
N'épargnez ny ſoûpirs, ny prieres, ny pleurs,
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.

SCENE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, AMESTRIS, BARSINE,

ALCIBIADE.

IL fuit, dans quel eſtat cette fuite me laiſſe ;
Parlons, puiſqu'il le faut, ſurmontons ma foi-
bleſſe

Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je ſçay que voſtre cœur m'a déja condamné,
Que brulant contre moy d'une vive colere,
A peine tout mon ſang vous pourroit ſatisfaire ;
Mais ſi pour un moment voſtre eſprit adoucy
Sur tout ce que j'ay fait vouloit eſtre éclaircy,
S'il pouvoit ſans chagrin conſentir à m'entendre ;
Peut-eſtre par mes ſoins :

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendr
J'aurois trop de regret ſi ma lâche bonté
Un ſeul moment encor vous avoit écouté,
Pour un indigne cœur ce ſeroit trop de gloire,
De vos égaremens j'ay perdu la memoire,
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus ſouvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir ;
Vous ne verrez en moy ni fureur ni foibleſſe,
Mais cependant ſongez au peril qui vous preſſe ;
Les Ambaſſadeurs Grecs dans ce même moment
Pourſuivre voſtre mort avec empreſſement,
Tout ſeconde aujourd'huy leur cruelle entrepriſe,
Et vous avez perdu le ſecours d'Artemiſe :
Adieu.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté, j'ai dû la pressentir ;
Mais Palmis suit ses pas, & je la voi sortir.
Avec le même honneur vous me voyez, Madame :
Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans vôtre ame ?
Ne verrai-je personne en ces momens affreux
Prendre quelque interêt au sort d'un malheureux?

PALMIS.

Que me demandez-vous, que pouvez-vous attendre
D'une foible pitié qui ne peut vous défendre :
Artemise & le Roi brûlent d'un fier courroux,
Contre eux, vous le sçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non, vous ne pouvez rien contre elle, & contre un pere,
Moi-même je ne puis condamner leur colere ;
Elle est juste, Madame, & bien-tôt l'Univers
Apprenant quels honneurs ici m'étoient offerts,
Qu'il n'a tenu qu'en moi d'en jouïr & de vivre
Approuvera la mort où ce refus me livre ;

Mais aussi l'Univers instruit de mon secret,
Honoreroit mon sort d'un éternel regret,
S'il sçavoit qu'insensible aux soûpirs d'Artemise
D'une plus noble ardeur mon ame étoit épriſe,
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs mains
Pour attirer lui seul tous les vœux des humains,
Qui confond d'un regard la raison, la prudence
Que tant d'infortunez aiment sans esperance
Me contraint de mourir pour ses divins appas.
Madame en cét état ne me plaignez-vous pas?
Vous détournez vos yeux, je commence à com
prendre
Que vous feignez encor de ne me point entendre,
D'un criminel amour vôtre cœur irrité
Cherche à pouvoir douter de ma temerité:
Non, non, n'en doutez point, j'oſe le dire encore,
Alcibiade meurt parce qu'il vous adore,
Et de ſes ennemis ne craint plus le courroux,
Puiſqu'au moins vous ſçavez qu'il s'immole pou
vous;
Je prevoi quelle horreur va fondre ſur ma tête,
Je voi qu'à m'accabler vôtre bouche s'apprête;
Mais attendez, Madame, & pour quelques momen
Daignez ſuſpendre encor vos premiers ſentimens.
Portez du moins vos yeux ſur toute ma conduite,
Forcé de vous aimer je m'impoſai la fuite,
Je m'éloignai du Roi, j'abandonnai la Cour,
Trop content pour tout bien d'emporter mo
amour,
Vous venez, je vous voi, je ne puis plus me taire;
De mon bizarre ſort j'explique le miſtere;
Mais je ne parle, helas, par un dernier effort
Que dans le même inſtant où je cours à la mort,
Où je n'ai plus d'eſpoir, où rien ne peut défendre

Ce sang infortuné que les Grecs vont répandre,
Je vous le sacrifie avec la même ardeur,
Dont les autres amans recherchent leur bonheur,
Mon cœur en vous aimant n'eût jamais d'autre envie,
Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

PALMIS.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu,
Quel discours ? quelle audace ? ai-je bien entendu ?
Un banni de la Grece à mes yeux se declare ?
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ?
Et sans aucun égard trahissant ma bonté
Abuse lâchement de ma credulité ?
Comment pretendez-vous expier cette offense ?
Un autre avec éclat marqueroit sa vengeance,
Mais un juste mépris vous en punira mieux,
C'est une peine duë aux cœurs audacieux ;
Il me suffit des maux où le destin vous livre,
Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre :
Allez donc, étouffez des soûpirs indiscrets,
Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non, j'atteste des Dieux la grandeur souveraine
Que vous ne verrez plus cét objet qui vous gêne ;
Il faut vous le cacher, je vais prendre ce soin
Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus loin,
Je ne vous parle plus de ma funeste flamme ;
C'en est fait, cependant souvenez-vous Madame,
Que si dans mes ayeux je ne voi point de Rois.
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits :
Que si pour vous aimer il faut une Couronne
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne,

Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main
Je ne doi point rougir des fautes du destin ;
Je vous laisse, il est tems de remplir vôtre attente,
Jamais ma passion ne fut si violente ;
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris
Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mépris.

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'Admire cet effort, il me charme Madame,
Achevez, triomphez d'une honteuse flâme ;
Mais quoi vous soûpirez, faut-il vous attendrir.

PALMIS.

Alcibiade helas ! me quitte & va mourir :
O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare,
Que de maux, que de pleurs la rigueur me prepare,
Qu'il m'en coûtera cher d'avoir crû ma fierté ?
Mais n'ai-je pas trop loin pousse la cruauté ?
Injuste que je suis ! ma bouche desesperé
Un cœur que l'amour même a choisi pour me plaire,
Quand le mien s'aplaudit & triomphe en secret,
Je feins de m'offencer de l'aveu qu'on me fait,
Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,

La peur de me trahir me rend plus inhumaine,
C'est à vos seuls conseils trop barbare Amestris,
qu'Alcibiade doit un si funeste prix,
Sans vos cruels avis, loin de vôtre presence
J'aurois eu moins de force & moins de violence,
Avez-vous remarqué lorsque je lui parlois,
Quel desespoir? Mais quoi si je le rapellois?
Si par des mots plus doux je lui faisois comprendre....

AMESTRIS.

Madame....

PALMIS.

Laissez-moi, je ne veux rien entendre;
Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
Je veux de ce Heros prevenir le malheur;
Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste,
Sauvons-le, s'il se peut, qu'il apprenne du moins
Par mes tristes soûpirs, par mes plus tendres soins,
Qu'en le desesperant je m'immole moi-même,
Qu'enfin s'il meurt pour moi, s'il m'adore je l'aime,
Pensez-vous qu'un amour que soûtient la vertu,
Avec tant de rigueur doive être combatu,
Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime
Puisse être avec raison regardé comme un crime,
Ah! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
Qu'il seroit glorieux s'il étoit eternel.
Si ....

SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS, PHARNABAZE

PHARNABAZE.

Daignez pardonner à l'ardeur qui m'enflâme
Je cherche Alcibiade, il eſt ſorti Madame,
Quel chemin a-t'il pris ? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne ſçai, mais quel trouble éclate dans vos yeux
Pourquoy le cherchez-vous ? enfin de quelle crainte,
De quel frémiſſement vôtre ame eſt-elle atteinte ?

PHARNABAZE.

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roi
Aux Ambaſſadeurs Grecs vient de donner ſa Foi,
Il vient de leur livrer le ſang qu'ils lui demandent,
Prêts à le verſer leurs mains déja l'attendent :
Ces cruels ennemis par tout vont le chercher,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher,
Juſques dans ce Palais, ſans attentat, ſans crime,
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime ;
Madame, c'en eſt fait.

PALMIS.

Ah ! courons le trouver ?
Suivez-moi, Pharnabaze, il faut....

PHARNABAZE.

Quoi !

PALMIS.

Le sauver.

PHARNABAZE.

Vous le sauver Madame ? ô Ciel.

PALMIS.

C'est trop attendre,
Craignez-vous avec moi d'oser trop entreprendre ?
L'abandonnez-vous à ces Grecs furieux ?

PHARNABAZE.

Moi, Madame, ah ! plûtôt que j'expire à vos yeux.

PALMIS.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime,
Regarde qui voudra mon dessein comme un crime
Si je puis arracher ce Heros du trépas,
De mon empressement je ne rougirai pas.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*

NE pourrai-je assouvir la fureur qui
m'entraîne ?
Je cours de tous côtez, & ma recher-
che est vaine :
Où sont-ils les cruels contre moi
conjurez,
Ces Grecs, ces traîtres Grecs de mon sang alte-
rez ?
On dit que dans ces lieux leur troupe divisée
A me donner la mort est enfin disposée,
Que d'une ardeur égale on les voit me chercher
Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me ca-
cher,
Mon desespoir répond à leur impatience,
Les traîtres pourront-ils soûtenir ma presence ?
Et sera-t'il quelqu'un parmi ces inhumains,
Qui ne tienne la vie où l'honneur de mes mains,
Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage,
Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?

Quels degrez, quels chemins m'ont conduit à la mort ?
Juſtes Dieux ! de quels traits marquâtes-vous mon ſort ?
Quelle diverſité de bon-heur, d'infortune ?
De pleine confiance, ou de crainte importune ?
Tantôt comblé d'honneur, & par tout adoré,
Tantôt chargé de honte, & par tout abhorré
Jadis de tous les Grecs le Demon tutelaire,
Aujourd'hui triſte objet de toute leur colere.
Mais, que dis-je, hai, mépriſé de Palmis,
Dont j'ai craint les dédains plus que mes ennemis,
Qui croira que du Ciel l'arrêt irrevocable,
Ait fait pour un ſeul homme un ſort ſi peu ſemblable ?
Mais que veut Amintas ?

SCENE II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

JE vous trouve en ces lieux,
Je vous revois enfin, j'en rends grace aux Dieux,
Nous vous cherchions, Seigneur, avec un ſoin extrême,
Pharnabaze me ſuit, & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'entens-je : ah Ciel !

AMINTAS.

Seigneur-dans un moment,
Vos yeux feront témoins de son empressement ;
Mais la voici.

SCENE III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHARNABAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer vôtre vie,
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie,
Cét ami genereux s'interesse pour vous,
Jusqu'à braver du Roi l'inflexible courroux,
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire ?
Adieu fuyez, Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moi fuïr ? ah ! je ne puis pour de malheureux jours
D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
Laissez-moi prés de vous malgré le sort contraire
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere,
Quel transport impreveu succede à mon effroi ?
Je puis vous voir sans crime ; ah ! c'en est trop pour moi ?

PALMIS.

Obeïssez, craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cét ordre m'eſt ſacré, Madame je l'adore;
Mais ne preſſez plus, c'eſt un ſecours trop vain
Qui pourroit de ma fuite aſſurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moi, Seigneur, je le puis du moins pour cét ouvrage,
Quels que ſoient mes perils, j'ai tout mis en uſage,
Déja ſur le Pactole un vaiſſeau preparé,
Vous offre ſur les eaux un chemin aſſuré,
Confiez vôtre vie au vent qui vous appelle,
Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle
Sans chercher un axile auprés d'un autre Roi,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foi,
Cachez-leur vôtre ſort, nos ſoins dans vôtre abſence
Agiront prés du Roi, prendront vôtre défence,
Et peut-être qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
Vous ſçavez vers le Port une ſecrette iſſuë
Dont la route à vos Grecs n'eſt pas encore connuë,
Je vais vous devancer, vous ſuivi d'Amintas,
Secondez mon projet, & marchez ſur mes pas,
Ne vous étonnez point ſi l'on vient vous ſurprendre,
Vous me verrez bien-tôt voler pour vous défendre.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS, AMINTAS.

ALCIBIADE.

ARrêtez, il me laisse, ami trop genereux,
Pourquoi vous chargez-vous du sort d'un malheureux?
Madame, permettez que je désobéïsse,
Voulez-vous que pour moi Pharnabaze perisse,
Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang?
Ah? puissai-je plûtôt voir couler tout mon sang?
Aussi bien pensez-vous que je puisse survivre
A l'absence mortelle où la fuite me livre?
A souffrir le trépas mon cœur s'est preparé,
Mais, Madame, ce cœur triste, desesperé
Ne peut porter ailleurs le feu qui le devore,
Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore?
Que sans cesse vers vous tous mes vœux emportez.

PALMIS.

Finissez ce Discours. On vous attend: Partez,
Contraignez un amour qu'il faut que je deteste,
Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste.
Ma gloire m'en prescrit l'indispensable Loi,
Artaxerce est mon pere, & vous n'êtes pas Roi;
Ce vous doit être assez dans ce moment terrible
De voir qu'à vos perils je me montre sensible;

Je vous dirai bien plus, pour flater vos douleurs.
L'état où vous voi me coûtera des pleurs,
Et malgré les efforts de ma gloire offensée,
J'en garderai long-tems la funeste pensée.

ALCIBIADE.

Madame,

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez,
Ne me repliquez point, fuyez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Hélas!

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel prens-en soin! où me vois-je reduite!
Je ne puis partager les perils de sa fuite,
Cruel devoir! je suis tels ordres absolus.
Magnanime Heros je ne te verrai plus;
Tu cours au gré du sort des flots & de Neptune,
Trainer l'affreux débris d'une illustre fortune,
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moi,
Je te jure du moins de ne penser qu'à toi,

Fatigué de la Cour du plus grand Roi du monde
Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde,
Mes soûpirs enflammez aprés toi vont voler
Jusqu'à l'heureux instant, ou prompte à m'acabler
Une mort favorable à mes desirs offerte
Arrêtera les pleurs que je donne à ta perte.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE *à Barsine.*

JE la voi, penetrons les secrets de son cœur,
Puis-je vous demander quelle injuste douleur,
Quel transport imprevû, quelles vives alarmes
Madame, de vos yeux ont fait couler des larmes ?
Fille du plus puissant, du plus juste des Rois,
Cent Monarques jaloux attendent vôtre choix;
Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere,
Une superbe Cour vous sert & vous revere,
Quand tout conspire ensemble à vos vœux les plus doux,
Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous ?

PALMIS.

Madame, je n'ai point de sujet de tristesse.

ARTEMISE.

Pourquoi me cachez-vous la douleur qui vous presse ?

Jusques à ce moment vous ne me celez rien,
Et l'amitié joignoit vôtre sort & le mien ;
Aujourd'hui de vos pleurs vous faites un mistere,
Je ne vous presse plus, c'est à moi de me taire ;
Mais, Madame, souffrez que j'ose m'informer
D'un proscrit dont le sort peut encor m'allarmer ?
Tantôt quand je l'ai fui vous êtes demeurée,
Comment vous êtes-vous d'avec lui separée ?
Quels étoient ses discours ? A-t'il justifié
Les criminels refus qui l'ont sacrifié ?
On dit même qu'ici vous venez de l'entendre ;
Vous vous troublez : Voila ce que je veux apprendre,
Et sans chercher encor de nouvelles raisons
Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soupçons.
De l'orgueil de mon sang reprenons les maximes,
D'un perfide Etranger punissant tous les crimes :
C'en est un que la mort ne sçauroit reparer,
D'avoir pû sans amour me faire soûpirer,
Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre ?
C'est pour mes interêts qu'il doit cesser de vivre ;
Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
D'un pere justement irrité contre vous.

PALMIS.

Moi, Madame,

ARTEMISE.

Comment, O Ciel que vai-je faire ?
Quoi donc en un moment à moi-même contraire
Je vais perdre un Heros que j'ai tant protegé
De tant d'autres malheurs par le sort affligé ?
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine,

S'ils n'ont pû resister au penchant de leur cœur ;
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoi qu'un fol amour encor me persuade,
M'étoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin foible Artemise, voi
Quel opprobre à jamais va rejallir sur toi ?
Hier encor tes jours couloient dans l'innocence,
Ton cœur ne connoissoit ni courroux ni vengeance,
Tu n'aurois pû former sans tressaillir d'horreur
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur,
Regarde où te conduit l'ardeur d'être vangée,
Malheureuse, & combien un jour seul ta changée ?
Madame pardonnez à mon égarement,
Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment :
Et toi perfide amour qu'à jamais je te deteste,
Terrible passion, penchant vraiment funeste !
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison
Pour bannir la vertu, pour troubler la raison ?
Laisse-moi. Je reprends l'empire de mon ame ;
Si j'ay pû m'égarer par une indigne flâme,
Je montrerai bien-tôt par des soins éclatans
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-tems.

SCENE VII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE *à Artemise.*

J'Ai prononcé, Madame, & vous ſerez vangée
A punir un ingrat ma gloire eſt engagée,
Ma pitié deſormais ne ſçauroit l'épargner
Sans rompre le traité que je viens de ſigner,
Ce jour éclairera cette mort legitime,
Les Grecs impatiens pourſuivent leur victime,
Et dans ces mêmes lieux témoins de ſes mépris
Cet infidele cœur en recevra le prix,
Son adreſſe ne peut le cacher à leur vûë,
Ici de tous côtez leur troupe eſt répanduë,
Il n'eſt point de paſſage, il n'eſt point de détour
Que leurs yeux irritez n'obſervent tour à tour.
Jamais contre un tyran des peuples en furie
N'ont montré tant de haine, & tant de barbarie,
Que contre ce proſcrit autrefois leur appui,
Ces mortels ennemis en font voir aujourd'hui:
Mais quoi vous fremiſſez, craignez-vous de m'entendre?

ARTEMISE.

Au prix de tout mon ſang je voudrois le defendre,

Oüi, Seigneur, revoquez un ordre trop cruel,
Sauvez Alcibiade, il n'eſt point criminel,
Vous apprendrez un jour toute ſa deſtinée,
Elle eſt n'en doutez point, aſſez infortunée
Pour meriter de vous un reſte de pitié,
Au nom de mes Ayeux, & de vôtre amitié,
Hâtez-vous & des Grecs prenez la vengeance.

ARTAXERCE.

O Ciel; de ce diſcours que faut-il que je penſe?
J'ai crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
Cependant je n'y voi que les plus tendres pleurs.
Un banni de la Grece oſe braver la Perſe,
Il mépriſe les dons, l'amitié d'Artaxerce,
Il refuſe la main que vous lui preſentez,
Et pour ſes jours encor vous vous inquietez?
Quel mouvement ſecret, quelle force invincible
A tant d'affronts reçûs peut vous rendre inſenſible?
Avez-vous oublié l'orgueil de vôtre ſang?
Mais quoi tous mes efforts, tant de raiſons preſſantes
Contre un lâche ennemi deviennent impuiſſantes?

SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

MEMNON.

SEigneur, Alcibiade attend prés de ces lieux,
Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entends-je ? juſtes Dieux,
Qu'il entre.. Que mon ame eſt ici combatuë !
Puis-je ? Mais quel objet ſe preſente à ma veuë ?

SCENE IX.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PALMIS ARTEMISE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

ALCIBIADE.

LAaissez-moi, Pharnabaze, en vain vous me priez,
Je veux voir Artaxerce, & mourir à ses pieds,
Ah ! Seigneur, vous voyez au gré de vôtre envie
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie,
Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué,
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage,
Le fidelé Amintas victime de leur rage
Est mort en combattant. Par tout enveloppé,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frapé
Je tombois dans leurs mains sans le bras secourable
D'un ami trop soigneux des jours d'un miserable.
Pharnabaze, Seigneur, prés de nous arrivé,
Avec quelques soldats de leurs mains m'a sauvé :
Daignez lui pardonner sa genereuse audace,
Je viens à vos genoux vous demander sa grace,
Ne la refusez pas à mes soûpirs mourans,
Et juger de mon cœur par ce soin que je prens,
Madame c'est à vous qu'en mourant je m'adresse,

oyez qui eſt le prix qu'a reçû ma tendreſſe,
'un amour ſans eſpoir le tyrannique effort
plus fait contre moi que les Grecs ni le ſort.

ARTAXERCE.

n ! que m'apprenez-vous ?

ALCIBIADE.

Je parlai. Sa colere
ut le prix malheureux d'un amour temeraire,
je n'ai pû prétendre à recevoir ſa foi,
Quels biens poſſedez-vous qui ſoient dignes de moi :
t que peut pour un Grec le plus grand Roi du monde,
Quand ſur la liberté nôtre bonheur ſe fonde :
e meurs enfin. La mort n'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour troublée ou ſoûmiſe',
t ſur tout d'être ingrat aux bontez d'Artemiſe ;

Pharnabaſe le ſoûtient.

'en eſt fait, je ſuccombe, & mon ſort eſt trop beau,
a gloire ma ſuivi juſques dans le tombeau ;
e triomphe, & pour moi le trepas a des charmes,
uiſque je voi vos yeux me donner quelques larmes,
t m'honorer enfin d'une noble pitié,
ous pour dernier effet d'une illuſtre amitié,

à Pharnabaze.

Otez-moi de ces lieux pour ſauver ma conſtance,
lle craint ces objets, & cede à leur preſence.
our remplir mon deſtin ſans en être abatu,
e ſens que j'ai beſoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quel malheur, justes Dieux:

PALMIS.

Fortune impitoyable!

Il expire.

ARTAXERCE.

Je voi que ce coup vous accable,
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prêt avec vous de répandre des pleurs.

FIN.

PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

PHOCION,	General des Athe niens.
AGNONIDE,	autre General d'Athe nes.
CHRISIS,	fille de Phocion.
ALCINOUS,	fils d'Agnonide A mant de Chrisis.
DIONE,	Confidente de Chri sis.
LICAS,	Gouverneur d'Alci nous.
CLITUS,	Capitaine Athenien.
AREAS,	autre Capitaine Athe nien.
GARDES.	

La Scene est à Athenes dans le Palais de la Republique.

PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.

EH bien Licas, eh bien, puis-je voir Agnonide,
L'avez-vous informé du dessein qui me guide ?
Sçait-il que pour mon Pere une juste terreur
Accable mes esprits & déchire mon cœur,
Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre.

LICAS.

Madame, par mes soins Agnonide est instruit
De l'état déplorable où le sort vous reduit;
Vôtre douleur le touche, & prêt à vous entendre,
Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'atendre

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

QUel accueil, quel discours, quel changemen
grands Dieux!
Puis-je me méconnoître? & suis-je dans ces lieux
Où mon Pere en ses mains tenant le sort d'Athen
Signala l'équité de ses loix souveraines:
Sont-ce ces mêmes murs & ce même Palais,
Où l'heureux Phocion meditoit ses projets;
Qui marquant chaque jour son zele & sa sagesse,
Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece.

DIONE.

Madame....

CHRISIS.

Tu le vois, mille objets menaçan
Confirment à l'envi les chagrins que je sens;

Ces indignes enfans de nôtre Republique,
Que mon Pere toûjours éloigna de l'Attique,
Amas presque infini d'esclaves, d'étrangers,
Ne m'exposent-ils pas à de nouveaux dangers,
Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon passage,
Me rendoient en tremblant un legitime hommage,
Aujourd'hui ne m'offrant que des yeux ennemis,
Aprés de longs efforts m'ont à peine permis
De venir jusqu'ici faire parler mes larmes,
Pour fléchir un Tyran, trop impuissantes armes.

DIONE.

C'est ce Tyran lui seul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la Paix,
Jaloux de Phocion; sa parricide envie,
Attaque également & sa gloire & sa vie;
Il poursuit un Heros jusqu'ici tant vanté,
Un Heros que la guerre a toûjours respecté.
Un Heros....

CHRISIS.

Ah! finis cet éloge inutile,
Reserve ces discours pour un tems plus tranquile,
Et loin de retracer sa gloire & vertus,
Songe que ce Heros peut-être ne vit plus:
Que Cassander aigri par les Tyrans d'Athenes,
Ou le livre á la mort, ou le charge de chaines.
Ingrats Atheniens, pourrez-vous le souffrir?
Ah! marchez sur ses pas, & pour le secourir
Dans les murs de Pellé, hâtez-vous de répandre
Vôtre sang, que son bras sçût tant de fois défendre;
Et toi barbare autheur de nos communs malheurs,
Toi dont l'ambition fait couler tous nos pleurs,

Agnonide, prévient les maux de ta patrie,
En sa faveur du moins calme ta barbarie,
Souviens-toi que ce Chef dont tu proscris les jours,
Contre tout l'Univers nous défendit toûjours,
Qu'Athenes va tomber, si ta haine l'oprime,
Et vanger en tombant cette grande victime.

DIONE.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux,
Reconnoitra son crime, & suspendra ses coups :
Madame, à ce retour je voi peu d'aparence ;
Esclave de son rang, & fier de sa puissance,
Nous le verrons plûtôt par de nouveaux forfaits
Achever chaque jour ses infames projets :
Mais tandis que sa haine injuste & sanguinaire,
Détruit la Republique, & poursuit vôtre Pere,
Son fils, du moins, son fils le jeune Alcinoüs,
Vous force en même tems d'admirer ses vertus,
Je ne puis oublier avec quelle assurance
Du fidelle Licas trompant la vigilance,
Il suivit Phocion, & courut partager,
De son sort incertain la gloire & le danger,
Pouvez-vous !....

CHRISIS.

Sa vertu digne d'être estimée,
Par ce noble dessein me fut trop confirmée,
Il vint dans le moment que mes premiers malheurs
Livroient mon ame en proye aux plus vives douleurs ;
Madame, me dit-il, la fortune contraire
Au plus grand des perils expose vôtre Pere,
C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander,
Dont la haine barbare ose le demander ;

Je ne viens point ici par un lâche artifice,
De cet ordre funeſte excuſer l'injuſtice ;
Non, je viens en mêlant mes pleurs à vos ſoûpirs,
Du moins par quelque eſpoir flater vos déplaiſirs ;
Je pars malgre la loi du peuple & de mon Pere,
Je me dérobe aux ſoins d'un Gouverneur ſevere :
On pourſuit Phocion, je vole à ſon ſecours ;
Au deſtin qui l'attend j'expoſerai mes jours,
Trop heureux ſi mon ſang verſé pour ſa querelle,
Le rend à vôtre amour, & vous prouve mon zele.
Tels furent ſes diſcours, & ſes derniers adieux,
Et dans le même inſtant s'éloignant de mes yeux,
Il me fit concevoir une foible eſperance,
Et partit aſſuré de ma reconnoiſſance.

DIONE.

Mais, Madame, eſt-ce aſſez, & ne croyez-vous pas
Qu'adorateur ſecret de vos divins appas,
Quand pour vos interêts il court tout entreprendre,
Il ſe propoſe un prix qu'il a droit de pretendre.

CHRISIS.

Dione que dis-tu ?

DIONE.

Que ſon amour pour vous
Merite en ſa faveur des ſentimens plus doux.

CHRISIS.

Helas ! crois-tu qu'il m'aime ?

DIONE.

En doutez-vous encore,
Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore
Ses regards, ses soûpirs au défaut de sa voix,
Du feu qui le consume ont parlé mille fois ?
Vous l'avez vû vous-même, avoüez-le Madame ;

CHRISIS.

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame !
J'ai crû m'apercevoir dans tous nos entretiens,
Que ses timides yeux trembloient devant les miens,
Que son esprit confus & la bouche incertaine,
Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoit qu'à peine,
J'ai même, le voyant interdit, inquiet,
Senti, je l'avoüerai, quelque trouble secret :
Dione, je ne puis t'en dire davantage ;
J'ignore des amans les soins & le langage,
Sur ce que j'ai crû voir je n'ose m'arrêter,
Quoi qu'il en soit enfin j'en veux toûjours douter ;
Eloignons ces objets de ma triste pensée,
Grands Dieux ! preservez-moi d'une ardeur insensée,
Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque jour
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

DIONE.

Pourquoi vous formez-vous de si tristes allarmes ?

CHRISIS.

Non ces plaisirs parfaits, ces doux transports, ces charmes,

Que l'amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis,
Ne sont point destinez à celui de Chrisis;
Le sort me persecute avec trop de constance,
Pour permettre.... mais Dieux ? nôtre ennemi s'avance.

SCENE III.

CHRISIS, AGNONIDE, DIONE, CLITUS.

CHRISIS.

ENfin pour vous parler j'obtiens quelques momens,
Vos gardes sont touchez de mes gemissemens,
Ils ne m'opposent plus de funeste barriere:
Mais aucun ne m'aprend le destin de mon Pere;
Que fait-il, ou plûtôt par quelle injuste loi,
Soûmettez-vous sa vie aux caprices d'un Roi,
Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique,
N'eurent jamais de droit sur cette Republique.
Quel crime a donc commis ce Chef infortuné,
De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?
A-t'il sacrifié par de secretes haines
Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?
Comptez, examinez les jours de ce Heros,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux;
Qu'une vertu sans cesse à nos yeux confirmée,
Et dont la pureté passe la renommée.

AGNONIDE.

Madame je le vois, vôtre aveugle douleur,
Du sort de Phocion m'impute le malheur,
J'oublirai toutefois cette cruelle injure,
En faveur des transports qu'inspirent la nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous desabuser,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuser,
Madame, ai-je trahi la severe justice ?
Ai-je seul ordonné que Phocion perisse ?
Tout le Peuple en fureur a conspiré sa mort,
Et nommé Cassander arbitre de son sort ;
Vous sçavez que ce Roi successeur d'Alexandre,
Contre la Republique alloit tout entreprendre.
Deux fois loin de ces murs Nicanor repoussé,
Et du Port de Pirée avec honte chassé ;
De ce Roi contre nous allume la colere,
Il impute sa fuite aux soins de vôtre Pere :
Athenes toutefois l'accuse hautement
D'avoir pour sa défence agi trop lentement ;
Ainsi livré tout seul à la haine commune
Ai-je pû l'arracher à sa triste infortune ?
Ai-je dû le sauver & prévenir vos pleurs ?
Pour faire sur l'Etat tomber tous ses malheurs.
Non, Madame, & mon fils Alcinoüs lui-même,
Ce fils qui m'est si cher par sa vertu suprême,
Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'hui,
S'il faloit prononcer entre Athenes & lui.

CHRISIS.

Puissent les Dieux vangeurs me prendre pour victime,
Si j'ose condamner cette noble maxime ;

J'en connois la justice, & Phocion cent fois
M'en fit dans ses leçons la plus sainte des lois ;
Si sa mort à l'Etat eut été necessaire,
Vous deviez quelque tems la laisser volontaire,
Et voir si son grand cœur lâchement démenti,
Auroit pû balancer à prendre son parti.
Ah ! que dans cet état sa victoire derniere,
Eût dignement fini son illustre carriere,
Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler,
Heureux pour son païs de pouvoir s'immoler,
Et moi de sa vertu cherissant la memoire,
Consolant ma douleur par l'excés de sa gloire ;
Voyant son nom par tout à jamais reveré,
En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
Mais que sans l'avertir du coup qu'on lui prepare,
On le livre avec joye aux mains d'un Roi barbare !
Car je ne conte plus parmi nos Nations
Tous ces Chefs separez par leurs divisions,
Ces Grecs qui trop long-tems éloignez de la Grece
Ont succé des Persans la haine & la molleſſe,
Ces Grecs qui sous un Roi le plus grand des Heros,
Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux,
Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait connoître :
Que toute leur grandeur étoit duë à leur maître :
Indignes du haut rang où sa main les a mis,
Et de donner des loix à ceux qu'il a soûmis ;
Sur tout ce Cassander, ce monstre dont l'envie
De ce vainqueur du monde a terminé la vie ;
Et qui par le poison.....

AGNONIDE.

Ah ! Madame, arrêtez,
N'outragez plus ce Prince, & du moins respectez

De son nom, de son rang, l'auguste caractere ;

CHRISIS.

Eh quoi ! s'il le profane, est-ce à moi de m'en taire

AGNONIDE.

Oüi l'on doit ces égards au sacré nom de Roi.

CHRISIS.

Ce nom dans un tyran n'est plus sacré pour moi.

AGNONIDE.

Appellez-vous tyran un Prince legitime ?

CHRISIS.

J'appelle un Roi tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quels crimes, Madame, a commis Cassander.

CHRISIS.

Celui qui les soûtient peut-il les demander ?

AGNONIDE.

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire
Vous flatez-vous encor que Phocion respire ?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le preſerver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras la pû ſauver,
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obſtacles.

AGNONIDE.

Nous aprendrons bien-tôt qui de nous s'eſt trompé.

CHRISIS.

Helas ! je cede au coup dont mon cœur eſt frapé ;
Ma fierté ne peut plus ſoûtenir la penſée.
Du parricide affreux dont je ſuis menacée.
Pourſui tyran, pourſui tes barbares deſirs,
De l'excés de nos maux fai tes plus doux plaiſirs ;
Je voi quelle raiſon t'intereſſe à défendre,
Contre tout l'Univers, l'aſſaſſin d'Alexandre :
Les jours de Phocion détruiſoient tes projets,
Ils vont être le prix de ta ſervile paix :
Peut-être à mes ſoûpirs le Ciel encor propice,
Malgré tes ſoins cruels confondra l'injuſtice ;
S'il me refuſe enfin le ſecours de ſon bras,
Le ſecours des Mortels ne me manquera pas :
Je ne m'explique point, mais ſi mon Pere expire,
Il ne mourra pas ſeul, & j'oſe te predire

Qu'aprés l'avoir conduit aux horreurs de son sort,
Peut-être autant que moi tu pleureras sa mort ;
Adieu.

SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

QUe me dit-elle, & quelle est son attente ?
Mais non, je ne crains point sa menace impuissante,
Et la foudre aujourd'hui dût-elle m'accabler,
Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
Il est tems de cueillir l'heureux fruit de mes peines,
Accablons, cher Clitus la liberté d'Athenes,
Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
Faisons-nous dans ces murs un trône & des sujets,
Et renversant les loix de cette republique,
Rappellons la splendeur des premiers Rois d'Attique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous..

AGNONIDE.

J'ai tout examiné
Je sçai que mon projet peut être condamné ;

Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse,
Qui n'osant s'occuper des soins ambitieux,
Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux;
Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes desseins sublimes,
Leur donneront les noms qu'on donne aux plus grands crimes,
Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur
Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur,
Qui loin de contracter de basse servitude,
Du soin de commander font toute leur étude;
Et ne pouvant souffrir de maître ni d'égal,
Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal.
Ces superbes mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'éleveront un temple,
Et soit que le destin me favorise ou non,
Parmi les noms fameux ils compteront mon nom;
Je t'avoüerai pourtant quelque espoir qui m'anime:
Que j'eus quelque terreur en commençant le crime,
D'un violent remords mon cœur fut combatu,
Lors que de Phocion j'attaquai la vertu:
Mais voulant sur mon front placer le Diadême,
Il falcit ou le perdre ou me perdre moi-même;
Pour m'éloigner du rang que je me suis promis,
Je le crains plus lui seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins, dont le nombre l'accable,
Un seul homme, Seigneur, est-il si redoutable?
Et se peut-il enfin....

AGNONIDE.

Eh! ne conçois-tu pas;
Qu'un homme tel que lui fait le sort des états?

Quoi que mille raisons à sa perte m'attachent,
Je lui dois un aveu que ses vertus m'arrachent :
C'est un de ces mortels que le Ciel quelquefois
Fait naître pour défendre ou retablir les Loix,
Un de ces cœurs choisis, de ces heureux genies,
Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer,
Et qu'un ennemi même est contraint d'admirer.

CLITUS.

Eh ! faut-il donc, Seigneur, attenter à sa vie !

AGNONIDE.

Triste effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie ;
Avec moins de vertus Phocion sans secours,
Tranquile dans ces murs eut vû couler ses jours,
Et passé sans peril les plus longues années,
Qu'à son obscur destin la parque auroit données.
Mais loin de rapeller les pressantes raisons,
Qui le font immoler à mes justes soupçons,
Etouffons les remords que me cause sa perte,
En songeant quelle gloire à mon fils est offerte ;
Car Clitus c'est pour lui cent fois plus que pour
moi ;
Que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loi ;
C'est l'amour de ce fils digne d'une couronne,
Qui r'assure mon cœur quand le crime l'étonne,
Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des hommes & des Dieux.

CLITUS.

Mais, Seigneur, vôtre fils par sa fuite imprévûë...

AGNONIDE.

Ah ! ne m'en parle plus, ce souvenir me tuë,

Finissons un discours qui me glace d'effroi,
J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moi;
Il a surpris Licas, il m'a surpris moi-même,
Et le sort secondant son fatal stratagéme,
Je n'ai pû découvrir le chemin qu'il a pris,
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris?
Mais mon cœur affligé repend quelque esperance:
L'ingrat ne peut long-tems tromper la diligence,
Des fidelles amis qui vont de Cour en Cour,
Le chercher, l'avertir & presser son retour;
Allons donc pour lui seul consommer mon outrage,
Des cœurs que j'ai gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort,
Par l'espoir du salaire ou la peur de la mort,
Et m'instruire sur tout, si, selon mon envie,
Dans Pellé Phocion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

APPROCHE, vien Clitus, mes chagrins sont passez,
Je voi mes vœux secrets par le Ciel exaucez;
Dieux ! avec quels transports mon cœur s'ouvre à la joye.

CLITUS.

Eh ! quel est le bonheur que le Ciel vous envoye ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils :

CLITUS.

Ah ! se peut-il ?

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encore, on n'a pû m'en instruire ;
Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu
Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu ;
Mais mon fils vit enfin, & bien-tôt sa presence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperance ;
Vous me l'avez sauvé, grands Dieux, c'en est assez ;
Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

Il lit.

Ne me regardez point comme un enfant rebelle,
Seigneur, un soin pressant loin d'Athenes m'apelle,
La gloire l'autorise. Excusez un dessein,
Que l'Univers entier voudroit combatre en vain :
Si contre moi ma fuite arme vôtre colere,
Bien-tôt par mon retour j'irai vous satisfaire,
Et chercher sans vouloir forcer vos sentimens,
La peine de mon crime ou vos embrassemens.

Il continuë.

Tu vois par son respect, tu vois par sa promesse,
Que son empressement répond à ma tendresse,
Cependant croiras-tu qu'en ce même moment
Je rends graces aux Dieux de son éloignement :

Autant que son départ m'a fait sentir d'alarmes,
Autant son prompt retour peut me coûter de larmes ;
N'en doute point, je crains qu'un destin malheureux
Ne le ramene ici plûtôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus dans le dessein que mon cœur se propose,
Prés d'oprimer l'Attique & de donner des loix,
A des peuples nourris dans la haine des Rois.
Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
Il faudra l'assurer par plus d'une victime,
Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
Contre les ennemis de mon authorité ;
Proscrire, sans égard ni de vertu ni d'âge,
Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage,
Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
Si je ne le perdois pourroit me prévenir.
Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
Dans ces proscriptions, ces combats, ces allarmes ?
Mon fils pourroit tomber, & je perdrois en lui
Le bonheur de mes jours, mon espoir, mon appui !
Je ne veux point enfin que le sceptre d'Athenes
Le rende comme moi l'objet de tant de haines,
Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner,
A ce fils innocent je les dois épargner,
Et le faire passer dans ses mains vertueuses,
Tel que jadis sortant de ses courses fameuses ;
L'invincible Thesee arrivé dans ces lieux,
Le reçût de son Pere à la face des Dieux,

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos soins & vos tendresses,
Mais Cassander, Seigneur, tiendra-t'il ses promesses?
Estes-vous assuré d'obtenir son secours?
Enfin, de Phocion tranchera-t'il les jours?
Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non, son appui m'est sûr & ma victime est prête,
Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
A d'autres défenseurs mon destein est remis;
Demetrius, Cratere, Antigonus, Eumene,
Hazarderont pour moi leur grandeur souveraine
Constans à soûtenir mes droits & mon dessein,
Ils paroîtront bien-tôt les armes à la main,
Et porteront ici cette sanglante guerre,
Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre:
Pour Phocion, ses jours ne sçauroient m'échaper,
Si Cassander l'épargne & craint de le fraper,
J'espere que le peuple armé contre sa vie
Viendra me demander qu'elle lui soit ravie.
J'excite contre lui ses fureurs chaque jour,
Je lui rendrai fatal l'instant de son retour,
Pour aigrir contre lui ce peuple impitoyable,
Je le fais souvenir de ce jour déplorable,
Où Nicanor fut prêt de nous assujettir,
Tandis que Phocion, loin de nous avertir,
Condamnant nos soupçons contre ce temeraire,
De ses trompeurs fermens vantoit la foi sincere;
Et lui donnant le tems d'avancer ses projets,
Craignoit en l'attaquant de violer la paix.

Voilà par quels chemins je prepare sa perte ;
Et si j'en puis saisir l'occasion offerte,
Quel comble à mon bon-heur de le voir expirer !
Dans cette même place où prompt à l'honorer,
Nos Citoyens jadis par des cris de victoire,
Celebroient à l'envi ses vertus & sa gloire.
Mais sa fille paroît. Je crains de lui parler,
De nouveaux déplaisirs je n'ose l'accabler ;
Laissons-la de ses maux accuser la Fortune,
Sortons, & prevenons une plainte importune.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

ARrêtez. Il me fuit, & ne m'écoute pas,
Je ne sçai quel dessein precipite ses pas ;
Quel trouble me saisit ? que faut-il que je pense,
De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
Juste Ciel ! de mon Pere a-t'il appris le sort,
Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
Dione, c'en est fait leur rage est assouvie.

DIONE.

Non, Madame, l'amour vous répond de sa vie,
Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus
Du depart, des sermens du jeune Alcinoüs,

valeur vous promet un succés moins contraire.

CHRISIS.

h Dieux ! sur quelle foi me dis-tu que j'espere,
lcinoüs peut-il en de barbares lieux
oppoſer aux deſſeins d'un Roi victorieux ?
t renverſer les loix de ſon pouvoir ſuprême
u'en hazardant ſes jours & ſe perdant lui-même ;
lelas ! il a peri ſans ſauver Phocion,
t pour redoublement à mon affliction
thenes par leur mort eſt à jamais privée
e toute la vertu qu'elle avoit conſervée.

DIONE.

Mais ſongez....

CHRISIS.

Mon deſtin ne peut être adouci.

DIONE.

Alcinoüs....

CHRISIS.

Eh bien ?

DIONE.

Madame le voici.

SCENE III.

ALCINOUS, CHRISIS, DION.

CHRISIS.

DE quel étonnement, grands Dieux, suis-je frapée,
Est-ce vous que je vois, ne suis je point trompée
Ah, Seigneur, dissipez le trouble de mon cœur,
Venez-vous augmenter ou finir mon malheur,
Découvrez-moi mon sort, reverrai-je mon Pere,
A-t'il d'un Roi barbare évité la colere?
Puis-je enfin me flater de son heureux retour.

ALCINOUS.

Madame, en doutez-vous, puis que je vois le jour
Croyez-vous que soigneux de garantir ma teste,
J'aurai vû sur lui seul éclater la tempeste;
Et son sang à mes yeux lâchement repandu,
Sans que parmi ses flots le mien fût confondu?
Non, Madame, jaloux de défendre sa vie,
Sa perte, de la mienne auroit été suivie:
Et du moins vous contant son déplorable sort,
On vous auroit conté l'histoire de ma mort:
Mais grace à sa vertu, grace aux Dieux tutelaires,
Mes soins pour le sauver n'étoient pas necessaires
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux,
Vangé des noirs desseins de tous les envieux.

CHRISIS.

Ce changement soudain, cette joye imprevûë
Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë,
Et ma foible raison, mes esprits languissans
Ne sçauroient resister au plaisir que je sens;
Quoi vos soins genereux n'ont point trouvé d'obstacles!
Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
Mon pere m'est rendu, qui me l'a conservé?

ALCINOUS.

Je vous l'ai déja dit. Sa vertu l'a sauvé:
Sa fierté, sa sageſſe & l'éclat de sa vie,
Ont desarmé le bras qu'avoit armé l'envie;
Vous devez à lui-même un si parfait Heros,
Et lui seul s'est donné la vie & le repos.
O Ciel! que ne peut point sur le cœur le moins juste,
L'intrepide regard, & la presence auguste
D'un mortel dont les jours ménagez par les Dieux;
Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux:
Madame, Cassander enflâmé de colere,
Au milieu de sa cour fit traîner vôtre Pere;
Le supplice étoit prêt. De barbares Soldats
Attendoient le signal, marqué pour son trépas
Devant ce Tribunal Phocion se presente,
Et loin de faire entendre une voix suppliante,
Tel que dans les perils se montrent les Heros,
A ce Prince superbe il adresse ces mots:
Cassander, je ne sçai quelle fureur t'anime,
Par quel droit pretens-tu me choisir pour victime?

Mon pays par mes soins s'est long-tems défendu,
J'ai reculé sa chûte autant que je l'ai dû;
Loin de me repentir de ce fameux ouvrage,
Que n'ai-je pour sa gloire encor fait davantage,
Que n'ai-je pû ranger la Grece sous ses loix,
Et détruire l'orgueil & l'Empire des Roix.
Voilà mes sentimens, je ne veux point les taire,
Et ne m'attache point à calmer ta colere;
Verse pour me punir, si je t'ose offenser,
Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer;
Mais songe pour le moins quand tu vas le répandre,
Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre;
Que ce Roi, qui du monde a conquis la moitié,
Aprés m'avoir connu m'offrit son amitié,
Et m'en fit confirmer les premiers témoignages,
Par d'honorables soins & de precieux gages;
Je ne te dis plus rien. Frape, perce ce cœur
Rempli pour ses devoirs de la plus vive ardeur,
Et donne à l'Univers par ce noir sacrifice
Un exemple éclatant d'horreur & d'injustice,
Tandis que par les miens trahi, persecuté,
J'en donne un de constance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine! ô merveilleux courage.

ALCINOUS.

Cassander étonné d'entendre ce langage,
De mouvemens divers en secret combatu,
Est forcé malgré lui d'admirer sa vertu;
Va, lui dit-il, reçoi le jour que je te laisse,
Sois toûjours l'ornement & l'honneur de la Grece:

Plus

Plus penetré d'eſtime encore que de pitié,
Je me fais un bon-heur d'avoir ton amitié,
Ne la refuſe pas. C'eſt un Roy qui te prie,
Et libre, va revoir & ſervir ta patrie.

CHRISIS.

Ainſi de mes ennuis le cours eſt terminé.

ALCINOUS.

Et moy plus que jamais à ſouffrir condamné,
Je fremis des malheurs que le ſort me preſente,
Vôtre infortune ceſſe & la mienne s'augmente,
Trop digne d'exciter vôtre compaſſion,
Je ſuis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous, Seigneur, quel malheur peut troubler vôtre vie ?

ALCINOUS.

Helas, Madame, helas ! faut-il que je le die ?
Cet aveu dangereux loin de me ſoulager,
Dans un gouffre nouveau peut encor me polnger ;
Toutefois, dût ma peine en devenir plus rude,
Elle me plaira mieux que mon incertitude ;
Mais quoy, prés d'expliquer le malheur de mon ſort,
Mon courage abatu ſucombe à cet effort ;
Je commence un diſcours qu'aprés je deſavoüe,
Et ma langue interdite à regret ſe dénouë,
C'eſt vous en dire aſſez : Mes eſprits éperdus,

Mes regards incertains, mes soûpirs confondus,
Ce long saisissement, ma surprise soudaine,
Cette source de pleurs que je retiens à peine,
Et la crainte sur tout d'aigrir vôtre courroux;
Tout ne vous dit il pas que j'expire pour vous?

CHRISIS.

Ah, Seigneur!

ALCINOUS.

Cet aveu ne doit point vous surprendre
Madame & de long-temps vous devez vous attendre
A voir un jour enfin éclater cette ardeur,
Que jusqu'à ce moment j'ai caché dans mon cœur,
Mais que déja cent fois vous auriez dû connoître,
Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux font naître;
J'ai vû le premier jour sans vouloir me flater,
Quelles difficultez j'avois à surmonter,
Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles,
L'amour en ma faveur me promet des miracles:
Si je ne trouve pas par un dernier malheur,
L'obstacle le plus grand au fond de vôtre cœur;
Sur tout, je ne veux point que la reconnoissance
Vous force malgré vous à quelque complaisance;
Si ma flâme vous géne, ou ne vous touche pas,
Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas:
J'ai servi Phocion par égard pour luy-même,
Et ne l'ai point servi parce que je vous aime
Ce seroit me traiter avec indignité
Qu'imputer à l'amour ma generosité.

J'aimay de Phocion la vertu consommée,
Dans un autre que lui je l'aurois estimée,
Et pour un inconnu lâchement opprimé
Avec la même ardeur mon bras se fût armé :
Vous ne me devez rien. N'écoutez donc Madame,
Que les seuls mouvemens que vous dicte vostre ame,
Parlez, parlez sans crainte, & ne voyez en moy
Que mon cœur, mon respect, mon amour & ma foy.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre,
Quel seroit mon bonheur si vous pouviez me plaindre ?
Montrez-moy par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je sorts de ce Palais,
Je sui les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoy ! vous me laissez sans me vouloir rien dire,

Vous refusez un mot à mon empressement.

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement :
Voyez-vous dans mes yeux ni mépris ni colere,
Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
Que ce triste soûpir qui vient de m'échaper,
Et le cœur d'un amant s'y devoit-il tromper ?

SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS DIONE.

LICAS.

MAdame, Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raisons ; devoir, amour précipitez mes pas ?
Adieu, Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais...

CHRISIS.

Non, ne me suivez pas.
Demeurez.

ALCINOUS.

J'obeïs aprés vôtre deffence,
Mais que je vay souffrir de mon obeïssance ?

SCENE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

QUe vois-je ? quel adieu ? quel discours ? ah ! Seigneur,
Vos regards, vos transports, ont trahi vôtre cœur !
Vous aimez, juste Ciel ! que dira vôtre Pere ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! lui voudras-tu reveler ce mistere,
Qu'il l'ignore à jamais Eh quoy mon cher Licas,
Pourrois-tu me trahir !

LICAS.

Non ne le craignez pas,
Dans les soins que de moy demandoit vôtre enfance
Vous avez trop souvent senti ma complaisance,
Et c'est encor l'effet de la même amitié
Qui m'inspire pour vous une juste pitié ;

Mais prevoyez, Seigneur, quelle ſuite funeſte.
Vôtre amour...

ALCINOUS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le leſte;
Dans cet heureux inſtant je ne veux rien prévoir
Qui puiſſe traverſer ma joye & mon eſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, & DIONE.

PHOCION.

ENFIN nous sommes seuls. Embrassez-moy ma fille,
Le Ciel me fait revoir ces murs & ma famille;
Seuls objets où mon cœur porta toûjours ses vœux,
Et que malgré mes soins le sort rend malheureux,
Je ne le cede point, à cette chere veuë,
D'un transport si charmant mon ame s'est émeuë;
Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens!
Pour vous ce tendre amour, & ce respect sincere
Que vous avez toûjours senti pour vostre Pere,
Vous ont fait, je le sçay, partager mes malheurs,
Nos barbares tyrans ont joüy de vos pleurs
Contre eux vôtre douleur n'avoit point d'autres armes.

CHRISIS.

Pourquoi rapellez-vous ces mortelles alarmes ?
N'y ſongeons plus Seigneur, mais vivez je vous voi
Quelle gloire pour vous, & quel plaiſir pour moi,
De pouvoir embraſſer un Pere que j'adore ?
Juſte Ciel ! qu'il m'eſt doux de vous revoir encore,
Tranquile & reſpecté chez les Atheniens.

PHOCION.

Ah ! que tu connois mal quels ſont nos Citoyens ;
Des Peuples inconſtans, l'ame baſſe & commune,
Regle leurs ſentimens au gré de la fortune,
Et tel qu'ils adoroient dans la proſperité,
Devient leur ennemi par ſon adverſité :
Ils avancent ſa perte injuſte ou legitime,
Et joignent leur ſecours au deſtin qui l'opprime,
Je viens de l'éprouver. Tout le peuple autrefois
Vouloit pour aplaudir à mes moindres exploits ;
Quand ſuivi de captifs gemiſſans ſous nos chaînes,
Triomphant j'aprochois des ſacrez murs d'Athenes,
Et je voy qu'aujourdhui ce Peuple furieux
Ne ſouffre qu'à regret mon retour en ces lieux :
Et d'un Tyran barbare aimant les injuſtices,
La haine eſt le ſeul prix qu'il donne à mes ſervices.

CHRISIS.

Eh ! laiſſez-le, Seigneur, ce Peuple criminel,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permettez plus la moindre inquietude,
Pour des cœurs ſans juſtice, & pleins d'ingratitude ;

A leur propre conduite abandonnez leur sort,
Et bien-tôt l'infortune ou les fers, ou la mort
Vangeront vos bontez trop mal recompensées;
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,
Inspirez à son cœur vos nobles sentimens;
Que vos soins desormais soient pour vôtre famille,
Que vivant avec vous...

PHOCION.

Que dites vous ma fille,
Nos soins les plus pressans, nôtre premier amour,
Sont dûs aux lieux sacrez où nous venons au jour,
Athenes plus que tout m'est precieuse & chere,
J'en étois Citoyen avant que d'être Pere,
Son salut me tient lieu de tous les autres biens,
Et vos droits sur mon cœur sont moins fort que les siens;
Mais puisque de ma foy l'ingrate se défie,
Et mépriſe ces soins que je lui sacrifie,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au panchant naturel qui m'entraîne vers vous;
Oüy, ma fille, mes vœux & mon bonheur suprême,
Se bornent à jouïr de vous & de moy-même;
Vôtre vertu me charme. Approchez Justes Dieux!
Conservez cherement ce tresor precieux,
Et jusques à l'instant que doit finir ma vie,
Sauvez nôtre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah quel bonheur! grands Dieux! que mon sort est charmant;
Mais Ciel! Cleon vous cherche avec empressement.

SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CLEON.

JE n'ay pû découvrir les desseins d'Agnonide,
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame perfide;
Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
Tout le peuple en tumulte accompagne ses pas;
Il triomphe, & j'ay veu briller sur son visage
Du plaisir de son cœur l'assuré témoignage:
Ses funestes apprêts peuvent vous menacer.

PHOCION.

Ce seroit trop, Cleon, je ne le puis penser,
Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
Est ce un malheur pour moy qu'elle me soit ravie,
Et dois je par la fuite en prolonger le cours,
Non, grands Dieux! pour le peu qu'il me reste de jours,
Je ne veux point survivre à la chûte d'Athenes,
Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange dessein, Seigneur, quittez ces lieux.
Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux ;
Ma fille, cet avis devroit moins vous surprendre,
Quel que soit mon destin je dois ici l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes soins, songez à vous Seigneur,
Quoy mes pleurs ne sauroient émouvoir vostre cœur.

PHOCION.

Non, & ces lâches pleurs font honte à ma famille,
Mes yeux n'osent en vous reconnoître ma fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir ou funeste à l'Etat,
Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire,
Vous deviez pleurer la perte de ma gloire,
Et voir avec douleur vôtre Pere privé
D'un honneur si long-tems par son sang conservé,
Mais puisque grace au Ciél la plus injuste envie
Me peut donne d'atteinte à l'éclat de ma vie,
Ne pleurez point pour moy, pleurez d'autres malheurs
Plus cruels que mon sort, plus dignes de vos pleurs
Pleurez la liberté, sur tous pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je suis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaisirs je l'avoüeray, Seigneur,
Vos genereux discours flatent encor mon cœur,
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et je rends graces aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait naître
D'un Heros dont la gloire est égale à la leur,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.

SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLEON, DIONE.

ALCINOUS.

SEigneur, ma raison cede au coup qu'on vous prepare,
Je fremis au seul bruit d'un projet si barbare;
Le Peuple à haute voix demande vôtre mort.

CHRISIS.

Juste Ciel!

ALCINOUS.

Prevenez leur criminel effort;
A leurs perfides coups dérobez vôtre teste;
Fuyez, Seigneur, fuyez évitez la tempeste:
Vous me voyez ici prest à guider vos pas,
Je viens pour vous offrir le secours de mon bras;
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie,
De vous rendre à mes vœux, d'assurer vôtre vie,
Mais ne differez point Secondez mes transports,
Seigneur, si vous joignez vos soins à mes efforts;
J'ose attester des Dieux la majesté suprême,
Qu'Athenes, que la Grece & Cassander lui-même
Contre vos jours sacrez conspireroient en vain,
Je jure ....

PHOCION.

Je conçoy quel est vôtre dessein,
Je sçay pour dérober ma tête à cet orage
A combien de perils l'amitié vous engage ;
Je le juge aisément par tous vos soins passez,
Mais il n'en est plus tems, Seigneur, c'en est assez.

ALCINOUS.

Ah ! que me dites-vous ? quelle funeste envie ?
Vous fait abandonner le soin de vôtre vie.
Suivez-moy . . .

PHOCION.

Moderez cette boüillante ardeur,
Et du moins un moment écoutez-moy, Seigneur :
Ne vous opposez point au peuple qui m'oprime,
Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
Abandonnez ma vie il veut me la ravir,
Et conservé la vôtre encor pour le servir :
Vous êtes dans un âge où par d'heureuses peines
Vous pouvez rétablir la puissance d'Athenes ;
C'est là l'unique gloire où vous devez penser,
C'est là que vos vertus se doivent exercer ;
Pour moy qui gemissant sous le poids des années,
Ne dois plus esperer de belles destinées,
Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me sens plus de bras pour les executer ;
Loin d'aller à genoux mandier des azales,
Je mépriſe mes jours puisqu'ils sont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel !

PHOCION.

Je voy Clitus, & je n'ignore pa
Quel funeſte deſſein conduit ici ſes pas.

SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLITUS, DIONE, Gardes.

CLITUS.

SEigneur, je ſuis chargé d'un ordre....

ALCINOUS.

Temeraire:

PHOCION.

Arrêtez. Où vous porte une aveugle colere?

ALCINOUS.

Laiſſez moy...

PHOCION.

L'immoler ce ſeroit me trahir!
Aux decrets de l'Etat j'ay juré d'obeïr;

Je me suis fait toûjours de cette obeïssance
Un austere devoir dont rien ne me dispense,
J'en ay prescrit au peuple une severe loy,
Pourrois-je sans rougir la violer pour moy :
Je n'examine point au moment qu'on m'accable
Si je suis en effet innocent ou coupable,
Si celui qui m'opprime observe l'équité,
Je songe seulement à son autorité ;
Puisqu'il la tient du Peuple elle est juste suprême,
Je la respecte en lui comme dans Solon même ;
J'obeïs sans murmure & s'il faut me vanger,
Je ne voy que les Dieux qui s'en doivent changer.

CHRISIS.

Ah Ciel ?

PHOCION.

Ne craignez rien : je vous suivray sans peine ;
Clitus ; j'assouviray la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort,
Seigneur, ne tentez plus de criminel effort,
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune,
D'Athenes s'il se peut relevez la fortune ;
Versez tout vôtre sang pour maintenir ses droits,
Et pour la garantir de l'Empire des Rois :
Vous, ma fille, armez-vous d'un genereux courage,
Laissez par vos vertus le sort qui nous outrage,
Si je meurs aujourd'hui n'accusez point les Dieux,
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ;
De vos tristes foyers faites vôtre retraite,
Ne montrez de ma mort qu'une douleur discrete,
Rappellez les conseils que je vous ay donnez,
Envoyez les malheurs qui vous sont destinez,

Du même œil dont je voy ceux où le Ciel me livre
Sur tout, si vous m'aimez gardez-vous de n
suivre,
Adieu.

SCENE V.

CHRISIS, ALCINOUS, DIONE

ALCINOUS.

QUel cœur, grands Dieux, dans cette
extremité.
Porta jamais si loin son intrepidité ?
Je l'envie & le plains. Je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moi, Seigneur, & moi je ne puis vous rien dire;
Vous sçavez mes malheurs, vous les connoissez
tous,
Et je dois seulement embrasser vos genoux.

ALCINOUS.

Ah! Madame.

CHRISIS.

Seigneur, soulagez ma misere,
Je meurs, j'ay tout perdu quand j'ay perdu mon
Pere;
Rendez-le moy, vous seul pouvez nous secourir.

ALCINOUS.

Pour vous le rendre, helas ! ne faut-il que mourir ?
J'y voleray, Madame, & vous ſerez ſervie.
J'exige ſeulement pour le prix de ma vie,
Que vôtre cœur ſepare en ces momens affreux,
D'un Pere criminel un fils trop mal-heureux ;
Et qu'au moins ſi je meurs où mon amour m'entraîne,
Mourant je ne ſois point l'objet de vôtre haine.

CHRISIS.

Que me demandez-vous ? Allez, Seigneur, allez,
Mes yeux par mes malheurs ne ſont point aveuglés ;
Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine, & l'autre mon eſtime.

ALCINOUS.

Aprés un tel aveu trop content de mon ſort,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort,
Je vay trouver mon Pere, & pour toucher ſon ame,
Lui peindre avec tranſport tout l'excez de ma flâme ;
Madame, j'aime trop pour ne pas triompher
De l'injuſte courroux que je veux étouffer :
Je ſuis cher à mon Pere, & mon reſpect, mes larmes,
De ſes cruelles mains feront tomber les armes ;
Où contre ſa fureur, par l'amour affermi,
Ne le regardant plus qu'en mortel ennemi :
Mon cœur deſeſperé trouvera tout facile,
Phocion par mes ſoins ſera libre & tranquille ;
Mon bras le ſauvera du Peuple & de ſes Loix ;
Où je vous dis adieu pour la derniere fois.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

J'Ay peine, je l'avouë, à te croire sincere,
Mes vœux sont traversez par un fils temeraire?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur, enflamé de courroux,
Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut estre la cause?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose?
Mais pourquoy l'accuser, un panchant genereux
Le pressoit de servir Phocion mal-heureux;
Il ignore le prix que sa mort lui destine,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruïne
De ce chef redouté qu'il a voulu sauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever:

Ah ! quand je l'inſtruiray de la gloire immortelle,
Des ſuprêmes honneurs où ſa perte l'appelle,
Je le verray ſuperbe, & plus ardent que moy
Devorer la Couronne, & l'heureux ſort d'un Roy ;
Renoncer au vain nom d'une vertu ſterile,
Pour jouïr avec moy d'un crime plus utile,
Quoy qu'il en ſoit enfin je réponds de mon fils.

CLITUS.

C'en eſt donc fait. Vos ſoins vont recevoir leur prix.

AGNONIDE.

Je n'en ſçauroit douter, mon triomphe s'avance,
Le ſuccés de mes vœux paſſe mon eſperance :
Tout le peuple aſſemblé condamnant Phocion,
Vient d'ouvrir la Barriere à mon ambition ;
Voici le jour fatal de ce grand ſacrifice,
Je dois lui prononcer l'Arrêt de ſon ſupplice ;
Va, ma garde t'attend pour le conduire ici.

SCENE II.

AGNONIDE *ſeule.*

Juſques à ce moment mes ſoins ont réüſſi :
Fortune, à mes deſſeins ſoit encore favorable ;
Ton retour ordinaire, & preſque inévitable,
Par moi-même, à mon tour doit-il être éprouvé ?

Et si prés du succés l'aurois-tu reservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence,
Attens à me montrer ta fatale inconstance,
Que ce peuple superbe ayant reçû mes loix,
Puisse placer mon nom parmi ceux de ses Rois,
Et qu'au moins un seul jour joüissant de ma gloire
Par ce titre éclatant j'assure ma memoire ;
Mais Phocion paroît, declarons lui son sort,
Commençons, il est tems, mon bonheur par sa mort ;
Sortez donc de mon cœur, devoir, pitié, tendresse
Je ne vous connois plus que pour une foiblesse,
Je renonce aux conseils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner.

SCENE III.

AGNONIDE, PHOCION, CLITUS, GARDES.

PHOCION.

ARbitres de mon sort, Dieux que vostre puissance
Avec facilité confond nostre prudence !
Qui l'eut crû qu'on verroit par un fatal retour
Phocion dans ces lieux accusé quelque jour,
Traîné honteusement par un peuple perfide,
Et pour comble d'horreur jugé par Agnonide

AGNONIDE.

Ce mépris offençant ces transports de courroux,
Dementent le grand nom d'un homme tel que vous,
Mais loin de prolonger un discours inutile,
Songez que desormais vous n'avez plus d'azile :
Que je viens en ces lieux maître de vôtre sort.

PHOCION.

C'en est donc fait. Ce jour est celui de ma mort;
Car ne presume pas qu'une telle menace
Que ta fureur me porte à te demander grace,
Ma vertu rougiroit de ces indignes soins,
Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour témoins :
Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie,
Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie,
J'attens ferme & constant à remplir mon destin,
Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin ;
Mais pour me dérober au peril qui me presse
Je ne sçaurois descendre à la moindre foiblesse;
Un homme tel que moy loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier :
Ose toi même ici rappeller mon histoire,
Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
Chaque instant est marqué par un exploit fameux,
Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement honteux ?
Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie ?
D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie :
J'en rougis : Je suis prest à me desavoüer ;
Prononce, j'aime mieux mourir que me loüer:

AGNONIDE.

Et ne contez-vous point parmi vos faits augustes
Pour un traitre ennemi vos foiblesses injustes ?
Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
Que dis-je ? sous le joug, Athenes opprimée,
Serviroit de retraite à sa barbare armée ;
Si malgré vos avis le Peuple furieux
Ne l'eut surpris, deffait & chassé de ces lieux.

PHOCION.

Il est vrai, prevenu de la plus forte estime,
Je n'ai pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ;
Mais punit-on jamais avec severité
L'excés de confiance & de fidelité ;
Cet ennemi funeste a senti ma colere,
Quand je l'ai deffendu je le croyois sincere ;
Trompé par ses sermens, & guarant de sa foi,
Je voulois que le Peuple en jugeât comme moi,
Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes,
Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eut applaudy si son noir attentat
N'eut menacé que vous & non pas tout l'Etat ;
Mais puisque vos conseils & vôtre negligence
Laissoient nos murs, nos biens, & nos jours sans deffence,
Le peuple justement irrité contre vous,
Aux plus sanglans effets à porté son courroux.

ies tributs ont reglé ce que je vous annonce,
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce,
On veut que de vos jours le cours soit terminé,
Par le honteux supplice aux traîtres destiné.
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuse à vôtre cendre un tombeau dans l'Attique ;
Cette terre ne peut le garder dans son sein.

PHOCION.

Dieux avez vous permis cét horrible dessein ?
Que dira l'Univers instruit de ma fortune ?
Livré, quoi qu'innocent, à la haine commune ;
Je meurs, & mon païs sauvé par mes exploits,
Pour qui l'on vit mon sang répandu tant de fois,
Refuse aprés ma mort de recevoir ma cendre ;
Enfin par une loi qu'on ne pourra comprendre,
Il faut loin des honneurs que je m'étois promis
Que je cherche un tombeau parmi mes ennemis.

SCENE IV.

AGNONIDE *seul.*

IE ne le cele point, quand ma haine l'accable
J'admire malgré moy ce cœur inébranlable,
Qui toûjours preparé contre les coups du sort,
Me fait presqu'envier la gloire de sa mort;
Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offense:
Et c'est enfin pour lui le plus grand des forfaits
D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.

SCENE V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

ALCINOUS.

AH, Seigneur! qu'a-t'on fait, qu'ose-t'on entreprendre?
Phocion dans les fers, quel sort doit-il attendre?
Quoy Cassander en vain a respecté ses jours,
Puisqu'un peuple barbare en veut trancher le cours!
Et vous-même, Seigneur, precipitez sa chûte.

AGNO

AGNONIDE.

J'accable un mal-heureux que le Ciel persecute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'accabler protegez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs que me demandes-tu,
Aprens que c'est moy seul qui l'entraîne au suplice,
Que je joins contre luy l'audace à l'artifice,
Mais que c'est pour toy seul fils ingrat qu'il perit.

ALCINOUS.

Pour moy grands Dieux ! quel trouble agite mon esprit.

AGNONIDE.

Oüi pour toi, fils ingrat, je le repete encore,
Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
Ce tirannique amour étouffant mon devoir,
Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir ;
Appliqué sans relâche à te soûmettre Athenes,
J'immole le seul chef qui peut tromper mes peines ;
Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
Mal-heureux, est-ce toi qui doit plaindre son sort.

ALCINOUS.

Quoi vous avez conduit cette injuste entrepriſe,
Chaque mot, chaque instant ajoûte à ma surprise,

Helas ! que n'avez-vous grands Dieux dans mon berceau
De mes funestes jours consumé le flambeau ?
Quand vous avez preveu qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit estre suivie.

AGNONIDE.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu.

ALCINOUS.

Je le voi bien, ce cœur ne vous est pas connu:
Helas ! y pensez-vous ? quel funeste heritage
Pretendez-vous, Seigneur me laisser en partage;
Tiran de ma patrie ? est-il quelque grandeur
Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capable,
Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point coupable:
Sans violer des droits dans Athenes sacrez,
Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrez;
Du peuple en ma faveur réünir les suffrages,
Et meriter de lui les plus justes hommages ?
Ou plûtost sans changer les Loix de nos Aieux,
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux :
Posseder leurs vertus si dignes de nos Temples,
Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples;
Jaloux de ces Heros que l'on veut immoler,
Pour mourir comme lui je voudrois l'égaler.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOUS.

Dans un fils peut-estre il vous offence;
Mais c'est le fruit des soins donnez à mon enfance,
J'ose vous rappeller ce respect pour les Loix,
Que vos sages conseils m'ont prescrit autrefois;
Et je dois reconnoître en sauvant vôtre gloire
L'amour qui de vôtre ame en bannit la memoire:
Triomphez donc Seigneur, de vôtre ambition,
Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez..

AGNONIDE.

Laisse-moi poursuivre mon ouvrage
Vainement voudrois-tu me presser davantage;
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains
Qui mettront aujourd'hui le Sceptre dans tes mains?
Du Trône à mes perils je vai t'ouvrir la route,
Sui-la sans t'informer des crimes qu'il me coûte.

ALCINOUS.

Seigneur, abandonnez cet horrible dessein.
Où vous m'allez plonger un poignard dans le sein?
Si vôtre cœur pour moi devenu moins severe,
Peut encore s'ouvrir aux tendresses d'un Pere:
Du triste Alcinous sçachez tous les secrets,
Et concevez par-là Seigneur à quels regrets
La mort de Phocion....

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre,
Quel aveu, quels secrets....

ALCINOUS.

Que je vay vous surprendre;
Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux sur vous,
Vous m'allez accabler de tout vostre courroux;
Mais dussay-je à jamais meriter vostre haine...

AGNONIDE.

Parle, c'est trop tenir mon esprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce mal-heureux fils,
Un Amant enchanté des beautez de Chrisis.

AGNONIDE.

O Ciel!

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma deffence,
Des Astres sur les cœurs rappeller la puissance;
D'un ascendant secret l'effort imperieux,
A tiré son pouvoir de l'éclat de ses yeux:
Dés long-tems je l'adore, & je sens que mon ame
Ne peut jusqu'au tombeau brûler d'une autre flâme
C'est de ce tendre amour le genereux transport,
Qui m'a de Phocion fait partager le sort;

Et qui chez Caſſander m'a preſſé de le ſuivre,
Reſolu s'il mouroit de ne le point ſurvivre:
Les Dieux ont relevé ce Heros abatu,
Son mal-heur m'a fait voir juſqu'où va ſa vertu;
Je brûlois du deſir d'entrer dans ſa famille,
J'ai peint en arrivant ma tendreſſe à ſa fille;
J'ai crû voir dans ſes yeux quelque retour pour moi,
Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroi;
Pour ſon Pere enchanté de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ſes larmes;
A l'excés de ſes maux preſte de ſuccomber,
J'ay veu preſque à mes pieds cette beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma triſteſſe extrême,
Cet affligeant objet vous eût touché vous-même:
Si dans ce jour fatal Phocion doit perir,
D'un ſi ſenſible coup on le verra mourir:
Je ne vous diray point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'inſtant expirer avec elle:
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un diſcours ſi commun aux vulgaires Amans;
N'en faites point d'épreuve à voſtre fils funeſte;
Seigneur ſi pour ce fils quelque bonté vous reſte,
Ce n'eſt point à regner que je mets mon bonheur,
Chriſis & ma vertu ſuffiſent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il, Seigneur, que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de ſon Pere?

AGNONIDE.

Que j'eſpere plûtoſt. Tes ſoins & ton amour,
M'animent encor plus à luy ravir le jour;

Sa mort me va vanger de ta perfide flâme,
Un fils qui me trahit ne peut rien sur mon ame :
Ceſſe donc de tenter des efforts ſuperflus.
Va.

ALCINOUS.

Mon Pere ....

AGNONIDE.

Obeïs je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moi j'oſerai tout puiſqu'on me deſeſpere,
Mais, non, je garde encor du reſpect pour mon Pere,
Il ceſſe de m'aimer, & je voi que ſon cœur
Sans trouble, & ſans combat acheve mon malheur:
Mais ce jour finira mon ſort & mon ſuplice,
Et puiſque Phocion meurt par voſtre injuſtice,
Dans mon ſang innocent vous me verrez lâver
La honte que je ſouffre à ne le point ſauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne ſont plus precieux à ton Pere;
Mais tu caches en vain ta fureur temeraire,
Au travers du reſpect que tu veux affecter,
Je voi ta perfidie & ta haine éclater;
Mais de tes vains projets je previendrai la ſuite,
Et je ſçai le moien de regler ta conduite;
Hola, Gardes à moi. Répondez-m'en, Licas,
Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.

SCENE VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

Ciel que vois-je ? Ah ! rends-moi la liberté ravie,
Pere injuſte & cruel, ou m'arraches la vie.
L'eſpoir ſeul de la mort m'eſt offert aujourd'hui,
Si mes Gardes ne ſont moins barbares que lui.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCINOUS, *seul.*

ARCAS ne revient point. Ciel ! quelle impatience ?
De mes maux chaque instant aigrit la violence.
Il vient.

SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

ALCINOUS.

LIcas tient-il tout ce qu'il a promis ?
A-t'il à me servir preparé mes amis ?

Pour sauver Phocion, sont-ils prêts à me suivre?
Dans le trouble où je suis je ne sçaurois plus vivre.

ARCAS.

Oüi, Seigneur, ils sont prests à seconder vos vœux,
Ils brulent comme vous d'un courroux genereux :
Licas a tout conduit, sa prudence & son zele,
Ont bien-tost assemblé cette troupe fidelle ;
Dés le premier signal ils sont prests à partir,
Je vous laisse, & dans peu je viens vous avertir.

SCENE III.

ALCINOUS, *seul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne est égale ?
Ordre injuste & cruel ! contrainte trop fatale !
Déplorable Chrisis, peut-estre en ces momens
Ton cœur soupçonne-t'il la foy de mes sermens :
O Ciel ! de mon dessein seconde la justice,
Empesche par mes soins que Phocion perisse :
Differe de sa mort les apprests inhumains,
Et fais que je l'arrache à de barbares mains ;
Sa vertu t'interesse à prendre sa deffence,
A soûtenir un bras armé pour l'innocence ;
Que mon sort seroit doux si je pouvois, grands Dieux,
Rendre un Pere à Chrisis, & mourant à ses yeux,
Imprimer dans son cœur la memoire éternelle,
D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle.

SCENE IV.

ALCINOUS, ARCAS.

ARCAS.

VEnez Seigneur, venez, voici l'heureux moment,
Où vous pourrez sortir de cet appartement;
Ne perdons point de tems, le poison se prepare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prevenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez, vostre pere paroist.

SCENE V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

AGNONIDE *à Arcas.*

FAites venir mon fils.

SCENE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

CLitus c'en eſt donc fait.

CLITUS.

Oüi, Seigneur, Phocion ſans changer de viſage,
Vient de prendre à mes yeux le funeſte breuvage,
Mais avant que l'effet de ce mortel poiſon
Ait glacé ſes eſprits & troublé ſa raiſon,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Eh! qu'a-t'il à me dire?

CLITUS.

Je l'ignore, lui ſeul pourra vous en inſtruire :
Puis-je voir, a-t'il dit, Agnonide un moment.
Qu'il n'aprehende point de mon reſſentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne, accordons-lui cette derniere grace.
Je l'attendrai.

SCENE VII.

AGNONIDE, *seul.*

L'Effet répond à mon audace :
Achevons, assurons le Sceptre dans mes mains,
Fermons, fermons mon cœur à des scrupules vains,
Quel que soit le projet où mon cœur s'abandonne ;
Je le crois innocent quand le Ciel le couronne ;
Je ne crains point pour moy la honte des Tirans,
Je me place au contraire au rang des Conquerans,
Qui font dans les Etats ces changemens celebres,
Qui de la nuit des tems perceront les tenebres.
Je couronne mon front pour couronner le tien,
Mon fils, mais qu'avec toy mon dernier entretien
D'un chagrin devorant empoisonne ma joie,
L'amitié, l'interest veut que je le revoie ;
Ce fils qui me trahit, on va me l'amener,
A seconder mes vœux puissay-je l'entraîner,
Vainement contre luy j'excite ma colere,
Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un Pere ;
Peut-estre que flatant son amoureuse ardeur,
Par le don de Chrisis je gagneray son cœur,
Aprés la mort du Pere, il peut aimer la fille,
Je consens que l'hymen l'unisse à ma famille,
Qu'il l'épouse, qu'il regne, & que le même jour
Satisfasse à la fois & la gloire & l'amour ;

Auſſi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des charmes,
Si je voyois mon fils les payer de ſes larmes ;
Mais Clitus revient ſeul, que dois-je ſoupçonner ?

SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

SEigneur, qu'en ce moment je vay vous étonner.

AGNONIDE.

Comment ?

CLITUS.

D'Alcinoüs je vous aprens la fuite,
Tous ſes Gardes gagnez marchent ſous ſa conduite ;
Le perfide Licas cedant à la pitié,
Ou vaincu par les ſoins d'une tendre amitié,
Seconde ſes deſſeins & ſoûtient ſon audace,
Je viens de les trouver dans la prochaine place,
Ils faiſoient éclater des cris ſeditieux ;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée,

Et juroit à l'envi de courir à la mort.
Ou de changer bien-tost son deplorable sort.

AGNONIDE.

Dieux qu'est-ce que j'entens ! quelle étrange nouvelle,
O temeraire fils ! O Licas infidele !
Mais je vai te punir, cher Clitus sui mes pas,
Allons leur opposer mes fideles Soldats,
Et répandons le sang dans ma fureur extrême,
Des mutins de Licas, & de mon fils lui-même.

SCENE IX.

PHOCION, CLEON.

PHOCION.

AGnonide me fuit & n'ose m'accorder,
Le dernier entretien que j'ai fait demander ;
Que le sort d'un Tiran, justes Dieux ! est à plaindre
Sans armes, & mourant je le force à me craindre;
Que le poison est lent, qui doit finir mon sort,
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma mort.

CLEON.

Eh ! que puis-je vous dire !
Mes yeux versent des pleurs, Seigneur, mon cœur soûpire,

Tous mes sens sont saisis du plus mortel effroi ;
Ah ! Seigneur, quels discours attendez-vous de moi ?
Helas !

PHOCION.

Ma destinée est celle de Socrate,
Immolé comme lui par ma patrie ingrate :
Que dis-je ? c'est le sort des Generaux fameux
Que les Atheniens ont vû naître chez eux ;
Mais Dieux je vois ma fille.

SCENE X.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CHRISIS.

AH que vostre presence
De mes vives douleurs suspend la violence ;
A l'aspect de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont osé m'outrager ni retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Vostre ennemi n'ose achever son crime,
Il n'ose encor porter la main sur sa victime ;

Vous ne répondez point, & je vois dans vos yeux

PHOCION.

Preparez-vous ma fille à nos derniers adieux.

CHRISIS.

Je vous perds donc, Seigneur. Au deſeſpoir livrée,
D'avec vous pour jamais je ſeray ſeparée ;
Non de mes jours, mes mains éteindront le flan
beau,
Et Chriſis vous ſuivra juſques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce deſſein temeraire,
Songez qu'aprés ma mort vous m'eſtes neceſſaire ;
L'implacable fureur de nos cruels tirans,
Refuſe le repos á mes manes errans :
Je n'ay point en ces lieux de bûcher à pretendre ;
Ma fille c'eſt à vous de recüeillir ma cendre :
Sans pompe, ſans éclat, portez loin de ces lieux
Les reſtes condamnez d'un Pere glorieux,
Mon Urne entre vos mains gemiſſante, éplorée,
Celebrez mes mal-heurs de contrée en contrée,
Et ne vous arreſtez que ſur les bords heureux,
Où la terre plus douce & propice à vos vœux
Vous preſſant d'achever mes triſtes funerailles,
A ma cendre proſcrite ouvrira ſes entrailles.

CHRISIS.

Quoi vous me deſtinez à ce funeſte emploi ;
Helas !

PHOCION

PHOCION.

Je vous preſcris encore une autre loi ;
N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes,
Que mon tombeau finiſſe, & renferme vos haines ;
Puiſſe le Ciel pour elle appaiſer ſon courroux.
Il me reſte ma fille à diſpoſer de vous ;
Alcinoüs vous aime, & ſa vertu m'eſt chere,
Tous ſes vœux, tous ſes ſoins ne tendent qu'à vous plaire :
Si ſon cœur eſt pour vous fidele aprés ma mort,
Joignez par un ſaint nœud tous vos jours à ſon ſort ;
Je n'avois ſouhaité de voir ici ſon Pere
Que pour en obtenir un aveu neceſſaire ;
Peut-eſtre à mes deſirs ſe ſeroit-il rendu,
Mais le perfide, helas ! ne m'a point attendu ?
Ne vous ſouvenez plus que ſa fureur m'opprime,
'il eſt traître & cruel, le fils eſt magnanime ;
Et voulant en mourant vous choiſir un époux,
Je ne trouve que lui qui ſoit digne de vous.

CHRISIS.

Lui Seigneur ? ah plûtoſt que la foudre m'accable !
Je ne vous cele point qu'il me parut aimable,
Qu'avec plaiſir tantoſt mon cœur eut obeï,
Mais il m'eſt odieux puiſqu'il vous a trahi ;
De mille faux ſermens ſa tendreſſe eſt ſuivie,
Il devoit ou perir ou vous ſauver la vie ;
Il me l'avoit promis, & cependant helas !
Le perfide ſe cache, & ne vous deffend pas :
Il perd toute ſa gloire, & montre ſa foibleſſe.

SCENE DERNIERE.

PHOCION, CHRISIS, ALCINOUS DIONE, CLEON, LICAS.

ALCINOUS.

AUx dépens de ses jours il vous tient sa promesse,
Cet amant mal-heureux accusé sans raison.
Venez, Seigneur, sortez d'une indigne prison,
Que vôtre liberté soit mon dernier ouvrage,
Mais Dieux! je voi la mort peinte sur son visage,
Ne seroit-il plus temps Madame?

PHOCION.

Non, Seigneur.

ALCINOUS.

Ah! c'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur:
En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile,
Je meurs, & mon trépas vous devient inutile.

PHOCION.

Helas! que vostre sort est terrible pour moi.
Qu'avez-vous entrepris? pourquoi Seigneur, pourquoi
Immoler vostre vie au salut de la mienne?
Nos Tirans n'auront plus de frein qui les retienne
Vous seul pouviez encor resister à leurs coups,
Mais la foi, la vertu, tout expire avec vous.

CHRISIS.

Destin cruel prends-moi pour derniere victime ;
Un Pere que j'adore, un Amant que j'estime.
Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce desordre affreux,
Vous sçavez qui de nous est le plus mal-heureux.

PHOCION.

C'en est fait, tout mon sang se glace dans mes veines,
Grande divinité protectrice d'Athenes,
Minerve daigne encor soûtenir sa grandeur,
Ecoute, & penetrant jusqu'au fond de mon cœur,
Sois témoin que malgré sa poursuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'un Heros qu'Athenes a proscrit,
Un soin bien different occupe mon esprit ;
O toi qui fus toûjours l'arbitre de ma vie,
Je n'implore que toi, seconde mon envie :
Amour, offre à l'objet pour qui je vais mourir,
Ma derniere pensée & mon dernier soûpir.

PHOCION.

Adieu ma fille.

ALCINOUS.

Helas !

CHRISIS.

O fortune contraire ;
J'ose aprés de tels coups défier ta colere.

FIN.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

PREFACE.

FACTUM est autem post hæc ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, & deperiret in eam valdè; ita ut propter amorem ejus ægrotaret, lib.20. Reg. cap.13.

Il arriva ensuite qu'Amnon fils de David devint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar, que l'excés de sa passion le rendit malade à l'extremité. Au second Livre des Rois, chap.13.

Voilà précisément le sujet de ma Tragedie. Le respect que nous devons aux Livres sacrez m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas crû qu'il me fût permis de changer les faits importans de cette Histoire, & il m'étoit également défendu de les exposer sur le Theatre tels qu'ils sont veritablement. Je me suis donc borné à prendre les caracteres, & quelques uns des mouvemens de David, d'Amnon, & d'Absalon, & de les donner à Arsace, à Tiridate, & à Artaban. J'ai été moins reservé pour la disposition de ma Fable, & je me suis hardiment servi de tous les incidens naturels ou pathetiques, que j'ai pû tirer de l'Ecriture.

J'avouë qu'aucun Historien ne fait mention de

l'amour de Tiridate pour sa sœur ; mais plusieurs assurent qu'il perdit la vie par une langueur dont la cause fut toûjours inconnuë. Cette circonstance m'a déterminé à lui donner le penchant funeste qui le rend criminel, & qui le fait mourir dans un tems où il devroit vivre le plus heureux, & le plus puissant Roi de la terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établissement de leur Empire, de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leurs Loix, est vrai à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas & Justin, qui le raporte de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement ceux qui ont condamné mon cinquiéme Acte, de songer qu'un Auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses principaux personnages. Il ne faut pas douter que cette necessité ne produise toûjours quelque Scene moins vive que les autres : mais il est impossible de l'éviter, à moins que de faire un monstre en Tragedie, & de manquer à la regle du Theatre la plus essentiellement prescrite, & la plus religieusement observée.

On a publié que les Partes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur sœur. Je ne sçai sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi quelque soin que j'aye pris, je n'ai pû trouver d'exemple de ces mariages que chez les Perses: encore fut-ce plûtôt une condescendance des Mages pour Cambise, qu'une coûtume generalement reçûë, & suivie par toute la Nation. Je ne dis rien là dessus que sur l'authorité d'Herodote. Bien des gens se sont revoltez contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir

vû de quelle façon il eſt traité : il y en a même que les applaudiſſemens qu'il a reçûs, n'ont pas gueris de leur prevention. Je ſuis bien aiſe de leur dire que les ſentimens les plus extraordinaires ſont ceux qui réüſſiſſent le plus ſur la Scene, pourvû qu'ils ſoient juſtes & adoucis. Je ſuis ſi perſuade de cette verité, que s'il m'arrive d'écrire encore quelque Poëme dramatique, je m'eſtimerai fort heureux de trouver un ſujet comme celui-ci : & le ſuccés qu'il a eu ne ſervira qu'à me faire prendre plus de précaution & de ſoin, afin de meriter du public pour mon premier Ouvrage, l'eſtime qu'il a témoigné pour ce dernier.

ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond fils d'Arſace.

ERINICE, fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du Sang d'Arſace

MITRANE, Seigneur Parthe, ami de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Taleſtris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officiers des Gardes d'Arſace.

GARDES, & ſuite.

La Scene eſt à Dara Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'Aurois-je pû prevoir. Le Ciel ne me renvoye
En des lieux où j'ai crû partager vôtre joye,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains :
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous separer peut-être on nous contraigne,
Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t'il pû vous trahir ?
Contre qui faudra-t'il que ma vangeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?

Pourrai-je ſans trembler, expoſant mon malheur,
Conter ſon injuſtice, & montrer ma douleur ?
Peut-être tous mes maux cauſez par ſa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez apris
Qu'à mon retour ici ſa froideur m'a ſurpris ;
Dans ces diſcours glacez j'ai méconnu mon frere,
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & ſincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de ſon rang,
Faiſoit ceder leurs droits aux tendreſſes du ſang.
Artaban comme vous, a ſujet de s'en plaindre,
Et peut-être ſa haine, ou ſes ſoupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ſes chagrins ne tombent point ſur vous,
Et c'eſt contre moi ſeul que s'arme ſon courroux :
Mais de quels traits ? Grands Dieux qu'il eſt impitoyable !
Cependant, croiriez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à ſon ſort refuſer quelques pleurs ?
Je le voi penetré de ſecretes douleurs
Au milieu de la Cour cherchant la ſolitude,
Nourriſſant ſon eſprit de ſon inquietude,
Inſenſible aux objets qui flatoient ſes deſirs,
Il reſpire à regret, il languit ſans plaiſir ;
Et ſon cœur devoré du mal qui l'empoiſonne,
Confond dans ſes degouts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain ſur mille Autels le feu ſacré s'allume ;
Il n'en ſouffre pas moins ; ſa force ſe conſume :
Il meurt : & toutefois dans ſon barbare ſort,

Il semble s'aplaudir, de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eut voulu vous défendre.

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ses Soldats brilloient des tresors des vaincus;
Et des murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
Mille bouches portoient le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succeder les plaisirs:
Vôtre charmante sœur l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour reçû le sacrifice;
Flaté par nos succés, je viens offrir ma foi,
Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roi;
La Princesse obeït, & consent que j'espere,
Quand le sort contre moi soûleve vôtre frere,
Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur:
J'en ignore la cause; injuste, ou legitime;
Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime,
Et n'y découvre rien jusques à cet instant
Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant,
Toûjours aux plus grands biens preferant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse,
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance acompagné ses pas;
Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,
Mes yeux ont de si prés éclairé sa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine,
Vos faits ont éclaté, vôtre vertu le gêne ;
Les Partes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondus vos noms, en comptant ses exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avoüer à sa gloire,
Il répandoit sur moy l'éclat de sa victoire,
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers ;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son ouvrage ;
Mais il n'est plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit ;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le resoudre à voir mon hymenée,
Quand sa langueur du sien recule la journée ?
Taleſtris sans se plaindre en attend le moment,
Sans ceſſe elle offre au Ciel des vœux pour son Amant,
Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roi de donner le prix à vôtre Amour ;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dés long-tems il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de regler sa famille :
Je vais agir pour vous. Alsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à vôtre cœur :
Adieu, je sors, je vois Taleſtris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

QUels seront les effets de ma reconnoissance ?
Madame, chaque jour j'aprens de tous côtés
Jusqu'où s'étend pour moy l'excez de vos bontés ;
Vous n'avez point succé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont vôtre Amant m'acable,
Soûmise aveuglement à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous regler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée.

TALESTRIS.

Oüy, Prince, je voudrois finir vos déplaisirs ;
Et peut-être le Ciel sensible à mes soûpirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flate :
Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux,
Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux,
Il est chagrin, mourant, & frere d'Erinice,
Il doit regner : Il faut respecter son caprice :
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais resister.
Je vous laisse.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

TU vois quelle eſt ſa deſtinée,
Je ne ſuis pas ici la ſeule infortunée,
L'amour y fait encor d'illuſtres malheureux,
Barſine; mais helas que mes maux ſont affreux!
Qu'ils paſſent de bien loin ceux que ſent Abradate.

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate?
Madame, revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens:
Ne te ſouvient-il plus que ſur mon hymenée
L'Orient tout entier fonde ſa deſtinée?
Que ce nœud ſeul acheve, & confirme une paix,
Que ſes Rois ont juré de ne rompre jamais;
Mon frere dont la foi garentit leur promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs le demande ſans ceſſe:
Cependant vainement ils en preſſent le jour,
Le ſort cruel confond leurs ſoins, & mon amour;
Ce Prince, dont le nom repandu dans l'Aſie,
Des Rois les plus puiſſans arma la jalouſie;
Ce Prince, dont le bras par des faits infinis,
Renverſa les projets de ſes rivaux unis:
Ce Prince, dont je dois ſuivre la deſtinée,

Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau ?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de vôtre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse ?
N'en demeslez-vous point les secretes raisons ?

SALESTRIS.

Non, & je n'ai conçû que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere,
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux demêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne,
La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succés,
Se borne à la porter dans le dernier excés,
Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé,
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vûë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

TAlestris en ces lieux ! O rencontre imprevûë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous Seigneur ? quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de vôtre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie.

TIRIDATE.

Madame, un juste soin trop long-tems differé
M'a conduit vers le Dieu, dans ces lieux adoré ;
Mais helas ! Jupiter refuse mes offrandes,
Il rend mon sort plus triste, & mes douleurs plus grandes,
De sa justice seule il écoute la loi,
Et sa bonté sans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espere....

TIRIDATE.

Laissez preparer pour ma teste
Des vangeances des Dieux la prochaine tempeste ;
Je sens depuis long-tems leur bras apesanti,
Et toutefois mon cœur ne s'est point dementi,
En avançant ma mort, peut-être ils me font grace,
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné,
A souffrir, à mourir je suis seul condamné ;
Car ne nous flatons point, le Ciel veut que je meure ;
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure,
Je le sçais, je le sens ; Mais j'atteste les Dieux ;
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux,
Insensible à mon sort, je déplore le vôtre,
Ils ne sont point marquez pour s'unir l'un à l'autre ;
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor ;
Revoyez vos Etats, & vos soins pour la gloire,
Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

TALESTRIS.

Dieux ! de quels sentimens m'osez-vous soupçonner ?
Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Helas ?

TALESTRIS.

Vous soûpirez, & vos sens s'affoiblissent,
Vos yeux sont offusqués des pleurs qui les remplissent,
Ce discours trouble encor vôtre cœur languissant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant ;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire,
Fidelle aux mouvemens, que mon devoir m'inspire,
Je leur obeïrai : vous cependant vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez :
Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos allarmes,
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes.
Heureuse si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous,
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir vôtre bonheur égal à ma tendresse,

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis grace aux Dieux...
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE, *& sa suite.*

DEmeurez mes enfans : Et vous qu'on se retire.
Prince, je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joye,
Mais aussi dans quels pleurs vôtre pere se noye ?
Lors qu'un mal, dans nos soins n'arrête point le cours,
Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours ;
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnuë,
D'ambitieux desirs vôtre ame prévenuë ?

Voit-elle avec chagrin vôtre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & vôtre sang ?
Parlez, si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si precieux,
Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils, c'est ma tendresse.
Si j'ai vécu toûjours glorieux, & puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
Eh ! que perdrai-je enfin en vous cedant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas l'un à l'autre ajoûtés,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ;
Quel remede à mes maux vôtre amour vient offrir,
Que vous les redoublez en voulant les guerir !
Moi je pourrois regner en dépoüillant mon pere.
Tombe plûtôt sur moi toute vôtre colere,
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens,
Ils m'accableront moins que de tels sentimens :
Vivez, regnez, portez vos jours & vôtre empire
Aussi loin que mon cœur l'espere & le desire ;
Et croyez si le Ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous êtes ;
Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger

Pour terminer nos maux, ou pour les soulager.
Un autre soin mon fils en ces lieux nous assemble,
Vous n'êtes point unis, je le sçais, & j'en tremble,
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus :
Helas ! de quels soupçons êtes-vous prevenus ;
Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage,
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage :
Je regne, mais songez Prince par quels chemins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains ;
Né libre sur les bords que le Tenaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave :
A peine ma raison m'aprit mon triste état,
Que je formay contr'eux un illustre attentat :
Mais Alexandre encore au comble de sa gloire,
Tranquille reposoit au sein de la victoire ;
Et son divin genie arbitre des mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels :
Il mourut ce Héros, la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter
Une main parricide osa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs haines ;
Et chacun demandant le prix de ses travaux :
S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les Soldats échapez de tant de longues guerres :
Je vangeai les Persans des outrages reçûs
Aux combats de Granique & d'Arbelle, & d'Issus.
L'Orient avec joye en perdit la memoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire :
Les Parthes par moi seul, libres & triomphans,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans :
Mon pouvoir par leur Loix devint hereditaire ;

Ainſi mon ſang ſorti d'une ſource vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Merita le deſtin du ſang des plus hauts Rois.
Vous joüirez, mes fils, de cet honneur ſuprême,
Vos fronts ſeront un jour ornez du diadême;
Mais pour le maintenir dans toute ſa ſplendeur,
Qu'une étroite amitié fonde vôtre grandeur.
Les Grecs ſeroient encore abſolus dans l'Aſie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalouſie.
Donnez à l'Univers un exemple eternel,
Des merveilleux effets de l'amour fraternel:
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la memoire en conſerve un ſemblable.
L'âge & mes longs travaux affoibliſſent mes ſens,
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans;
Ma courſe va finir, & de toute ma gloire
La Mort ne laiſſera qu'une éclatante hiſtoire;
Mais lors que de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que ſans regret je deſcende au tombeau,
Sûr de vôtre union, & beaucoup moins illuſtre
D'avoir à l'Orient rendu ſon premier luſtre,
Et détruit ſes Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils ſi genereux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que ſuivant l'ordre de la naiſſance
Tiridate avant moi dût rompre le ſilence,
Je croi ſans l'offencer pouvoir en liberté
L'aſſurer le premier de ma ſincerité;
S'il a pris de ma foi quelque ſecret ombrage,
Ce doute injurieux le ſeduit & m'outrage:
Je ſçai qu'il a pour lui l'avantage du ſang,
Et qu'une juſte loix l'appelle à vôtre rang;
Pour l'y faire monter, je combatrai moi-même,
Trop heureux ſi ma main ſoûtient ſon diadême;

Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez,
Dans leur possession mes vœux seront bornez,
Ou si l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de son Trône en porter les allarmes :
Seigneur, de mes desirs l'impetueuse ardeur
A pour objet la gloire, & non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement vôtre fils & son frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
Prince que je vous cede en generosité ?
Connoissez Tiridate, & rendez-lui justice,
La fortune des Rois n'a rien qui m'ébloüisse,
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé ;
Si je vous ai paru soupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie,
Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ai déja dit, de plus justes douleurs
Exercent mon courage, & font couler mes pleurs :
De vôtre ambition j'aime la violence :
Prince, n'en bornez point la superbe esperance,
Sur de nombreux érats on peut vous couronner,
Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.
Ouï, Seigneur, si la parque à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Ie ne monterai point au Trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moi, n'en puisse faire autant :
Vos enfans animez du feu qui vous inspire,
Iront à vôtre exemple élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux glacez,
Enfin vous regnerez, mon frere, en est-ce assez.
Ie répons du succés que nous devons attendre,
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je sens de joye en ces heureux momens,
J'admire avec transport leurs nobles sentimens,
Je ne crains plus la mort que le destin m'aprête,
Puisque leur amitié soûtiendra ma conquête,
Et que par ma valeur cet Empire élevé
Doit être par la leur encor mieux conservé ;
Il ne me reste plus aprés cette assurance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance :
Abradate soûpire acablé de douleur ;
Il est de vôtre sang, vous sçavez sa valeur :
Fondé sur ma parole, il adore Erinice,
Prince n'écoutez plus un injuste caprice,
Souffrez que vôtre sœur l'accepte pour époux ;
Que leur hymen....

TIRIDATE.

Ah Dieux ! que me proposez-vous,
Abradate enflamé d'un orgueil temeraire ;
Abradate l'objet de toute ma colere,
Que j'expire plûtôt que....

ARSACE.

Mon fils....

TIRIDATE.

Non, Seigneur ;
Un sujet ne doit point pretendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie :
Vous-même par les nœuds dont la force nous lie ;
Considerez, Seigneur, dans quel auguste rang,
Vos vertus, vos exploits ont porté vôtre sang :
Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer vôtre alliance,
Pouvez-vous vous resoudre à les offencer tous,
En donnant à ma sœur un sujet pour époux :
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même,

Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il eſt d'autres honneurs pour le recompenſer,
Acablez-l'en, je crois devoir vous en preſſer :
Je ſerai le premier à lui rendre juſtice ;
Mais pour un rang plus haut reſervez Erinice.
Enfin ſi mes reſpects, ſi mes mortels ennuis
Vous ont rendu ſenſible à l'état où je ſuis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excez de ma miſere,
En forçant vôtre fils à ſe plaindre d'un pere.

Il ſort.

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins ſon cœur eſt agité ?

ARSACE.

Je ne ſçai que reſoudre en cette extremité,
Il m'offence, il m'aigrit par cet orgueil farouche ;
Cependant je le plains, ſa diſgrace me touche :
Dans l'abîme des maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je uſer contre lui de mon authorité,
J'acorde quelques jours encore à ſon caprice ;
Mais Prince aprés ce tems je lui rendrai juſtice :
Allez voir Abradate ; & flater ſon tourment,
Jurez-lui de ma part que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de ſa tendreſſe :
J'en atteſte les Dieux, mon fils, & je vous laiſſe.

ARTABAN.

Ah ! pour le conſoler, quels ſeront mes diſcours ;
Mais ne nous laſſons point de ſervir ſes amours,
Faiſons ceder mon frere, & malgré ſon caprice
Aſſurons par l'hymen le deſtin d'Erinice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il?

TIMAGENE.

Oüi, Seigneur, le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

POur des soins importans je vous apelle ici,
Prince puisque vos yeux regardent sans envie
Dans le rang où je suis les restes de ma vie,
Je dois jusqu'à la fin en digne Potentat
Dispenser la Justice, & regler mon Etat.
Jamais depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De si grands interêts ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc apris ? quels perils...

ARSACE.

Ecoutez ;
Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice,
Je croi que la raison domptant vôtre caprice,
Vous viendrez dés ce jour en presser le moment,
Et rougis à mes pieds de vôtre emportement.
Songez-y, dés long-tems Taleſtris amenée,
Voit de vôtre union reculer la journée,
Des maux que vous souffrez, le dangereux poiſon
Auprés d'elle vous prête une juſte raiſon.
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres
Ce long retardement, & nos craintes ſinceres,
Son frere : Tous ces Rois ſur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des Traitez :
Pendant nôtre entretien, aſſemblez pour m'attendre,
Tous leurs Ambaſſadeurs viennent de me l'aprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous cauſer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?
La honte d'être encor ſuplians, ou défaits....

ARSACE.

Prince, on n'eſt pas toûjours ſuivi de la victoire ;
Un Roi ne doit jamais s'enyvrant de ſa gloire,
Negliger l'équité, parce qu'il eſt heureux,
La Fortune ſouvent à des retours fâcheux ;

Et tel a vû long-tems sa Grandeur infinie,
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que frapé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie, & la fureur;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre
Justifions nos droits au reste de la terre.
Ostons un vain pretexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassez, prenons quelque pitié:
Je sçai qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent;
Le Monarque est vainqueur, & les Peuples gemissent
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille, accable ses Sujets.
Ainsi pour détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste, & glorieuse,
Aux pieds de nos Autels, je pretens dés demain,
Prince, que Talestris reçoive vôtre main.

TIRIDATE.

Quoi dés demain, Seigneur?

ARSACE.

Oüi, mon fils, cette fête,
Par mes ordres déja se publie, & s'aprête.
Le delay le plus court en seroit dangereux:
Enfin je l'ay promis, il le faut, je le veux:
Adieu, preparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle est ma surprise!

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise,

Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur ;
A peine vôtre flame égale ſon ardeur,
Quels plaiſirs vous promet une Reine ſi belle.

TIRIDATE.

Helas ! que n'eſt ſon cœur moins tendre & moins fidelle,
Que ne vois-je finir ſes amoureux tranſports,
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords.

MITRANE.

Eſt-ce vous qui parlez, que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oüi, Mitrane, il eſt vrai, j'en rougis, j'en ſoûpire,
Tu me vois malheureux, languiſſant, abatu,
Je meurs, mon infortune a laſſé ma vertu ;
Mais de tous les malheurs dont le deſtin m'acable,
L'hymen de Taleſtris eſt le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je ſuis ſurpris :
Quel crime ou quel caprice a proſcrit Taleſtris ?
Vôtre ame d'autres feux ſeroit-elle embraſée ?
Negligez-vous, Seigneur, une conquête aiſée ?
Seroit-elle coupable ? êtes-vous inconſtant ?

TIRIDATE.

Je vois toûjours en elle un merite éclatant.
Son auſtere vertu loin d'être condamnée,
Ne peut être un inſtant juſtement ſoupçonnée ;
Mais ſans vouloir porter tes regards curieux,
Juſques dans un ſecret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'une amour qui me gêne,
Tourne ailleurs les deſirs & le cœur de la Reine :
Elle connoît ton zele, & ſe confie à toi,
Tu peux ſeul la reſoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même,
Qu'aprés tant de ſermens, c'eſt en vain qu'elle m'aime ;

Dy-lui

Dy-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours ;
Fai que de ſes douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins ſans entendre ſes plaintes.

MITRANE.

Moi, Seigneur, penſez-vous dequoi vous me chargez ?
Diſpoſe-t'on des cœurs par l'amour engagez ?
Que peuvent les raiſons où regne la puiſſance ?
J'agirai ; mais, Seigneur, je répons par avance
Que je n'obtiendrai rien. Dieux ! ne voyez-vous pas
Quels deſordres nouveaux vont troubler vos Etats,
Quels feux vont s'alumer ? quel courroux ? quelle haine ?
Si vous oſez montrer moins d'ardeur pour la Reine.
Si vous l'abandonnez....

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus.
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus.
Qu'un autre s'intereſſe au repos de l'Empire,
Songe qu'en ce moment à peine je reſpire ;
Qu'acablé de mes maux, je ne puis....

MITRANE.

Achevez,
Declarez un ſecret que vous me reſervez.

TIRIDATE.

Ah ! que plûtôt des Dieux le pouvoir redoutable
Pour dérober à tous ce ſecret effroyable,
Obſcurciſſe à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit.
Je ne ſçai quel forfait irrite leur Juſtice,
Je crains en te parlant de t'en rendre complice.
Mais de tout leur pouvoir, leur courroux ſoûtenu,
Punit ſans doute en moi quelque crime inconnu,

En laiſſant concevoir à mon ame parjure
Mille injuſtes projets dont fremit la Nature ;
Mille indignes tranſports, mille horribles deſirs,
Qui font en même-tems mes maux, & mes plaiſirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne ſurmonte,
Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles diſcours ! Mais vous verſez des pleurs,
Je vous voy ſuccomber à vos vives douleurs :
Parlez, Seigneur, le Ciel aprouve ma priere,
Achevez de m'ouvrir vôtre ame toute entiere ;
Ne me répondrez-vous que par de longs ſoûpirs ?
Qui peut vous empécher de remplir vos deſirs ?
Ne m'honorez-vous plus de vôtre confiance ?
Vous ſemblez aujourd'hui ſoupçonner ma prudence;
Elle peut vous ſervir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laiſſe au moins de mon cœur ceſſer les durs combats,
Toute ma force cede à leur effort barbare :
Aprens tout, puiſqu'il faut que je te le declare ;
Je vay par cet aveu perdre ton amitié,
Tu me refuſeras juſques à ta pitié :
Indigné tu fuiras ma vûë abominable,
Tu fremiras d'avoir un ami ſi coupable.
Et toutefois, grands Dieux ! devrois-je être accuſé
D'un joug que ma raiſon a toûjours refuſé ?
Car enfin de mon crime elle n'eſt point complice,
C'eſt malgré ſon pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Vôtre ſœur !

TIRIDATE.

Je prévoi par quels ſages diſcours

Tu voudras de mes vœux interrompre le cours ;
Epargne-toi ce soin, c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'amour qui me possede,
Dés long-tems mon courage en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir je l'aurois étouffé :
Respecte mon malheur, plains-moi, je le merite,
Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.
Juste Ciel ! tu le sçais, je suis assez puni.
Ta vangeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis desormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne pretens point accroître vos douleurs,
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs ;
Quel est vôtre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors lui, je n'ai rien à pretendre.
Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander,
Ils me haïssent trop, loin de me l'accorder,
Ils semblent ajoûter des formes à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie ;
Du fer, ou du poison, l'infaillible secours,
Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours.
Il est vrai ; mais il faut t'avoüer ma foiblesse,
D'invinsibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'aprête à me percer le sein,
La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
En m'épargnant la vie avec trop d'avantage ;
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
Je cheris mon tourment tout violent qu'il est,
Ma passion innocente, & ma douleur me plaist :
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame,
Juge de mes malheurs par l'excés de ma flâme ;
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,

Que tout autre que toi les ignore à jamais,
Et que j'expire avant que la Princesse aprenne
La source de mes maux, & l'objet de ma peine;
A lui cacher mes feux j'aplique tous mes soins,
Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins!
Je l'aime sans espoir; mais ma fureur jalouse
Ne sçauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
Je ne la verrai point recompenser ses feux,
Et tant que je respire, il ne peut être heureux:
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense.
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentimens se forment malgré moi,
Mon cœur n'en connoît plus que ma raison avouë,
Et de tout ses conseils, ma passion se jouë.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEigneur, je vois vos yeux troublez.

TIRIDATE.

Helas! Prince, mes maux sont encore redoublez.
Adieu, je vai chercher un repos necessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUe son malheur me touche ! helas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur ?
Mais je lit dans vos yeux le sort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oüi, Prince, il est trop vrai, je ne puis que vous plaindre,
Non que vôtre bon-heur ne vous soit assuré,
Le Roi vous en répond; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuser cette grace à mon frere :
Moi-même malgré moi touché de sa priere,
Oubliant les égards dûs à nôtre amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez. Qu'ai-je encor à pretendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour si tendre;
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter,
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pû contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage :
Ma sœur vient; je pourrois troubler vôtre entretien,
Je vous laisse.

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

SEigneur je n'espere plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les Dieux, & vôtre pere,
Trahi de tous côtez, il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours, desormais superflus;
On me hait, on m'acable, & je me hais moi-même,

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime?
Et vôtre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voyïez que d'un œil mépriſant?
Quel honteux desespoir à la mort vous entraîne!
Vôtre malheur est grand, j'en juge par ma peine;
Mais quoi! les sentimens que j'ay conçûs pour vous
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres allarmes,
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes,
Je les verse sans art dans tous nos entretiens,
Tels que sont vos chagrins, je vous montre les miens;
Je soûpire avec vous, quand vos soûpirs s'échapent,
Mon cœur se sent briser, quãd vos plaintes le frapent;
Je ne vis que pour vous, je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.
Je n'ay point de transports dont vous ne soyez cause.

Ciel ! quel eſt mon malheur, ſi tout ce que j'opoſe
Aux traits dont le deſtin cherche à vous acabler,
N'eſt pas aſſez puiſſant pour vous en conſoler ?

ABRADATE.

Excuſez les erreurs d'un Amant deplorable,
Madame, vôtre cœur n'eſt que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moy que je n'oſe eſperer ;
Mais enfin ma raiſon ceſſe de m'éclairer,
Quand je vois renverſer la prochaine eſperance
D'un hymen tant promis à ma perſeverance.

ERINICE.

Eh bien ! Prince, faut-il par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer vôtre ſort ?
Tiridate lui ſeul cauſe vôtre infortune,
Je vay lui declarer qu'elle nous eſt commune,
Il m'a toûjours fait voir une étroite amitié,
Mes ſoûpirs le rendront ſenſible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire,
Je conſens d'en montrer tout l'excez à mon frere.
On pourra m'en blâmer ; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait ſi vous êtes heureux.

ABRADATE.

Ah ! Madame, comment euſſay-je oſé pretendre....

ERINICE.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez l'effet d'un entretien,
D'où depend deſormais vôtre ſort & le mien :
Adieu, ſi par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bon-heur qui vous flate,
Ou ſi je n'obtiens rien, je vous donne ma foy,
Que vous ſerez encore moins à plaindre que moy.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

E vois Mitrane : Allons, satisfaisons mon ame,
Aquitons-nous des soins que je dois à ma flâme :
Ecoutez-moi, Grands Dieux ! dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi,
Accablez Talestris, conservez Tiridate,
Faites qu'en sa faveur vôtre puissance éclate ;
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle :
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi donc ! pretendez-vous loin de le soulager,
Que ma vûë, & mes soins, servent à l'affliger ?

Avez-vous remarqué qu'il craigne ma presence ?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence,
Il retient les soûpirs, il devore les pleurs,
Que libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs;
M'en croirez-vous ? laissez à son inquietude
La flateuse douceur d'un peu de solitude.
Laissez-le en liberté, se plaindre, & soûpirer.

TALESTRIS.

Dieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous declarer ?
Lors que le Roi m'aprend que mon hymen s'aprête.
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête ?
Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis,
Je vois tous mes projets renversez par son fils.

MITRANE.

Madame.....

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine,
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne,
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.
Oüi, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace,
De mes plus tendre soins Tiridate se lasse,
Il évite ma vûë, il fuit mon entretien,
Quel démon de nos cœurs a brisé le lien ?
Dans quel abîme, helas ! ma tendresse me guide,
S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un perfide

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidelité ?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extremité ?
Vous même diriez-vous ce que vous m'osez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulut y souscrire ?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprés vous m'arrêtez ici :
Eh pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma presence ?
Dans ses vaines terreurs, je voi son inconstance ;
Tout me l'apprend : son trouble, & ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus,
Mon ame malgré moi de soupçons occupée,
Et trop tendre en effet, pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus,
Je n'entens qu'à regret des discours superflus,
Laisse-moi de mes maux interprete Sinistre,
D'un infidelle Amant, trop fidelle Ministre,
Va lui couter mon trouble, & ton barbare soin,
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin :
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que j'aime,
Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus, mes yeux se sont ouverts,
Je voi que vôtre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nouvelle
Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame, en l'état où je suis,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bon-heur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, vôtre sort ne dépend plus de moi,
Avoüez-le; saisi de remords, & d'effroi,
Vôtre sincerité ne se trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toûjours démêlé vos secrets sentimens,
Mes yeux sur vôtre front lisent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'oſez-vous ſoupçonner.

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être
Que deſormais livrée à des tranſports jaloux,
En reproches ſanglans j'éclate contre vous :
Que pour vous ramener par de juſtes allarmes,
Je preſente à vos yeux toute l'Aſie en armes ;
Tous ſes Rois déja prêts à vanger mes appas,
Tous ſes Peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne joüirez point ingrat, de ma foibleſſe,
Tranquille en apparence, & de mes ſens maîtreſſe.
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le ſoin de vous punir,
Bien que vous m'expoſiez ſans égard, ſans juſtice,
A toutes les horreurs d'un éternel ſuplice,
Et qu'un poiſon par vous répandu ſur mon ſort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce ſera moi, Madame,
Et mes derniers ſoûpirs juſtifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces diſcours ;
Pour guerir mes ſoupçons, ſont d'un foible ſecours.

Que dis-je ? en ce moment vos yeux, vôtre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte ;
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

QUe je crains ses soupçons, sa flâme, & sa colere !
Ses yeux perceroient-ils le funeste mistere ?
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ;
Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché ?
Ne vous rendez-vous point à ses soins, à ses larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses charmes ?
Mais du moins si l'amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, suffit pour la vanger :
Pense-tu qu'au moment que ma raison bannie,
De mes sens revoltez, permet la tyrannie ;
Que prêt à sucomber à la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur ;

Mon cœur presque entraîné par ce panchant rapide,
Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide ?
Non, non, détrompe-toi : Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme,
Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert ! que de trouble, & d'effroy,
M'a causé l'entretien de mon frere, & du Roy !
Non, jamais ma raison de tant d'horreurs suivie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un oprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel.

TIRIDATE.

Irrevocable arrêt dont la rigueur me tuë !
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abatuë ?
Du Trône qui m'attend, tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur ?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ? vos transports à l'excés parvenus,
D'aucun frein desormais ne sont-ils retenus ?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne voi que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux. La honte qui vous suit ;
N'attendez point de moi de lâche complaisance,
Je vous vois à regret vivre sans innocence,
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber,
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire,
Des droits les plus sacrez vous perdrez la memoire,
Vôtre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix,
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix ;
Rougissez des excés où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu chaque jour, elle devient plus forte.
A la surmonter même il ne faut plus songer,
Mais la fuite, & le tems, pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensevelir dans le fond de l'Asie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
Partons, & choisissons des climats écartez,
Où mes soûpirs au moins ne soient point écoutez.

MITRANE.

Estes-vous resolu ?

TIRIDATE.

Je meurs si je differe.
Cachons à Talestris ce départ necessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Recompense Abradate, en couronnant sa foi.

Qu'ai-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y souscrire ?
N'importe, je le veux, en vain il en soupire.
Va, cours tout preparer, ménager les instans,
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese.
Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'apaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur :
J'ose même esperer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme, à ma vertu, servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteins d'un amour criminel :
Je ne te verrai plus, ô sœur fatale & chere !
Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verrai plus, & toutes tes beautez
N'agiront que de loin sur mes sens enchantez ;
Desormais je pourrai.... Mais je la vois encore,
Sa presence rallume un feu qui me devore.
Je ne me connois plus, impitoyables Dieux !
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux ?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

QUe je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie.

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage?
Songez que vôtre sort ne dépend que de vous,
Parlez; & Tiridate attendri....

ERINICE.

Laisse-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINCE.

ERINICE.

DAns l'excez où le Ciel a mis vôtre fortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes sentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.

Que je souffre à vous voir dans cet état, funeste !
J'implore chaque jour la Justice celeste,
Pour vous sur les Autels je prodige l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah ! ma sœur, est-il vrai, que mon mal-heur vous touche ?
Que cet avû me plaît, sortant de vôtre bouche !
Que j'en suis soulagé ! Dieux ! quel puissant secours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toûjours !
Mais quoi que vous disiez pour flater vôtre frere,
L'interêt de mon sort ne vous ocupe guere,
D'autres soins, d'autres lieux arrêtent vos desirs ;
La Cour à vôtre cœur offre mille plaisirs,
Et leur apas flatteur vous y retient sans cesse.

ERINICE.

Helas ! que ce reproche offence ma tendresse !
Prince, vous le sçavez, de mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans,
Que dans quelque disgrace où le destin vous mêne :
Je . . ;

TIRIDATE.

Non, vôtre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur,
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah ! que vous êtes loin de celle qui m'enflame,
Que vous imitez mal les transports de mon ame !
Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
A se rendre la joye, ou la douleur commune,
A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaisirs que le mien !
Et pour vous en donner une preuve sincere,
Je viens vous reveler le plus secret mistere.

TIRIDATE.

Quoi.... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose, je crains,
Le trouble de vos yeux, confond tous mes desseins
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Vôtre injuste chagrin à mes desirs s'opose.
Je le vois, toutefois il faut vous découvrir
Le fort....

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine,
Eclatez mouvement dont la force m'entraîne :
J'aime ; mon cœur tenté par de charmans attraits
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous les traits.
Abradate... A ce nom je rougis, je soûpire ;
Ne penetrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul vous vous opposez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moi.

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme,

Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon
ame :
J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts,
Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ou
verts ;
Et même en cet instant un interêt si tendre,
Mes craintes, mes respects, me forcent d'en ré
pandre.
Helas ! par un refus vous me desesperez,
Que ne peut ma douleur.....

TIRIDATE.

Quoi ma sœur, vous pleurez

ERINICE.

En êtes-vous surpris : Ce n'est que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ses allarmes ;
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute,
Assurez mon bon-heur : Qu'est-ce qu'il vous en
coûte.
Mon frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combatu,
Contre tant de malheur, je manque de vertu.
Laissez-moi.

ERINICE.

Quels regards ! quelle ſombre triſteſſe !
Mon frere, qu'avez-vous.

TIRIDATE.

Je cede à ma foibleſſe.
Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons, je conduirai vos pas.
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

TANDIS que de mes sens l'usage suspendu,
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice est sortie ; & sa prompte retraite
Rend malgré mes transports ma victoire parfaite ;
Quels combats ! quels efforts ! Mitrane conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu !
Pour son heureux Amant j'ai vû couler ses larmes
Helas que sa douleur ajoûtoit à ses charmes !
Qu'elle aime tendrement ! qu'elle est belle ! grands Dieux !
Que sa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux !
Mais puisque de mes feux ménageant le mistere,
Je n'en ai fait encor que toi dépositaire ;
Ils ne paroîtront point, partons : As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oüi, Seigneur, & bien-tôt au gré de vôtre envie,
Vous quitterez un lieu funeſte à vôtre vie ;
Choiſiſſez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & revient m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE, *ſeul.*

OU me vois-je reduit ! par le Ciel en colere,
Prés de regner, je ſors du Palais de mon pere !
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'eſpoir !
Mais telle eſt deſormais la loi de mon devoir.
Il faut ou m'eloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toûjours un ſecret qui m'accable ?
Puis-je m'en aſſurer. Si juſques à ce jour
La Raiſon plus puiſſante, a fait taire l'Amour ;
Si j'ai pû voir ma ſœur me découvrir ſa flâme,
Sans lui montrer les feux qui devorent mon ame ;
Si de cet entretien je ſuis ſorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur ;
Se garentira-t'il d'un moment de foibleſſe ?
Si je te revoyois redoutable Princeſſe,
J'aurois peut-être en vain juſqu'alors combatu,
Il eſt comme à la vie, un terme à la Vertu.

Que de mes mouvemens la contrainte me gêne,
Que je penſe à regret... Mais que veut Timagene ?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

ABradate, Seigneur, demande à vous parler,

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom ſuffit pour me troubler :
M'oſez-vous de ſa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Lui refuſerez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de tranſport
Que j'ai crû....

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort ?
Mais qu'attend-il de moi ? c'eſt en vain qu'il eſpere
Que je puiſſe à ſes vœux devenir moins contraire.
Sa preſence, ſa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embraſſer vos genoux.

Cette

Cette foible douceur borne son esperance,
Irai-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune presence !
Soûtiendrai-je sa vûë ? & d'un cœur affermi,
Oprimerai-je un Prince autrefois mon ami !
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice ?
Que malgré mes fureurs je souffre en l'acablant !
Son aproche a rendu mon courage tremblant,
Qu'il vienne, je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE, *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voyons-le sans courroux, & couronnons sa flâme ;
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival,
Il n'a que trop gemi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux se trahit avec peine !
Non ; le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux ! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace,
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace ;
Me sera-t'il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez.
Ne pourrai-je à vos pieds....

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs vôtre respect m'étonne ;
Je le crains il m'offence, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous desormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet ! Je ne puis donc pretendre
Que vous vous contraigniez, jusqu'à vouloir m'entendre :

Dequoi ſuis-je coûpable ? expliquez-vous, Seigneur,
Car lors que je vous voi détruire mon bon-heur,
Je n'en acuſe point un bizare caprice,
Quand vous me haïſſez, vous me rendez juſtice,
Je le croi ; Mais je jure à la face des Dieux,
Que le ſujet encor n'a point frapé mes yeux.
Je ne connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant vôtre eſtime,

TIRIDATE.

Elle n'eſt point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flater ?

TIRIDATE.

Lors que je le confeſſe, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de ſentimens opoſez l'un à l'autre.
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-tems ; parlez, Seigneur parlez,
Pourquoi m'eſtimez-vous, lorſque vous m'immolez ?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte legitime,
Lorſque je vous paroît digne de vôtre eſtime ?

TIRIDATE.

Que ce diſcours m'acable helas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flater que malgré vôtre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne ;
Malgré mes soins trahis, mes respects mépriſez,
Vous déplorez l'état où vous me reduiſez :
Vôtre ame aux cruautez n'eſt point accoûtumée,
C'eſt pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée ;
Elle reçût du Ciel un penchant genereux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? je ſuis ſeul entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable,
Je ſuis ſeul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos deſſeins & vos pas,
Tout ſentit vos bien-faits aprés vôtre clemence,
Un plein bon-heur par tout ſuivit vôtre preſence :
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos loix, couroient de tous côtez.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos diſcours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en eſt donc fait : Suivons la fureur qui m'enflâme ;
Mon amour deſormais reduit au deſeſpoir,
Ne balancera plus à faire ſon devoir :
Au deſtin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prevenir je ne voi qu'un remede,

C'eſt la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh comment
Vivrai-je pour ſentir un éternel tourment ?
Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moi d'en dire davantage :
Vos mal-heurs ſont du ſort d'inévitables coups,
Peut-être voudra-t'il ſuſpendre ſon courroux.
Cependant loin de moi portez vôtre infortune,
Vôtre plainte m'aigrit, vôtre aſpect m'importune,
Vivez, je vous l'ordonne ; & ſur tout deſormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obeïrai, Seigneur : Mais quel affreux ſuplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que ſa veuë à mon cœur cauſe un trouble puiſſant.

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus se contraindre,
Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre,
Faites qu'à vôtre ſort mes jours puiſſent s'unir,
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir :
Adieu, puiſſent vos pleurs attendrir vôtre frere ;
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir vôtre colere,
Mon exil, ou ma mort, rempliront vôtre eſpoir,
Et vous épargneront la douceur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc là le ſuccés qu'ont obtenu mes larmes,
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes,
Car malgré vôtre haine, il faut le declarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſeparer :

L'Amour les a ſerrez d'une ſi forte chaîne,
Que leur deſ-union porte une mort certaine ;
Mes jours ſont attachez à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient vôtre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere.

TIRIDATE.

Ah ! laiſſez ce nom qui m'importune ;
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux ſont toûjours traverſez ;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel !

TIRIDATE.

Helas ! pourquoi le ſort impitoyable
Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable ?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnuë à l'Aſie, inconnuë à mon pere,
Où vos divins appas auroient pû ſe cacher,
Ne me permet-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée.

ERINICE.

Que penſe en ce moment vôtre eſprit agité ?
Eſt-ce une vaine erreur ? eſt-ce une verité ;
Quel crime ? quelle horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait malheureux ! n'ai-je pû me deffendre....
C'eſt ma ſœur qui me parle : Ah grands Dieux ! qu'ai-je dit ?
Je rapelle en tremblant mes ſens, & mon eſprit.
Je regarde.... Je ſonge.... Et tout me deſeſpere,
Ma ſœur.... que ce ſilence exprime de colere ;
Il m'eſt donc échapé ce ſecret odieux,
Mais ſçachez par quel ſort il éclate à vos yeux,
Je partois triomphant de vos premieres larmes,
La fuite me ſauvoit du pouvoir de vos charmes,
En proye à mes tourmens, ſans eſpoir d'en guerir,
Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire,
Je finiſſe ma courſe avec toute ma gloire ;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pû deux fois reſiſter à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices ;
Ainſi, juſtifiez toutes mes injuſtices,
Et croyez que contraint à pouſſer des ſoûpirs,
Je meurs ſans eſperance, & même ſans deſirs.

Je vous atteſte, Dieux ! vôtre puiſſance entiere
N'a pû de ma raiſon éteindre la lumiere ;
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conſervé toûjours un avantage égal :
Si mon cœur fut ſaiſi d'une indigne ſurpriſe,
Du moins ma volonté n'y fut jamais ſoûmiſe.
Mais ce n'eſt point aſſez pour me juſtifier,
La ſurpriſe eſt un crime : Il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes le demandent,
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent :
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunez, qui pourroient m'imiter ;
De vos yeux indignez la colere m'anime,
Je crains en les voyant de faire un nouveau crime :
Mais je ne craindrai plus de les voir deſormais,
Puiſque les miens enfin ſe ferment pour jamais.
Voyez couler mon ſang au gré de vôtre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime aſſez pour vous ſauver la vie.
Arrêtez malheureux, ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir vôtre trépas.

TIRIDATE.

A ce juſte deſſein devez-vous mettre obſtacle.

SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

QUe vois-je, Dieux Puiſſans ! quel étrange ſpectacle !

ERINICE.

Ah ! mon frere, eſt-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez ſoin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?
Quels tranſports ? quels projets la douleur vous ſuggere ?
Que dois-je ſoupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié mon frere,

Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur!
Sauvons-le toutefois, prévenons sa fureur :

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *seule.*

IE tiens dans ce Palais une route incertaine,
En cent lieux differens mon desespoir m'entraîne ;
Où puis-je m'enfermer, quel exil, quels deserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers :
Qu'ai-je oüi ? quels transports, quels desirs ! quelle flame,
Malheureux Tiridate ont embrasé ton ame !
Mon frere est mon amant, il me l'a dit ! helas !
A quoi destinois-tu Ciel mes tristes appas !
Et toi Divinité que l'Orient revere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Execrable projet d'un Prince criminel !
Mais fuis-je moins coupable, ah souvenir cruel !
Seule entre deux amis je fais naître la haine,
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine,
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Hero; jusqu'ici le modele des Rois.
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :

Dieux ! faut-il à ce prix achetter quelques charmes !

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens, peut-être, augmenter vos douleurs,
Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs ;
Leur bruit déja par tout commence à se répandre,
La fiere Taleſtris qui vient de les apprendre,
Semble ſe preparer à s'éloigner de nous,
Que n'entreprendra point ſon amour en courroux,
Elle ira publier la honte de mon frere :
Quels ſeront ſes tranſports, & que dira mon pere !

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ſes yeux,
Precipitons mes pas pour ſortir de ces lieux,
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle,

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille où courez-vous ? Mais en vain je l'apelle,
Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ;
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix :
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevûë,
Quel trouble, quel effroi frape par tout ma vûë !
De ma rencontre vous-même épouvanté,
Mon fils de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyez de pleurs j'ai vû fuir Erinice,
Elle a vû Tiridate, auroit-il l'injustice,
Haïssant son amant, de la haïr aussi :
Vous le sçavez, parlez, j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh plût au Ciel, Seigneur, qu'il haît Erinice ;
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer ;
C'est à moi de le plaindre, & non de l'oprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?

Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter,
Tout aide a m'en convaincre, & rien à me flater ;
Mais Dieux à son amour quel autre objet l'enleve ?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve !
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs.
Son étude à cacher, son trouble & ses malheurs :
Pour l'amant de sa sœur sa haine inexorable,
Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'accable :
Mon aveuglement cede à de tristes clartez,
Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice ?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un supplice,
En voulant penetrer, Seigneur, dans des secrets,
Qui ne vous offriront que d'odieux objets :
La crainte d'attirer vôtre juste colere
Aux termes du devoir ramenera mon frere,
Laissez agir sur lui la raison & le tems.

ARSACE.

Ah ! vous m'en dites trop mon fils, je vous entens ;
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable
D'un oprobre éternel Tiridate m'acable ;
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous :
Bien-tôt... Talestris vient, qu'on cherche aussi ma fille,
Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux ?
Venez-vous contre un fils me demander vangeance ?
J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offence ;
Vous l'obtiendrez. Heureux si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait,
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moi desesperée
De ses malheurs, des miens, des vôtres penetrée,
Je suis toûjours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils ;
Je le trouve toûjours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime :
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi ;
Un trop noir ascendant tiranniſoit son ame,
Il bruloit malgré lui d'une funeste flame,

Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur,
Souffrez que je le voye, & s'il faut qu'il periſſe,
Qu'il connoiſſe du moins que je lui rends juſtice :
Que ſans lui reprocher les pleurs que je répans
Contre un Pere offencé ſeule je le défends,
Et m'aprête à mourir fidelle à ſa memoire,
Si tout mon ſang verſé pour lui rendre ſa gloire.

ARSACE.

Ah que tant de vertus me font encor hair
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pû trahir,
Madame, vos bontez ſi mal recompenſées.
Jamais de mon eſprit ne ſeront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

VOs ordres abſolus m'appellent dans ces lieux,
J'obeïs ; mais plûtôt chaſſez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables :
Un eternel exil eſt tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah loin de vous bannir, ma fille, je pretens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il soit témoin du bon-heur d'Abradate,
Mitrane....

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux sont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre,
Si de son repentir vous voyez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate ?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,

Qui lui rend tous les soins d'une tendre amitié,
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous à sa vûë accablé de tristesse,
Ce Prince genereux dans son sort s'interesse.

ARTABAN.

Ah frere infortuné !

TALESTRIS.

Que fait-il ? justes Dieux !

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt au sortir de ces lieux ;
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma veuë,
J'aproche malgré lui. Ta presence me tuë ;
Laisse-moi, m'a-t'il dit, pourquoi me venir voir,
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir,
J'ai sacrifié tout à mon honteuse flame,
Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame,
Ma sœur les a connus. Quels criminels jamais
Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ;
Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambise,
Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
Aprés avoir tenté de seduire ma sœur,
Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots n'osant plus soûtenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere ;
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abbatu,
Il demeure immobile, il fremit, il s'égare,
Une aveugle fureur de son ame s'empare :

Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
Il releve sur moi ses regards sans me voir :
Il parle, & ne tient plus que des discours sans suite,
Malgré ma resistance il veut prendre la fuite ;
Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort sont peinte dans ses yeux,
J'ignore quels objets lui presente son ame ;
Mais il nomme Erinice, & vous aussi, Madame,
Tout pleure, tout observe un silence profond,
A ses cris redoublez ce Palais seul répond :
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire,
Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins,
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
Je le vois, toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux, est terrible !
Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.

Octaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Univ